

Être du monde

Maryse Rouy

VISIT...

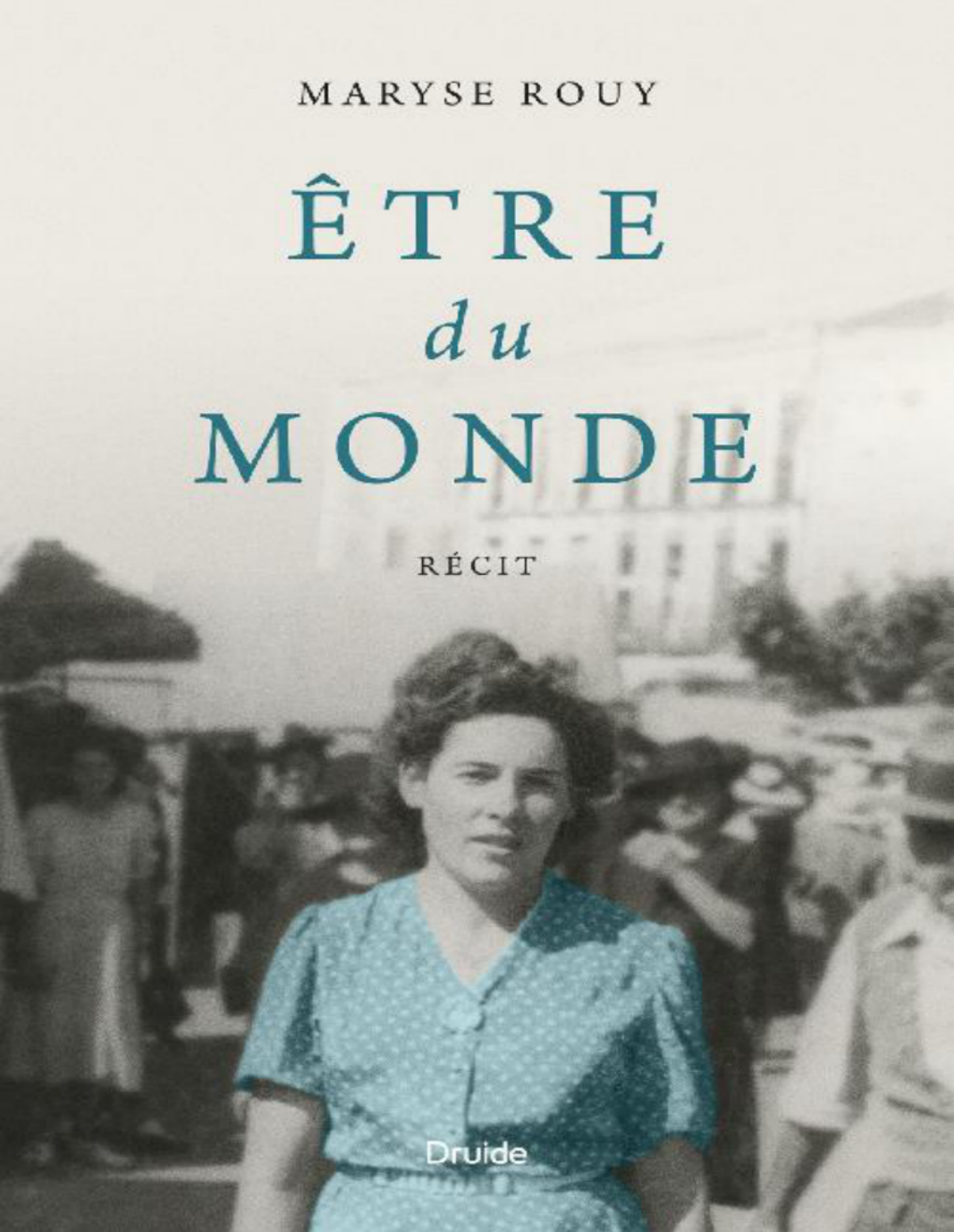
LANZAROTE
Caliente.COM

MARYSE ROUY

ÊTRE *du* MONDE

RÉCIT

Druide



RELIEFS

Collection dirigée par
Anne-Marie Villeneuve

DE LA MÊME AUTEURE

Romans

Les chroniques de Gervais d'Anceny – La mort en bleu pastel, Druide, 2017.

Finaliste du Prix Arthur-Ellis

Les chroniques de Gervais d'Anceny – L'affaire Guillot, Druide, 2016.

Les chroniques de Gervais d'Anceny – Voleurs d'enfants, Druide, 2015.

Les chroniques de Gervais d'Anceny – Meurtre à l'hôtel Desprésaux, Druide, 2014.

Finaliste du Prix Arthur-Ellis

De retour à Montréal : Les Pavés de Carcassonne. Tome 2 : juillet 1966 – juillet 1967, Québec Amérique, 2013.

Les Pavés de Carcassonne. Tome 1 : mai 1963 – janvier 1964, Québec Amérique, 2012.

Les arbres bleus de Charlevoix, Druide, 2012.

Une Jeune femme en guerre. Tome 4 : automne 1945 – été 1949, Québec Amérique, 2010.

Une Jeune femme en guerre. Tome 3 : Jacques ou Les échos d'une voix, Québec Amérique, 2009 ; Québec Loisirs, 2010.

Une Jeune femme en guerre. Tome 2 : printemps 1944 – été 1945, Québec Amérique, 2008 ; Québec Loisirs, 2009.

Une Jeune femme en guerre. Tome 1 : été 1943 – printemps 1944, Québec Amérique, 2007 ; Québec Loisirs, 2008.

Finaliste du Grand Prix littéraire Archambault

Les Jardins d'Auralie, Québec Amérique, 2005.

Au Nom de Compostelle, Québec Amérique, 2003 [rééd. dans la collection « QA compact » en 2011].

Prix Saint-Pacôme du roman policier

Mary l'Irlandaise, Québec Amérique, 2001 ; France Loisirs, 2001 [rééd. dans la collection « QA compact » en 2004].

Les Bourgeois de Minerve, Québec Amérique, 1999 ; France Loisirs, 1999.

Guilhèm ou Les enfances d'un chevalier, Québec Amérique, 1997.

Azalaïs ou La vie courtoise, Québec Amérique, 1995 ; De Fallois, 1996 ;

Québec Loisirs, 1996 [rééd. dans la collection « QA compact » en 2002].

Finaliste du Prix Desjardins et du Grand Prix des lectrices et des lecteurs du *Journal de Montréal*.

Nouvelles

« Le secret du tome trois », dans *Crimes à la bibliothèque*, sous la dir. de Richard Migneault, Druide, 2015.

« Le fablier », dans *Histoires de livres*, sous la dir. de Jacques Allard, Hurtubise, 2010.

« Le permis », dans *Le Mythe du deuxième sexe*, Arcade, numéro 47, 1999.

ÊTRE DU MONDE

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Rouy, Maryse, 1951-, auteure

Être du monde : récit / Maryse Rouy.

(Reliefs)

ISBN 978-2-89711-460-2

1. Rouy, Maryse, 1951- - Famille. 2. Rouy, Maryse, 1951- - Voyages. 3. Écrivaines québécoises - 20^e siècle - Biographies. I. Titre. II. Collection : Reliefs.

PS8585.O892Z46 2019 C843'.54 C2018-942646-2

PS9585.O892Z46 2019

Direction littéraire : Anne-Marie Villeneuve

Édition : Luc Roberge et Anne-Marie Villeneuve

Assistance à l'édition : Elissane Crevier

Révision linguistique : Line Nadeau et Isabelle Chartrand-Delorme

Assistance à la révision linguistique : Antidote 10

Maquette intérieure : Anne Tremblay

Mise en pages et versions numériques : [Studio C1C4](#)

Conception graphique de la couverture : Anne Tremblay

Photographie en page couverture : Archives personnelles de l'auteure

Photographies de l'auteure : Maxyme G. Delisle

Diffusion : Druide informatique

Les Éditions Druide remercient le Conseil des arts du Canada et la SODEC de leur soutien.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Ce projet a été rendu possible en partie grâce au gouvernement du Canada.



ISBN PAPIER : 978-2-89711-460-2

ISBN EPUB : 978-2-89711-461-9

ISBN PDF : 978-2-89711-462-6

Éditions Druide inc.

1435, rue Saint-Alexandre, bureau 1040

Montréal (Québec) H3A 2G4

Téléphone : 514-484-4998

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Il est interdit de reproduire une partie quelconque de ce livre sans l'autorisation écrite de l'éditeur. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

© 2019 Éditions Druide inc.

www.editionsdruide.com

Maryse Rouy

ÊTRE DU MONDE

Récit

Druide

*À la mémoire d'Odette
qui a toujours voulu
de toutes ses forces
être du monde.*

La maladie, ça ne recentre pas du tout
ça rend juste malheureux.
Je me suis découverte mortelle
ce que j'ignorais absolument jusque-là.

Lydie Salvayre

Le voyageur a dit au voyageur
nous ne reviendrons pas
comme nous sommes partis.

Mahmoud Darwich

À BORD

Le taxi vient de me déposer devant l'échelle de coupée. Je lève la tête, regarde à droite, regarde à gauche. Le cargo est énorme. En comparaison, l'échelle paraît anodine, facile à franchir, d'une parfaite innocuité. C'était pourtant ce qui me faisait le plus peur. Sur les photos, elle semblait si haute ! Et là, par rapport à la taille du bateau, c'est presque un détail. Cependant, elle est bien entourée d'un filet de sécurité et cela ne peut signifier qu'une chose : il y a du danger. J'y ai beaucoup pensé les jours derniers, surtout à cause de la difficulté que j'aurais à hisser mon sac. Dans les consignes données par la compagnie, il est précisé que les passagers doivent monter eux-mêmes leurs bagages. Cela explique pourquoi j'ai troqué mon habituelle valise à roulettes contre un sac à dos. Dans ce sac, je suis certaine de n'y avoir mis que l'essentiel, mais il pèse si lourd que je titube lorsque je me harnache.

Mes craintes sont vaines. Un marin, qui attendait au pied de l'échelle, s'empare du bagage et je n'ai qu'à grimper à sa suite. Il est vingt-deux heures et il fait trop sombre pour distinguer les alentours. De toute façon, distraite par les drôles de marches, je ne songe pas à regarder sur les côtés. On m'expliquera plus tard qu'elles sont bombées et striées pour que les marins puissent marcher dessus quand l'échelle est à l'horizontale, ce qui est le cas lorsqu'ils la remontent après l'avoir accrochée à la coque, une des dernières manœuvres avant l'appareillage.

Je me retrouve en haut sans avoir eu le temps d'y penser ni d'avoir peur. Je signe un registre, réponds aux salutations de plusieurs hommes qui se présentent en me serrant la main, ne retiens aucun de leurs grades et, *a fortiori*, aucun de leurs noms à consonance étrangère. J'emboîte le pas de celui qui m'y invite et j'aboutis dans un bureau où

je suis reçue par le second, lequel me souhaite la bienvenue sur le *Sunrise* et prend mon passeport. Comme les autres, il m'accueille en anglais, la langue officielle du bord. Ce n'est toutefois la langue maternelle de personne – les officiers sont roumains, l'équipage, srilankais – et je découvrirai vite que tout le monde la parle mal. Mes propres lacunes en deviendront plus acceptables. Le second me confie au steward, qui me conduit à ma cabine au cinquième étage où trône mon sac, arrivé avant moi. L'homme me fournit quelques explications dans un sabir à peu près incompréhensible, mais agrémenté de gestes et de sourires. Il me donne à lire un document qui résume les consignes de sécurité et les règles de vie à bord. Puis il s'en va, après m'avoir fait signe de m'installer.

Je dépose les feuillets sur le bureau et regarde autour de moi. La cabine ressemble à une chambre d'étudiant, mais en plus grand. C'est une agréable surprise parce que je l'avais imaginée minuscule. Elle est meublée d'un canapé, d'une table basse et d'un bureau. Si j'ai pensé à une chambre d'étudiant, c'est à cause du lit à une place avec un tiroir en dessous : du fonctionnel avant tout. Le hublot est face à la porte, au-dessus du canapé. Je l'ouvre, je regarde, mais je ne distingue rien de précis, seulement des lumières.

J'entreprends de vider mon sac et de ranger mes affaires. Je me cogne à la table basse. La table ne bouge pas : elle est fixée au sol. Tout est conçu de sorte que rien ne puisse ni se déplacer ni s'ouvrir. Pour utiliser les tiroirs, il faut les soulever avant de tirer. Ce dispositif rappelle que les mouvements du bateau peuvent être violents, mais j'évacue cette pensée au profit de la maxime que mon compagnon répète à l'occasion : *Ne pas gâcher la journée d'aujourd'hui avec celle de demain.*

Je suis fatiguée en raison de la mauvaise nuit qui a précédé l'embarquement, mais aussi à cause des incertitudes de la veille qu'avait provoquées l'appel à la grève générale lancé par les principaux syndicats. Cette grève, dont nul ne savait dans quelle mesure elle serait suivie, avait empêché l'agent portuaire de prévoir l'heure d'arrivée du bateau à Fos-sur-Mer. Si elle avait été retardée, cela aurait signifié une nuit de plus à Marseille avec peut-être

l'obligation de changer d'hôtel s'il était complet. Quand la date de départ avait finalement été confirmée – il n'y avait eu que quelques heures de retard, pas assez pour modifier les plans –, il m'avait fallu trouver un train parce que le port est à une cinquantaine de kilomètres de la ville. Plusieurs trains avaient été annulés, mais par chance il y en avait eu un dont l'horaire convenait.

Vu d'en bas, l'escalier monumental de la gare Saint-Charles, qui compte cent quatre marches, ne manque pas d'impressionner, surtout quand il faut le gravir avec un sac qui menace l'équilibre. Il aurait suffi d'une légère bousculade pour que je le dévale, entraînée par le poids dudit sac. Tout en l'escaladant, pour éloigner cette crainte de mon esprit, j'avais décrit mentalement la scène avec quantité de détails, comme si j'étais en train d'inventer un épisode d'une fiction. Ainsi, j'étais parvenue au sommet sans encombre : il ne pouvait rien m'arriver de mal puisque j'étais l'héroïne et que l'auteure, en l'occurrence moi-même, n'avait pas prévu d'accident. Finalement, l'épreuve de l'escalier n'avait pas été si terrible, pas plus que bien d'autres choses qui m'avaient inquiétée par le passé et s'étaient révélées sans danger.

Installée dans le train et me sachant attendue à la gare de Fos-sur-Mer par le taxi recommandé par l'agent portuaire, je m'étais sentie enfin tranquille. C'était présumer de l'avenir : le train s'était arrêté pour une raison inconnue à deux gares de sa destination et les haut-parleurs avaient annoncé une attente indéterminée. Après un instant de découragement, j'avais pensé que le chauffeur de taxi pourrait venir me chercher. Je l'avais appelé et il avait accepté sans se faire prier. En effet, pour lui, la course serait plus profitable. Puisque je n'embarquais qu'à vingt-deux heures, il m'avait laissée à un restaurant où il me récupérerait un quart d'heure avant de monter à bord.

Après toute cette agitation et l'énervement qu'elle a engendré, je ressens un intense soulagement lorsque je m'allonge enfin sur le lit de ma cabine. Mes affaires sont rangées, mon ordinateur, posé sur le bureau. Je n'ai désormais plus rien à organiser, ni à régler, ni à décider. Je n'aurai qu'à me laisser porter. Il me suffira de faire confiance aux responsables de la bonne marche du cargo. C'est ici, où

je vais passer les treize prochains jours, que je vais pouvoir écrire sur ma mère comme j'en ai le projet. Cette cabine, j'en suis persuadée, est le lieu idéal pour une retraite d'écriture.

À BORD

Endormie tôt, je m'éveille bien avant l'heure du petit-déjeuner. Je traîne un peu au lit, la pensée floue, mais je ne tarde pas à m'ennuyer et je me lève. Je tire le rideau. Le hublot donne sur l'avant du navire. À genoux sur le canapé, je regarde à l'extérieur. Une immense grue procède au chargement des conteneurs. Le grutier est fascinant d'efficacité et de précision. Plus tard, j'aurai sans doute accès à un endroit d'où je pourrai observer le travail des débardeurs, invisible d'ici. De ma cabine, je vois des rangées de conteneurs jusqu'à la proue et, au bout, la mer.

Je bois un verre d'eau et j'attaque mes exercices du matin. J'ai commencé cette routine au début de la maladie de ma mère pour atténuer les tensions qui me nouaient la nuque et le dos. Peu à peu, j'ai étoffé l'entraînement et, quoi qu'il arrive, je m'y tiens, même si je dois me forcer un peu. Il serait si facile de décider que, pour une fois, je m'en abstiens parce que j'ai mal dormi, que je souffre d'une quelconque douleur, n'importe quoi qui pourrait servir de prétexte à la paresse. Mais je m'y oblige, et très vite, après quelques minutes à peine, j'enchaîne sans effort les mouvements qui réveillent le corps, l'étirent et l'assouplissent. Ensuite, je me sens physiquement bien et, mieux encore, je suis contente de moi, ce qui est une bonne façon de commencer la journée. Ici, faute de tapis de sol, je peux négliger les abdominaux sans scrupules : le plancher est trop dur et le lit, trop mou. Comme la marche, ces mouvements routiniers enclenchent le processus de la réflexion. Sans que je m'en rende compte, chaque fois, mes pensées se focalisent sur le travail d'écriture en cours de sorte que, lorsque je m'assois devant l'ordinateur, les premières lignes sont déjà mentalement rédigées. Aujourd'hui, cela ne manque pas : un événement de l'année passée me revient, que je revois dans ses

moindres détails. Les phrases se forment dans mon esprit. Je suis prête à écrire.

SI PRÈS DE LA MORT

En janvier, elle aurait dû mourir. Elle avait complètement cessé de parler depuis des semaines, était très difficile à comprendre depuis des mois, risquait de s'étouffer à chaque déglutition, et là, elle ne mangeait plus et ne mangerait plus jamais. Dans la chambre d'hôpital où je suis entrée après des heures de voyage, ma mère faisait peur. Adossée à un oreiller, les yeux exorbités, la bouche grand ouverte pour chercher l'air, ses pauvres cheveux, devenus rares, collés au crâne alors qu'ils avaient été si abondants et si faciles à coiffer, elle ressemblait au personnage du Cri de Munch. Il y avait du monde autour d'elle : ma sœur et ceux parmi ses petits-enfants qui avaient pu venir la voir une dernière fois et lui dire adieu. Les médecins nous ayant averties de nous tenir prêtes, le soir, toutes les trois, ses deux filles et sa petite-fille, nous avions préparé sa chambre à la maison. Elle n'était partie que depuis une semaine et la pièce avait encore l'air habitée : des vêtements de jour sur les chaises, des pantoufles, une chemise de nuit posée sur le montant du lit. On était d'accord pour célébrer le rituel à l'ancienne, comme cela ne se fait pratiquement plus. Pour lui faire honneur. Son corps serait ramené dans la maison où elle avait vécu soixante ans. Sa maison. Elle serait exposée dans son lit. Ainsi, ses amies, aussi âgées qu'elle, pourraient venir la voir. Elles ne seraient pas allées au funérarium, trop loin du village, trop impersonnel. On avait choisi un drap qu'elle avait brodé autrefois d'une guirlande de fleurs et qui n'avait pas servi depuis longtemps.

Et elle a survécu. Il lui restait même huit mois à vivre dont chaque jour a été un cauchemar. Quand son corps aurait repris des forces après avoir surmonté l'infection, on lui ferait une gastrostomie pour l'empêcher de mourir de faim, ce qui prolongerait pendant des mois sa vie devenue misérable et sa peur de la mort. Je me suis installée dans la maison pour être proche du lieu où elle était soignée et j'ai entretenu la chambre, qui est

restée prête tous ces mois, car la fin inéluctable pouvait survenir à tout moment. Je n'y entraais que pour l'épousseter. C'était la chambre qui attend la mort.

À BORD

Partir de la maison est toujours pour moi un déchirement. La maison, c'est la demeure familiale du sud de la France – mais Montréal, où je vis la plus grande partie de l'année, c'est aussi la maison, et lorsque je la quitte pour quelques mois, j'ai également de la peine. Cette demeure commingeoise est à moi désormais, même si les villageois continuent de dire *chez Odette* et même si, dans ma tête, elle reste la maison de ma mère. À cause de ma propension à m'attacher aux endroits où j'habite, même provisoirement, je pressens que j'aurai du mal à quitter le navire à la fin de la traversée.

Pendant les trois jours que j'ai passés à Marseille avant l'embarquement, ma tête était encore à Saint-Laurent. Juste avant de m'en aller, j'avais arrosé une dernière fois mes plantations, des vivaces que je retrouverai l'été prochain. Si elles survivent. Personne ne s'en occupera durant mes mois d'absence, ce qui rend cet arrosage dérisoire, mais j'avais besoin de tout faire comme il faut, jusqu'au bout. Ma mère avait le pouce vert ; moi, je ne le sais pas encore, n'ayant jamais cultivé que des plantes d'appartement avec, il faut le dire, un succès mitigé. Au cours de l'été, j'ai découvert que je possédais en matière de jardinage un bagage de connaissances théoriques acquis par imprégnation, en voyant ma mère s'occuper des plantes, en l'écoutant quand elle me disait au téléphone : *Je vais tailler les rosiers, c'est en novembre qu'il faut le faire* ou bien : *J'ai regardé les fleurs au marché et j'ai très envie d'en planter, mais il faut attendre encore un peu parce que jusqu'en mai il peut geler*.

J'ai fermé la maison. Devant les volets clos, la cour vidée de sa table, de ses chaises et de son parasol qui avaient accueilli la famille et les amis au cours de l'été, me sont venus les mots de Saint-Denys Garneau :

*Je songe à la désolation de l'hiver
Aux longues journées de solitude
Dans la maison morte —
Car la maison meurt où rien n'est ouvert.*

C'est devant la porte de cette maison désormais morte que ma mère m'attendait, tout sourire, au début de chaque été. Et quand je repartais, à la fin du mois d'août, elle agitait la main, figée au même endroit, le visage douloureux, mais sans une larme. Ma mère ne pleurait pas.

TANT DE LARMES

Il ne faut pas se plaindre, disait-elle souvent, moi, je ne me plains pas. Elle avait toujours eu à cœur de se tenir debout, de montrer qu'elle n'avait besoin de personne et qu'elle se relevait des épreuves sans aide. Orpheline à sept ans, elle a perdu un bébé à quarante ans et a été veuve à soixante-deux. Après le bébé, elle n'a plus jamais dormi sans somnifères, une médication devenue à peu près inefficace avec les années. Mais il ne fallait pas se plaindre.

Pourtant, sa maladie a été une longue lamentation. Des larmes, des plaintes, tous les jours, tout le temps. Quand elle a cessé de parler, elle a écrit ses douleurs sur des feuilles de carnet ou sur une ardoise. Mal au dos, mal assise et, toujours, la nuit sans sommeil, l'angoisse. La peur de s'étouffer, de mourir en s'étouffant. Il fallait sans cesse remonter le coussin dans son dos pour qu'elle respire mieux, mais il n'était jamais bien placé. Tant qu'elle a pu bouger les mains, fatiguée d'écrire, elle tentait de s'exprimer par signes, sans se rendre compte que ses petits gestes circulaires étaient toujours les mêmes, qu'elle veuille dire : Ouvre la fenêtre ou Remonte le coussin, et elle s'irritait de n'être pas comprise.

La première fois que je l'ai vue pleurer, personne ne savait encore qu'elle était malade ; le diagnostic n'est venu que trois mois plus tard. Quand je suis arrivée pour les vacances, à la date habituelle, elle a fondu en larmes. Elle a dit qu'elle ne mangeait plus, qu'elle n'était pas bien. Et puis : Je suis seule, toujours seule. Il y avait vingt-cinq ans qu'elle était seule, depuis son veuvage, et là, tout d'un coup, ce n'était plus supportable. Lorsqu'il y a eu un nom sur son état, que j'ai pu consulter Internet pour y découvrir tout ce que j'aurais préféré ignorer de la sclérose latérale amyotrophique, j'ai appris que les crises de larmes étaient une des manifestations de la maladie. Comment faisait-on autrefois, quand on n'avait pas les moyens de trouver une information en un clic, pour se

rassurer ou s'inquiéter davantage ? Les médecins n'expliquent pas. Ils pensent peut-être qu'on ne les comprendra pas ou bien ils ont tout simplement trop à faire. Alors, on va sur Wikipédia.

La dernière image que j'ai de ma mère vivante est celle d'une femme en larmes. Je venais de lui dire que je rentrais à Montréal pour régler des formalités, mais que je reviendrais le plus tôt possible, dans quelques jours. Elle s'était mise à sangloter, inconsolable. Trois jours après avoir traversé l'Atlantique, je reprenais l'avion dans l'autre sens. Dans la nuit, ma sœur m'avait appelée : Maman nous a quittés.

SCLÉROSE LATÉRALE AMYOTROPHIQUE

(Société de la SLA du Québec¹)

« La sclérose latérale amyotrophique (SLA) est une maladie neuromusculaire qui s'attaque aux neurones et à la moelle épinière, et entraîne progressivement la paralysie du corps. La SLA évolue rapidement et cause généralement la mort moins de cinq ans après le diagnostic.

[...]

La SLA est aussi connue sous le nom de maladie de Charcot ou de maladie de Lou Gehrig, en mémoire du célèbre joueur de baseball professionnel, décédé de la maladie.

[...]

La SLA est la plus connue et la plus répandue des maladies affectant le neurone moteur. Elle se caractérise par la dégénérescence d'un ensemble précis de cellules nerveuses au niveau du cerveau et de la moelle épinière. Peu à peu, cette détérioration entraîne l'incapacité du cerveau à initier et contrôler tout mouvement musculaire volontaire.

[...]

Une paralysie progressive se développe donc, suite à l'atrophie des muscles, causée par le manque de stimulation de ceux-ci par le cerveau.

[...]

La forme à début « bulbaire », liée à l'atteinte initiale des motoneurones du tronc cérébral, provoque des troubles de la parole et de la déglutition.

La SLA est une maladie pour laquelle il n'existe aucun traitement efficace. »

[...]

À BORD

Le steward m'indique les heures des repas : sept heures trente, midi et dix-huit heures. Il est clair que l'on attend de moi que je les respecte. Cet environnement, que d'aucuns pourraient qualifier de monacal, me rappelle le pensionnat et je devine que je m'y conformerai sans la moindre difficulté, comme si je n'avais pas rompu depuis des années avec l'habitude de me plier aux règles de la vie en communauté. Loin d'être une contrainte, l'heure fixe des repas constituera un cadre qui ponctuera mes journées. Il y a trois tables dans la salle à manger : deux rectangulaires et une ronde. Le steward, dont j'ai retenu le prénom, Younus, et qui s'épanouit lorsque je le salue nommément, m'invite du geste à m'installer à la table ronde.

Un jeune couple est déjà installé : Anna et Silvio. Ces derniers ont embarqué à Gênes le jour d'avant. La traversée est leur voyage de noces. Je comprends qu'ils se suffiront à eux-mêmes et que je ne les verrai qu'aux repas. J'avais craint des passagers envahissants. Avec eux, pas de risque : ils ne parlent pas français, je ne parle pas italien et leur anglais n'est guère meilleur que le mien. Nos relations se limiteront à des sourires et des politesses à table, ma solitude sera respectée. Restent les deux autres, dont j'ignore tout sauf qu'ils existent puisqu'on m'a dit que nous sommes cinq à effectuer la traversée.

Ils ne tardent pas à arriver et je reconnais les deux hommes qui étaient les seuls autres clients du restaurant à Fos. Si je me fie à leur différence d'âge et leur attitude, il s'agit probablement du père et du fils même s'ils ont peu de traits communs. Le fils est largement adulte et le père, très âgé. Eux aussi se présentent : Octave et Pierre-Emmanuel Gardon. Bien sûr ! J'avais cherché en vain à qui l'homme âgé me faisait penser. En réalité, il ne ressemble pas à quelqu'un que

je connais : il est cette personne, Octave Gardon, l'historien dont j'ai lu plusieurs ouvrages portant sur le Québec au XIX^e siècle. Je l'aurais cru moins vieux. Mais à y réfléchir, il ne l'est pas tellement puisque la limite d'âge pour la traversée est de soixante-dix-huit ans. La dernière année où elle était en bonne santé, ma mère avait l'air plus jeune que lui et avait alors dix ans de plus. Peut-être a-t-il eu une grave maladie ? Si je ne me trompe pas, il y a longtemps qu'il n'a rien publié. Le fils Gardon explique qu'il est journaliste à la pige et qu'il est venu faire un reportage sur la vie des marins à bord d'un cargo porte-conteneurs. Son père se contente de dire qu'il est là pour lire et regarder la mer. Je mentionne sans donner de détails que je fais une retraite d'écriture.

L'une des tables rectangulaires est occupée par des hommes qui viennent déjeuner et repartent rapidement. Ils nous saluent au passage. L'un d'eux, plus âgé que les autres, la soixantaine peut-être, se présente comme le capitaine et nous invite à le rejoindre plus tard dans la matinée afin qu'il nous expose les règles à respecter, qui sont peu nombreuses mais importantes. Cela me donne le temps d'écrire. Je retourne à ma cabine, aussi impatiente de m'y remettre que si cette activité était un plaisir. Pourtant, hier, j'ai pleuré en rédigeant certaines phrases.

ORPHELINE

Ma mère m'a souvent parlé de sa petite enfance. Les souvenirs lui revenaient au hasard d'une promenade ou d'un geste du quotidien. Un troupeau de vaches dans un pré au loin faisait resurgir de longues heures d'ennui, un prunier sauvage sur le bord du chemin, la facétie dont elle ou un autre avait été victime en mordant dans ces prunes dont la terrible acidité donnait la chair de poule. Je le sais : ma mère m'en avait fait goûter une en vantant sa suavité, et elle avait bien ri de me voir grimacer. Le cri d'un oiseau de nuit traversant le ciel alors que nous savourions la fraîcheur du soir lui rappelait ses grands-parents, très vieux et très superstitieux. Quand sa grand-mère apercevait une chouette, elle attrapait une poignée de sel et la lançait dans le feu en marmonnant l'imprécation : Bè-t'en cauhèco ! Que le Diàble t'esperreco ! (Va-t'en, chouette ! Que le Diable te déchire !)

Sa mère, Conception, est morte en 1935, quand elle avait sept ans. Une plaie qui n'a jamais guéri. Conception venait d'une famille d'immigrés espagnols. Ils étaient six enfants, ce qui leur valait le mépris du voisinage dans cette région agricole où était largement répandue la pratique de l'enfant unique afin d'éviter le morcellement des terres. Leurs camarades d'école les traitaient de lapins en les poursuivant jusqu'à la lapinière. Leur lançaient-ils aussi des pierres ? Je ne le sais plus. C'est la sœur de Conception, Carmen, qui m'a parlé de la lapinière, et elle n'est plus là pour me donner des précisions. Conception était une jeune femme lorsqu'elle est tombée malade. Elle a été malade longtemps. Mais que signifie longtemps pour une petite fille ? Encore une chose que je ne saurai jamais : tous les témoins ont disparu. Elle avait un cancer, m'a dit ma mère. Peut-être. Pourtant, il me semble que Carmen m'avait parlé de tuberculose, mais moi aussi, j'étais enfant à l'époque, et la mémoire a retravaillé mes souvenirs. Durant sa maladie, Conception a fait des séjours dans un hôpital de

Toulouse. Une fois, elle a rapporté une poupée à sa fille. Une grande et belle poupée avec des cheveux blonds et une robe verte en satin. Et puis, un jour, Conception est revenue de l'hôpital pour être enterrée au cimetière. Son inscription sur le monument funéraire est la plus ancienne, et de loin. Son mari lui a survécu plusieurs décennies, et Carmen aussi, avec qui il s'est remarié. Repose là également, incongru et infiniment triste, un jeune Hongrois qui a brièvement traversé nos vies et laissé un petit-fils à Odette. Y avait-il à l'époque les trois cyprès dont il fallait balayer les feuilles sèches sur la pierre tombale ? Les cyprès sont morts eux aussi, et je ne sais pas combien de temps vivent les cyprès.

Carmen s'était organisée pendant la maladie de Conception : elle avait demandé à M. Maupas, chez qui elle était bonne, à Saman, si elle pouvait prendre l'enfant avec elle. Son patron avait accepté. Mais après la cérémonie des funérailles, tout avait dérapé. Alors qu'il était convenu que Carmen l'emmène à Saman, la grand-mère paternelle, qui vivait à Nénigan, a décrété : Moi, je prends la petite. La scène a été terrible, mais la vieille n'a pas cédé, et elles sont parties. J'imagine la main de l'enfant crispée dans celle de cette femme au visage dur, entièrement vêtue de noir, qu'elle connaissait à peine. Elle s'est ainsi rendue à pied à Nénigan, avec ses hardes et sa poupée. Douze kilomètres : le bout du monde.

Si le plan de Carmen avait marché, la vie d'Odette en aurait été changée : sa tante l'aurait élevée, l'aurait aimée, lui aurait enseigné la cuisine – elle cuisinait si bien. Au contraire, quand la fillette reviendra à la maison après les années passées chez ses grands-parents, après le remariage de son père avec Carmen, elles ne sont pas devenues proches. Il n'y a jamais eu d'affection entre elles. Carmen n'a pas remplacé sa mère. Pour André, en revanche, son frère aîné, elle a vraisemblablement joué ce rôle. Lorsque je parlais de Carmen comme de ma grand-mère, ma mère se fâchait. C'est pourtant ce qu'elle a été pour moi, mais pour ne pas la peiner, je me suis empêchée de le dire.

À Nénigan, Odette a appris de sa grand-mère comment garder les vaches, un travail pour lequel son père la trouvait trop jeune. Elle partait le matin dans les coteaux et ne voyait personne de toute la matinée. À midi, sa grand-mère lui apportait de la soupe froide et un morceau de pain, puis la laissait de nouveau jusqu'au soir. C'est pour ça qu'ils m'avaient prise :

pour que je leur serve de domestique. Avant moi, ils avaient eu un neveu et ils faisaient pareil. Pour eux, à l'époque, c'était normal.

La journée était d'un ennui interminable. Pourtant, même s'il n'y avait rien à faire, il ne fallait jamais relâcher l'attention parce que les vaches sont sournoises. Elles avançaient lentement en broutant sans autre but apparent que de se remplir la panse, mais il ne faut pas s'y tromper, elles ont un objectif : la vigne ou le champ de maïs qui est en lisière. Et quand elles y parviennent, finie la feinte indifférence ! Elles foncent résolument, en courant parfois, vers les délices interdits, qui sont le plus souvent la propriété d'un voisin. Les dégâts qu'elles peuvent faire en quelques minutes sont importants, et le plus accommodant des voisins ne tarde pas à devenir malcommode au vu du saccage. À cette époque où il n'y avait pas de tracteurs, les champs étaient petits et cela aggravait la moindre perte. En plus, je n'avais pas de chien pour m'aider. Il ne voulait pas rester avec moi, il repartait avec ma grand-mère. Alors, c'était moi qui faisais le chien. Je courais beaucoup, je criais, je les traitais de tous les noms. Un des prés était traversé par une rivière peu profonde. Les vaches passaient sans difficulté, mais moi, pour les suivre, je devais emprunter une passerelle. Elle était étroite et sans garde-corps, il n'y avait même pas de corde. J'avais le vertige. Quand j'allais dans ce champ, j'avais mal au ventre toute la journée.

Quelques jours ou quelques semaines ont passé, et l'institutrice, ayant appris la présence au village d'une fillette de sept ans qui n'allait pas à l'école, est intervenue. Je savais depuis longtemps qu'elle gardait les vaches et ne mangeait pratiquement que de la soupe, mais elle ne m'avait jamais parlé de l'institutrice. Ce souvenir a surgi lorsque Dulac, le plâtrier, est venu faire un devis pour le mur du salon. Ma mère a répété toute la soirée : Dulac, ça me dit quelque chose. Et puis, c'est revenu : l'institutrice de Nénigan s'appelait Dulac. C'était une vieille fille qui hébergeait ses neveux, un garçon et une fille, pendant la période scolaire. Je me demande si c'est un parent. À son âge, il est peut-être le fils de l'un des deux. Elle avait hâte qu'il vienne travailler pour lui poser la question. Elle en parlait tous les jours. Elle était gentille, la maîtresse : elle savait qu'en rentrant à la maison, je prendrais un morceau de pain et une pomme avant d'aller remplacer ma grand-mère qui gardait les vaches. Alors, souvent, elle

me faisait goûter avec ses neveux. Elle nous préparait un gros bol de chocolat au lait. Je voyais à ses yeux que le goût du chocolat, elle l'avait encore sur la langue. L'enseignante était bien parente avec le plâtrier : une tante de son père dont ce dernier avait conservé le souvenir peu plaisant d'une femme très sévère qui l'obligeait à étudier.

Pour contraindre les grands-parents à envoyer Odette à l'école, l'institutrice est passée par Julia, leur fille, qui vivait dans le même village. Celle-ci était mariée et mère d'une enfant de deux ans. Quand j'ai moi-même connu Julia, j'avais une douzaine d'années. C'était une grande maigre avec des cheveux gris, raides et mi-longs, retenus par des barrettes, à une époque où toutes les femmes avaient des permanentes acajou courtes et serrées. Julia était un dragon qui terrorisait tout le monde. Je la voyais de loin en loin, au marché de Boulogne où j'allais traîner avec Arlette, la nièce de Julia, et notre amie Odile. Quand nous n'avions pas réussi à l'éviter, elle nous interpellait et nous sommait d'approcher. Après un baiser sec, elle fouillait dans son sac d'où elle sortait deux bananes, une pour Arlette et une pour moi. Odile n'y avait pas droit : elle n'était pas de la famille. Pourtant, de Julia, ma mère n'a jamais dit que du bien. Avec moi, elle était gentille. Jusqu'à ce que surgisse le souvenir d'un gros chagrin. La poupée, le cadeau de sa mère, Julia la lui a prise quand elle a eu dix ans pour la donner à sa propre fille. Toi, tu es trop grande maintenant pour jouer à la poupée. Mais à quatre-vingts ans passés, elle n'était toujours pas assez grande pour ne plus regretter sa poupée.

L'adolescence de ma mère a été moins sombre grâce à de fortes amitiés qui ont duré toute la vie. Aux vacances, il y avait Marie-Jeanne, la fille du château. Ce n'était pas un vrai château, juste une maison bourgeoise à laquelle avait été ajoutée une petite tour pour lui donner du prestige, mais la ferme que cultivait mon grand-père faisait partie du domaine, et Carmen parlait des maîtres avec une déférence héritée de son passé de bonne. Marie-Jeanne, qui vivait ailleurs, passait les congés scolaires à Saint-Laurent chez sa grand-mère. Carmen voyait leur amitié d'un mauvais œil. Ce ne sont pas des gens comme nous. Ce n'est pas bien que tu sois familière avec eux. Mais la grand-mère de Marie-Jeanne était contente que sa petite-fille ait une amie sans qui elle se serait ennuyée. Ma mère aimait raconter ces étés de joie et de folie. On faisait les quatre

cents coups. On se moquait de tout le monde, Marie-Jeanne imitait les gens dans leur dos. Ça nous faisait rire ! Pas Carmen, bien sûr. Elle se fâchait, mais rien n'y faisait, on recommençait toujours. On était intenables. *Elle était si fière d'avoir été intenable !* Au grenier, il y avait des malles avec des robes d'autrefois. On adorait se déguiser. *Dans la petite valise en carton qui est bourrée de photos, il y en a une de ma mère qui pose sur le perron du château avec une robe à tournure et une ombrelle.*

L'autre amie vivait dans le voisinage. C'était Antoinette, pas mieux lotie qu'elle en ce qui concernait la famille. C'était même pire puisqu'elle avait perdu ses deux parents. Élevée par un grand-père affligé d'une grande surdité et doté d'une avarice incomparable, elle le roulait dans la farine en toute impunité. Intrigué, il demandait à ses voisins si leurs poules pondaient. Elles pondaient. Pas les siennes. Il n'y comprenait rien, ne se doutait de rien. En réalité, Antoinette, à qui il ne donnait pas d'argent, détournait les œufs pour les vendre au marché, ce qui lui permettait d'acheter des romans à deux sous proposés par un marchand ambulant. Elle les prêtait à Odette et ces lectures faisaient leur bonheur tandis que, jour après jour, elles gardaient sempiternellement les vaches.

Marie-Jeanne est morte des années avant ma mère, mais Antoinette l'a accompagnée au cimetière.

À BORD

Le capitaine est roumain. C'est un homme souriant et sympathique. Après une heure passée avec nous, il nous montre des photos de sa petite-fille sur son téléphone et nous apercevons sa femme en fond d'écran.

Contrairement aux informations de l'agence, les passagers peuvent avoir accès à Internet. Le capitaine s'occupe de ceux qui veulent être connectés : le jeune couple et, évidemment, le journaliste. Moi, je préfère être coupée du monde et je refuse, l'historien aussi. Le capitaine nous dit que nous avons la possibilité de nous raviser à tout moment. Puis nous faisons avec lui une visite sommaire des différents endroits que nous pourrions fréquenter. L'exploration complète du cargo aura lieu plus tard, quand nous serons en mer et qu'il sera plus disponible. Nous sommes surpris de découvrir un local marqué *Hôpital*, car on nous avait bien précisé à la réservation que nous ne pourrions compter sur aucun secours médical lorsque nous serions à bord. Or, il y a un défibrillateur, de l'équipement pour assurer une assistance en oxygène et une pharmacie abondamment fournie, particulièrement pour soigner les blessures, qui ne doivent pas être exceptionnelles chez les membres de l'équipage. Quand il y a un malade, nous explique-t-on, ils joignent par téléphone un professionnel qui les guide pendant qu'ils prodiguent les soins. Conformément à ce qui nous avait été annoncé, il n'y a pas de médecin, mais en revanche il y a du matériel. Ce sont des informations que l'agence préfère ne pas donner aux passagers avant qu'ils embarquent pour éviter les problèmes que la présence de malades pourrait créer sur le bateau. C'est comme pour les bagages que nous devons monter nous-mêmes. Allons-nous en découvrir beaucoup d'autres ?

Outre la salle à manger que nous connaissons déjà, les lieux de vie sont le salon, la salle de gymnastique et, surtout, le pont de commandement qui est le point culminant du cargo et où nous sommes les bienvenus de jour comme de nuit, à notre convenance. Il y a cependant deux restrictions. La première est de ne toucher à rien. C'est plein d'écrans et de manettes, qui aurait l'idée saugrenue d'y toucher ? La deuxième est de ne pas parler aux officiers s'ils sont en train de faire une manœuvre ou de gérer un problème. À gauche et à droite – bâbord et tribord – de cette vaste salle vitrée sur trois côtés, il y a une porte qui donne accès à un pont extérieur où nous pouvons nous rendre en tout temps si les conditions météorologiques le permettent.

L'appareillage est prévu pour la fin de la journée parce que la grève a engendré des retards. Tant que le bateau est à quai, nous devons nous cantonner dans des espaces restreints à cause des dangers que présentent les manœuvres de chargement, mais ensuite tout le cargo nous sera accessible. La visite est terminée. Dans l'après-midi, le troisième officier nous donnera les consignes de sécurité. C'est maintenant l'heure de manger. Bien que le capitaine nous ait avertis que le cuisinier n'était pas fameux et s'en soit excusé, nous trouvons en ce premier repas que la nourriture est bonne. Il y a du vin sur la table. Seuls les passagers y ont droit : c'est un bateau *dry*.

Octave Gardon s'intéresse aux passagers italiens avec une courtoisie un peu surannée qui m'enchant. Je ne voulais fréquenter personne, mais je ferais bien une exception pour cet agréable vieillard. Le charme opère également avec les jeunes gens, qui racontent, avec un petit rire, qu'ils font leur voyage de noces avant de se marier : s'ils ont encore envie d'être ensemble après treize jours dans un espace aussi restreint, c'est qu'ils peuvent s'embarquer pour le reste de leur vie.

Le repas est presque terminé quand Anna est prise d'une quinte de toux. Elle a avalé de travers. Cela ne dure pas, et elle en rit ensuite, mais l'incident déclenche chez moi une ruée de souvenirs parmi les plus difficiles. Même si je sais qu'en les relatant, je vais revivre la terreur et l'affolement, je ne peux pas les occulter.

FAUSSE ROUTE

(Wikipédia)

« Dans le domaine médical et en particulier de l'ORL [oto-rhino-laryngologie], une fausse route est un trouble caractérisé par l'inhalation involontaire de fragments d'aliments pendant la déglutition. Elle peut être d'origine accidentelle ou pathologique. Au cours d'une fausse route, une partie du bol alimentaire (aliments solides ou liquides) est orientée vers le larynx puis vers les voies aériennes inférieures au lieu de passer par l'œsophage puis l'estomac. »

PREMIER ÉTÉ – FAUSSES ROUTES

J'étais angoissée depuis que j'avais retrouvé ma mère au début de l'été et qu'il était évident qu'elle n'avait pas le simple mal de gorge dont elle se plaignait depuis des mois. Elle faisait souvent des fausses routes, plus ou moins spectaculaires, jusqu'à ce que cela se produise à chaque repas. Pendant les six mois où elle a pu encore manger, j'attendais la catastrophe, pétrifiée sur ma marche d'escalier, car selon les consignes qui nous avaient été données, il ne fallait pas rester dans la même pièce qu'elle pour ne pas la distraire et aggraver les risques. Bien qu'étant pétrifiée, j'étais paradoxalement prête à me précipiter. Trois fois par jour, pendant ces six mois, j'ai eu peur que ma mère s'étouffe. Ce qui a failli arriver sans doute à plusieurs reprises. Une fois, cependant, je suis sûre qu'elle y a échappé de justesse.

C'était pendant l'été, mon conjoint était là. Nous étions invités tous les trois chez les voisins : une tablée joyeuse, un beau soleil, toutes sortes de plats alléchants. À l'apéritif, elle a demandé de l'eau ou un jus, qu'elle ne boirait pas parce que c'étaient les liquides qui passaient le plus mal. Mais elle n'a rien dit, a fait comme tout le monde, s'est contentée de laisser son verre intact. Surtout, ne pas déranger. On lui a tendu un bol d'arachides. Elle en a pris une pincée, l'a portée à sa bouche et aussitôt a commencé de s'étouffer. Sa respiration est devenue sifflante. Elle s'est dressée, cherchant l'air désespérément. Sans doute avait-elle l'impression que, debout, ce serait mieux, mais cela s'est aggravé. La scène a duré interminablement pour ceux qui l'entouraient, impuissants. Sa respiration n'était plus qu'un râle. On ne pouvait rien faire pour l'aider, à part être là, lui caresser le dos et lui parler doucement pour la rassurer. Mais comment rassurer quelqu'un qui s'étouffe ? Elle devenait molle dans mes bras. J'ai cru que c'était la fin. Et puis, alors que j'étais complètement affolée, elle a repris son souffle. On s'est tous rassis, on a fait comme si ce n'était pas grave, on a parlé de tout

et de rien, on a essayé de rire. Après quelques verres, on y est parvenus. Elle n'a pas mangé, à part une petite crème que je suis allée lui chercher à la maison et qui, elle le savait, glisserait sans peine. Mais elle a tenu à rester. C'est passé, ça va, je suis contente d'être ici avec vous. Et même, elle s'est excusée d'avoir troublé la fête.

Le médecin venu voir ma mère à domicile a prescrit une consultation auprès d'un spécialiste, un oto-rhino-laryngologiste. C'est lui qui par la suite l'aiguillera vers un neurologue. En raccompagnant le médecin à sa voiture, je lui ai dit sur un ton que j'espérais léger : Quand elle fait une fausse route, j'ai l'impression qu'elle va s'étouffer. Ce n'était pas une question. Je voulais juste entendre de la bouche d'une personne compétente qu'il était inutile et ridicule de s'inquiéter, qu'on ne s'étouffait pas si facilement. Mais le médecin a répondu : Ça peut arriver.

À BORD

Sept courts, un long : alarme générale. Deux longs : alarme incendie. Un court, un long, un court, un long, un court, un long... : abandon du navire. Ce sont les signaux que nous apprend le troisième officier, un charmant jeune homme srilankais, qui précise que nous devons impérativement les connaître. Je m'empresse de penser à autre chose. Au fait, par exemple, que ce matin nous avons franchi des tas d'escaliers et d'échelles et sommes passés plus d'une fois dans des endroits où j'aurais pu avoir le vertige et où je ne l'ai pas eu. Pierre-Emmanuel Gardon a dû aider son père à plusieurs reprises, ce qui semble confirmer l'hypothèse d'une maladie récente. L'officier termine son exposé en nous montrant les gilets, qui sont dans une pièce à notre étage, ainsi que la combinaison de sauvetage et le casque, placés dans nos cabines.

L'appareillage n'a finalement lieu qu'à vingt-trois heures. La manœuvre qui conduit le cargo en haute mer dure deux heures pendant lesquelles, fascinés par la précision des gestes, la concentration et l'efficacité des marins, nous restons tous les cinq sur le pont, à proximité du capitaine, en silence pour ne pas gêner. Après avoir fait sortir le *Sunrise* du port, le pilote salue tout le monde et s'en va. Le capitaine nous invite à passer sur l'autre pont pour voir l'homme quitter le navire. Un petit bateau arrive tout près et, quand il atteint la même vitesse que nous, le pilote saute dans l'embarcation depuis l'échelle à flanc de cargo, sous nos yeux sidérés et admiratifs. Ensuite, il agite la main en signe d'adieu pendant que son bateau-taxi fait demi-tour. Je sens la vibration du cargo, mais n'en suis pas incommodée. Si le mal de mer se manifeste, ce ne sera donc pas pour tout de suite.

Le jeune couple, le journaliste et moi avons attendu le départ

dans le salon, à l'invitation du capitaine qui est resté avec nous jusqu'à ce qu'il soit appelé pour superviser l'appareillage, une fois le chargement terminé. C'est à ce moment-là que l'historien, qui se reposait dans sa cabine, nous a rejoints sur le pont. Dans le salon, l'échange a été un peu laborieux à cause des difficultés de langue. Pierre-Emmanuel Gardon était le seul à parler correctement l'anglais et il s'efforçait d'employer des mots simples pour ne pas perdre ses interlocuteurs. La conversation a roulé sur New York où Anna et Silvio iront passer une semaine. Le capitaine connaît la ville superficiellement, moi aussi. Le journaliste est plus familier avec la métropole, mais en sait peu sur ses attractions touristiques. S'il s'y rend assez souvent, c'est pour des expositions ou des spectacles, et il y a belle lurette qu'il n'a pas visité les monuments importants.

Je demande au capitaine si nous verrons la statue de la Liberté depuis la mer. Lorsque j'ai décidé de faire la traversée, j'avais dit : *Je veux arriver dans le port de New York pour voir la statue de la Liberté, comme les émigrants d'autrefois.* Alors que j'ai moi-même émigré dans un autre pays, le Canada, et par un autre moyen de transport, l'avion, dans mon imaginaire, un vrai émigrant arrive en bateau à Ellis Island. J'ai découvert par la suite que les ports de commerce sont éloignés des villes. De la même manière que celui de Marseille se trouve à Fos-sur-Mer, celui de New York est à Newark et je crains d'être déçue. Je préfère poser la question maintenant pour avoir le temps de m'y préparer si la réponse est négative. Mais le capitaine me rassure : le monument sera visible même si nous ne passons pas tout près. Je saurai m'en contenter.

L'arrivée à Barcelone est prévue pour demain à dix heures. L'escale sera d'une douzaine d'heures. Je décide de demeurer à bord, même si tout le monde descend, y compris l'équipage, à tour de rôle. Au printemps, j'ai passé quelques jours dans cette ville avec mon compagnon et je n'ai pas envie de m'y retrouver sans lui. Que pourrais-je y faire en aussi peu de temps ? Parcourir les Ramblas, où nous promener avait été si agréable, en pensant aux attentats d'il y a quelques semaines ? Je ne veux pas affronter l'angoisse que j'aurais à évoquer la terreur des gens, leurs cris de douleur, la proximité de la

mort. Barcelone doit rester la ville que j'ai aimée, la ville de la Sagrada Familia où je n'aurais pas le temps d'aller et où je ne devrais de toute façon jamais retourner pour ne pas abîmer le souvenir de l'émotion qui m'a bouleversée lorsque j'y suis entrée. Je considérais que c'était une visite obligée sans en attendre grand-chose parce que l'architecture extérieure me rebutait. Mais quand j'ai pénétré à l'intérieur, j'ai reçu en plein cœur le flamboiement des vitraux qui déclinaient toutes les nuances du jaune au rouge sous le soleil de l'après-midi. Je n'avais aucunement conscience que l'église était bondée de touristes qui photographiaient à tout va. En larmes, en proie à une sorte d'éblouissement mystique, moi qui suis persuadée de l'être si peu, je me sentais seule au monde. Barcelone doit rester ainsi dans mon souvenir.

En relisant la page d'hier et en la bricolant, comme je le fais toujours avant de reprendre l'écriture, je ressens avec la même intensité que la veille la douleur dont j'ai fait le récit. Je me demande si j'aurai la force de traverser les étapes qui mènent à la publication et qui comportent tant de relectures. Je pourrais décider que je n'attends pas autre chose de ce texte qu'une thérapie et le mettre dans un tiroir, une fois terminé, ou bien le détruire puisqu'il aura joué son rôle. Mais je me doute que je ne le ferai pas, car avec une trentaine de romans derrière moi, je n'imagine plus écrire juste pour moi-même. Aussi spontané que soit mon premier jet, j'ai l'habitude de le remodeler jusqu'à ce qu'il me paraisse lisse, ce qui le transforme en objet de travail. Je suppose que c'est ce qu'il adviendra également de celui-ci et qu'arrivera le moment où il cessera de me faire souffrir.

PREMIER ÉTÉ – PERTE D'AUTONOMIE

Lorsqu'il était devenu évident que ma mère, qui avait été si farouchement indépendante, s'appuyait en tout sur moi et qu'elle en ressentait un grand soulagement, j'avais pressenti qu'elle avait franchi un pas, sans retour possible, vers la perte d'autonomie. Même si elle répétait – et croyait – qu'après deux mois de nourriture équilibrée, de repos et de compagnie, elle serait remise sur pied et prête à vivre de nouveau seule. Elle a néanmoins accepté que j'entame des démarches en vue d'obtenir une aide à domicile. Elle pourra m'accompagner pour faire les courses. C'est pénible de les mettre dans le chariot, de les enlever à la caisse, puis de les remettre dans le chariot avant de les placer dans le coffre de la voiture et enfin les sortir de la voiture pour les ranger dans le placard à la maison. Une série de manipulations dont la simple évocation l'accablait. Pour la cuisine, je n'ai pas de problèmes. Mais elle n'y touchait plus et elle a dû s'en rendre compte, car elle a ajouté : Avant de partir, tu m'écriras des menus en expliquant comment les préparer. À quatre-vingt-sept ans ? Elle qui avait cuisiné toute sa vie ?

J'ai obtenu un rendez-vous avec l'ORL dans la troisième semaine de septembre. En attendant, parce qu'il fallait faire quelque chose pour essayer de régler cette difficulté à parler toujours plus grande et que je n'imaginai pas un instant être irréversible, je lui ai proposé des séances d'orthophonie. Elle a accepté sans réticences, avec plaisir même, car c'était la preuve que l'on s'employait à la soigner et à la guérir. L'orthophoniste, qui venait de perdre les écoliers pour l'été, a offert de la recevoir deux fois par semaine. Elle lui a donné des exercices à effectuer à la maison sous forme de syllabes et de mots à prononcer, en articulant le mieux possible, et lui a recommandé de les faire régulièrement, dans l'idéal trois fois par jour. C'est ainsi que matin, midi et soir, je lui faisais répéter ses listes. Une épreuve que je n'ai pas tardé à redouter, car, malgré sa grande

application, ses résultats étaient toujours plus mauvais et j'avais l'impression d'être une tortionnaire. Pendant des semaines, sa volonté n'a pas fléchi. L'orthophoniste, une jeune femme empathique qui avait du mal à cacher sa compassion devant l'acharnement que sa patiente mettait à prononcer au mieux des sons que les muscles de sa bouche ne parvenaient plus à former, a fini par dire que cela ne servait à rien. Elle ne pouvait rien faire, ce n'était pas de son ressort. Alors seulement, les exercices ont été abandonnés, mais c'était au mois d'octobre, après des semaines de vaine torture.

J'ai averti ma sœur, qui était en voyage au pôle Nord, que notre mère n'allait pas bien. Elle a aussitôt proposé de rentrer, mais j'ai décliné. Tant que je suis là, j'assure. Il suffira que tu prennes la relève, au moment où je partirai, pour organiser l'aide à domicile et l'accompagner chez l'ORL. Ma sœur a promis d'être là la veille de mon départ.

Alors que je revenais de faire des courses et que je garais la voiture, une évidence m'est apparue : depuis deux mois, j'étais la seule à utiliser le véhicule. Ma mère s'en était servie jusqu'à mon arrivée, mais quand je lui avais proposé de prendre le volant, elle n'avait pas protesté et, dans les semaines qui ont suivi, jamais elle n'a eu de velléités de reprendre sa place. Je lui avais souvent entendu dire qu'à Saint-Laurent, celui qui n'a pas de voiture est perdu. Tant que je peux conduire, ça va, mais après... En effet, le village est si petit qu'il n'y a qu'une boulangerie. Les autres commerces, la pharmacie, le médecin, tout est à sept kilomètres de distance. Pour la première fois, je me suis demandé si elle allait conduire de nouveau. Pas tant que ma sœur serait là, cela paraissait évident, mais ensuite ? Pourtant, je ne pouvais pas imaginer qu'elle puisse y renoncer alors que cela avait été si important pour elle.

À BORD

Ma nuit a été bonne. Le ronronnement des moteurs m'a bercée ainsi que la légère vibration du lit. Cette vibration, je la sens davantage couchée que debout ou assise. Je suppose qu'il n'y a pas grand risque de mal de mer tant que nous serons en Méditerranée. En me levant, j'ouvre le hublot. Je ne m'attendais pas à ce qu'il y ait autant de vent. Dans la cabine, tout s'envole : les papiers, les livres, une écharpe. C'est un vent tiède, l'observation de l'accostage en plein air sera un moment agréable.

J'écris jusqu'à ce qu'il soit l'heure de monter sur le pont. Quand j'ai parlé à ma sœur de ce projet d'écriture, elle m'a dit qu'elle comprenait que, pour moi, la guérison puisse passer par là, mais qu'elle, tout ce qu'elle voulait, c'était oublier. Elle m'a avertie qu'elle ne lirait pas mon livre pour ne plus remuer tout ça. En ce qui me concerne, je ressasse les événements de cette période et je sais que les raconter m'aidera à ne plus y penser. Je ne suis pas déçue de son choix, au contraire. Chaque fois que nous avons évoqué un épisode difficile, nous nous sommes aperçues que nous ne l'avions pas vécu ni retenu de la même manière. D'une certaine façon, sa décision me soulage : je me sens plus libre de m'exprimer. Ce n'est pas que je veuille dire des choses qui la blesseraient. Régler des comptes n'est pas mon propos. Je préfère me souvenir que cette épreuve traversée ensemble a fait ressortir ce qu'il y avait de bon en nous, mais cela m'évitera de me demander si elle approuverait ce que j'écris et d'effectuer, consciemment ou non, une autocensure.

Le moment venu, nous suivons les manœuvres d'accostage avec autant d'intérêt qu'hier celles d'appareillage, impressionnés par l'habileté des marins à insérer un cargo de deux cent quatre-vingt-deux mètres de long dans un emplacement à peine plus grand, comme

on fait un créneau en ville entre deux voitures. Le pilote s'étant fait attendre, du retard en a résulté. Vu qu'il est midi, tout le monde mange à bord avant de descendre, contrairement à ce qui était prévu.

D'abord, je me suis reposée. La sieste est l'un des petits plaisirs précieux des vacances – avec le verre de vin blanc à midi – et je compte en faire une chaque jour. Équipée ensuite d'un chapeau et d'une liseuse, je me rends au bout de la coursive pour accéder à une sorte de balcon où le capitaine nous a invités à nous installer pour nous relaxer, regarder la mer, lire ou ne rien faire. Une traversée sur un bateau à vocation commerciale est pour les quelques passagers qu'il accueille un lieu sans distractions autres que celles qu'ils auront apportées. Des livres. Quoi d'autre ? J'en ai téléchargé quinze en choisissant les plus longs parmi ceux qui m'intéressent et me suis munie de deux liseuses. Je suis consciente que c'est fort exagéré, mais je suis une lectrice boulimique et ne peux rien imaginer de pire que tomber en panne de lecture.

Au passage, je prends une chaise longue rangée dans un angle du salon. J'ai un mouvement de recul en découvrant Octave Gardon installé sur la deuxième chaise longue, les yeux clos, un livre posé sur les genoux. Je veux me retirer pour ne pas le déranger, mais il m'a entendue et me retient. *Je vous en prie, venez. Nous pouvons nous taire ou bavarder, comme vous le souhaitez.* Avant de laisser la porte se refermer derrière moi, je prends soin de vérifier que la serrure est bloquée afin que nous ne nous retrouvions pas enfermés dehors. Le capitaine nous a expliqué que tous les accès sont verrouillés au cas où des pirates essaieraient de s'introduire à bord. Une plaisanterie, sans doute. Il doit y avoir une autre raison.

Je déplie laborieusement le siège rouillé – je ne tarderai pas à constater que sur un bateau tout rouille et que la lutte contre cette gangrène est une activité à plein temps – et m'y allonge avec méfiance, sous l'œil amusé de mon compagnon de farniente. *Nous ne faisons pas un voyage de luxe, n'est-ce pas ? Mais c'est celui que je voulais faire. Vous aussi, j'imagine ?* Je confirme et dis à quel point les mondanités m'ennuient. *Mon fils m'a répété vos propos au sujet de la statue de la Liberté. Pour moi, c'est également un symbole important. Je*

suppose que c'est en raison de notre rapport à l'histoire. L'allusion, discrète, est destinée à me prouver qu'il n'ignore pas que j'écris des romans historiques. Son fils a dû googler mon nom dans un réflexe de journaliste. Le vieil homme n'en dit pas davantage, sinon : *Je vous laisse lire, moi, je vais sommeiller.* Nous passons ainsi une après-midi tranquille. Je ne lis pas beaucoup : mes yeux se portent souvent sur la mer et sur Barcelone, vue du port. J'ai bien fait de rester à bord.

ÊTRE DU MONDE

Quand la responsable du numéro d'Arcade consacré à la commémoration du cinquantenaire de la publication du livre de Simone de Beauvoir Le deuxième sexe m'a demandé d'y contribuer avec une nouvelle, j'ai aussitôt pensé : Je dois écrire sur ma mère. Elle aurait été surprise d'être qualifiée de féministe, et à juste titre, car elle ne l'était pas. C'était même en dehors de son univers mental. Cependant, toute sa vie, forte de son désir d'être du monde au lieu de le regarder de loin, elle s'était appliquée à élargir son horizon d'espérance bien au-delà de ce qui était imaginable. C'est en cela qu'elle avait sa place dans un hommage aux femmes qui se battent. Je n'ai pas eu à réfléchir à ce que j'allais raconter : un épisode m'est aussitôt venu à l'esprit, qui datait de mon adolescence. Il m'est apparu comme un jalon lumineux dans les profondeurs du passé.

LE PERMIS²

Sa vie aurait pu être celle de Joséphine, d'Agathe ou d'Henriette. Nées à la fin des années vingt dans le sud de la France, filles de paysans, elles sont allées à l'école jusqu'à quatorze ou quinze ans, puis elles sont restées à la ferme du père à gaver les oies, tailler la vigne ou moissonner sous le dur soleil du mois d'août en attendant d'aller faire la même chose sur la ferme du mari.

L'année de ses quinze ans, il faillit se passer quelque chose : l'institutrice, jugeant qu'elle avait les aptitudes nécessaires, proposa à son père de lui faire continuer ses études. Est-ce que tu le veux ? lui avait demandé son père. Elle aurait bien voulu dire oui, mais sa belle-mère s'était empressée d'intervenir, lèvres serrées et voix sifflante : — Tu veux en faire une princesse ? Et puis, ce que ça va coûter... — Est-ce que tu le veux ? avait répété son père. Elle avait pensé : Mon Dieu, tout ce que ça va coûter. Alors, elle avait dit non, et tout était rentré dans l'ordre : comme Joséphine, Agathe ou Henriette, elle a fait la bête de somme chez son père jusqu'à la venue du prétendant qui la ferait passer d'un esclavage à l'autre. Cinquante-cinq ans plus tard, le sujet était toujours douloureux : — J'aurais pu être postière, ou institutrice... Vous, les jeunes, vous ne vous rendez pas compte de votre chance d'avoir un métier ! Vous vous plaignez d'être trop fatiguées pour bien vous occuper des enfants, que les vacances sont trop courtes, le salaire, trop faible... Mais c'est votre argent que vous dépensez ! Vous l'avez gagné vous-même ! Tu ne sais pas ce que c'est que de demander de l'argent à son mari pour faire les courses ! — C'était difficile, avec Papa ? — Non, ce n'est pas ça. Il me donnait de l'argent au début du mois et je le gérais comme je voulais. Il ne me demandait jamais de comptes. Mais de temps en temps il disait : Tu as intérêt à me conserver longtemps, parce que sans moi... Sans lui, je n'étais rien du tout, tu comprends ? C'était lui qui

ramenait un salaire. J'avais appris à coudre avec une voisine et je faisais mes vêtements, les tiens et ceux de ta sœur – tu te souviens de cette robe bleue ? Tu devais avoir sept ans... Tu as renversé ton café au lait dessus la première fois que tu l'as mise... –, mais ça, ça ne comptait pas. Ce n'était pas de l'argent qui rentrait, tu comprends ? Et il me disait : Tu as de la chance, regarde les autres, toi, tu n'as pas besoin d'aller te crever dans les champs, parce que moi, j'ai un métier. Mais moi, je cousais jusque tard dans la nuit, quand vous étiez couchées et que tout le reste était fait : la vaisselle, la lessive... On n'avait pas l'eau courante, il fallait aller la chercher au puits. Tout était plus long, plus difficile. Mais non, ça, ça ne comptait pas... On a du mal à se le représenter maintenant : les choses ont tellement changé, et si vite...

Le poste de secrétaire de mairie du village s'est trouvé vacant. On lui a proposé de l'occuper. Le soir, à table, elle en a parlé. Comme d'une chose absurde, qu'elle n'avait jamais envisagé d'accepter. D'ailleurs, cela l'effrayait un peu. Je me demandais si je saurais le faire. Sans se l'avouer, elle espérait un encouragement. Mais c'est l'inverse qui se produisit : Quelle drôle d'idée ! Tu n'en es pas capable. Alors, elle a refusé.

Dans les années soixante, les choses changèrent, les gens avaient des voitures, pouvaient aller au feu d'artifice du village voisin, se rendre à la fête des fleurs de Luchon, ou en pèlerinage à Lourdes. Mais eux n'avaient pas d'auto. La télévision lui rendait plus palpable le fait qu'elle était rivée au village avec un mari qui avait peur de tout ce qui était nouveau.

Qu'est-ce qui lui a donné la force de secouer tout ça, au début de la quarantaine, après vingt ans d'acceptation résignée ? Impossible de le savoir précisément aujourd'hui. Elle se souvient seulement qu'après avoir couvé pendant des mois son désir d'avoir une voiture et de la conduire, d'en avoir rêvé jusqu'à l'obsession, elle a dit un soir, à table : Je vais apprendre à conduire. Pas j'aimerais ni je voudrais ni je pourrais : je vais. Un silence interloqué, quelques ricanements, la promesse ironique : Dès que tu as le permis, je t'achète une voiture. Tout ce qu'il fallait pour qu'elle se lance.

Quelques mois plus tard, permis en poche, elle eut sa voiture. Pour la

première fois, c'était elle qui savait faire quelque chose que lui ne savait pas. Et ce n'était que le début...

L'été de ses soixante-dix ans, bon pied bon œil, adjointe au maire du village – Joséphine, Agathe et Henriette, qui l'ont regardée aller d'un œil effaré, ont-elle voté pour elle ? –, elle m'a abandonnée aux fourneaux, à préparer le repas pour la douzaine de personnes qu'elle avait invitées, en me disant sur un ton d'excuse : J'ai une réunion de chantier pour la réfection du mur du cimetière. Il faut absolument que j'y aille. Je n'en ai pas pour longtemps : dans deux heures au plus tard, je serai là. Ça va ? Tu vas y arriver ? Et elle s'est sauvée en courant, ravie d'échapper aux casseroles. Quand elle a lancé en partant : J'y vais en voiture, je reviendrai plus vite !, sa voix, un peu coupable, avait l'air très jeune.

À BORD

De retour dans la cabine, je reprends mon texte. Pendant que mon regard flottait sur le paysage, je composais la suite du récit de sorte que je m'y mets aussitôt, sans avoir besoin d'y réfléchir. Plusieurs fois avant d'embarquer, j'avais pensé qu'il n'était pas impossible qu'un mécanisme d'autoprotection me bloque et m'empêche d'écrire. Mais c'est l'inverse qui se produit. Ces mots, je les porte depuis des mois et les coucher sur le papier m'en délivre. C'est comme un besoin.

Ce qui se passe ici est très différent de mon habituel rapport à l'écriture. En temps normal, c'est mon activité du matin. Dans la journée, il arrive que le roman en cours me vienne à l'esprit, surtout si je marche, mais une fiction, même si je m'immerge dans l'histoire et que les personnages me semblent aussi réels que les gens que je côtoie, n'occupe pas toutes mes pensées. Pour la première fois, j'écris sur du vécu, qui plus est, du vécu douloureux, et cela m'habite entièrement. Tout ce que j'ai envie de faire, c'est transcrire mes pensées, et je dois m'imposer des interruptions pour éviter une trop grande excitation mentale qui m'empêcherait de dormir – dormir, mon souci constant. Pour cette raison, je décide qu'après le repas du soir, je lirai afin de me mettre en tête des personnages autres que les miens et moins susceptibles de me donner des cauchemars.

Comme les passagers descendus à terre ne sont pas encore revenus, je soupe en tête à tête avec Octave Gardon. Le steward qui nous sert se met en quatre pour nous être agréable. Vu son désir évident d'engager la conversation, je le questionne au sujet de son travail. Il nous apprend, dans un anglais limité à quelques mots, qu'il n'aime pas ce qu'il fait : servir à table, nettoyer, décharger les aliments lors du ravitaillement, apporter au cuisinier ce dont il a besoin... C'est également lui qui fera le ménage de nos cabines quand nous le

demanderons. Situé au bas de l'échelle, il est le larbin de tout le monde et s'en accommode mal. J'ai déjà remarqué que personne ne lui accorde la moindre considération de sorte que l'attention que nous lui témoignons le touche beaucoup. En contrepartie, il veut tellement nous faire plaisir qu'il en devient presque importun. Il nous confie qu'il a hâte de travailler dehors, comme si cela devait forcément arriver. À mon avis, il s'illusionne : vu qu'il ne comprend à peu près rien de ce qu'on lui dit, c'est au service qu'il risque le moins de nuire.

Je demande à M. Gardon s'il assistera à l'appareillage qui est prévu autour de vingt et une heures. Il y sera, car il est souhàite voir le travail du pilote. *Je prépare une étude sur les pilotes du Saint-Laurent*, m'apprend-il. *Les difficultés dans un port de mer sont différentes de celles sur un fleuve, mais il s'agit du même métier.*

J'attends l'heure dans ma cabine en compagnie d'un livre du Catalan Lluís Llach, que je connaissais pour ses chansons engagées dans les années soixante-dix et qui, je l'ai découvert par hasard, est aussi écrivain. L'idée de lire sur Barcelone en Méditerranée m'a séduite et je m'en félicite, car son roman *Les Yeux fardés* m'accroche dès les premières pages.

Équipée de vêtements chauds et de bonnes chaussures, je monte ensuite sur le pont. L'historien n'est pas encore là, mais les autres y sont et ils échangent leurs impressions sur Barcelone. Le jeune couple a flâné sur les Ramblas et dans les environs de l'avenue touristique. Comme c'était trop tôt pour le repas du soir selon les critères barcelonais, ils ont soupé de tapas sous les arcades de la Plaça Reial ; je me souviens d'avoir fait la même chose. Ils sont enchantés de leur sortie.

Le journaliste, qui s'est joint à un groupe de marins, ne s'est pas rendu en ville. Ils sont restés dans les environs du port. Je demande naïvement : — *Que font les marins qui ont quelques heures de permission ?* — *Ce que font les marins en goguette*, répond Pierre-Emmanuel Gardon avec un sourire un tantinet ironique. *Ils commencent par se soûler, et puis... Vous connaissez sans doute la chanson de Jacques Brel, Dans le port d'Amsterdam ?* Oui, je la connais. Je me promets de réfléchir dorénavant avant de poser une question.

Il enchaîne en nous donnant la clé d'un incident auquel nous avons assisté alors que par distraction, à la sortie de la salle à manger, nous avions pris l'ascenseur qui descendait. Quand la porte s'était ouverte à l'étage inférieur, nous avons vu dans la coursive une file de gars. Ils attendaient la paye. Nous avons alors entendu les éclats d'une altercation provenant du bureau. Nous n'avions pas distingué les mots, mais les intonations étaient faciles à décrypter : le marin, fâché, essayait d'obtenir une chose que le capitaine, dont nous avons reconnu la voix, lui refusait sèchement. En fait, l'homme aurait voulu davantage d'argent. Il arguait que c'était à lui, qu'il l'avait gagné par son travail. Mais rien à faire : son contrat stipulait qu'à bord il toucherait vingt pour cent de son salaire. Le reste serait versé dans un compte au nom de sa femme. Un règlement destiné à protéger les familles qui demeureraient sans ressources si le marin, frustré par la privation d'alcool et de sexe, dépensait tout à l'escale.

L'appareillage se passe comme celui d'hier, mais me fascine tout autant. Je sais déjà que j'assisterai au prochain accostage, à Valence, notre deuxième et dernière escale, et également au départ de ce port avec un intérêt qui ne faiblira pas. Je gage qu'il en sera de même pour mes compagnons de traversée.

PREMIER ÉTÉ – TOUJOURS MOINS

Elle avait continué d'avoir une petite vie sociale : tous les vendredis après-midi, elle allait jouer aux cartes au club du troisième âge. Une amie venait la chercher en voiture et la ramenait, même si la distance n'excédait pas deux cents mètres. C'est la côte, disait-elle, je ne peux plus la monter.

Elle avait toujours aimé jouer. Elle aimait tous les jeux, surtout les jeux de cartes, moins le bingo, qui l'ennuyait, mais beaucoup le scrabble pour lequel elle n'avait de partenaire qu'en été. Depuis des années, elle disputait une partie tous les soirs avant le repas avec mon compagnon. Ça ne me dérange pas de perdre, disait-elle. Je suis contente de jouer. Mais quand elle gagnait, une ou deux fois par saison, c'était le triomphe ! En revanche, elle et moi étions de forces égales.

Ce vendredi-là, elle est revenue tout excitée. Tout le monde est invité à l'apéritif chez Casalès, mais avant, il y a un rendez-vous à l'église pour parler des peintures. Tu viens ? Je lui ai demandé qui allait parler des peintures. Je ne sais pas. Pour lui faire plaisir, j'ai accepté de l'y accompagner. Les villageois sont très fiers de leur église gothique du XIV^e siècle et de ses tableaux monumentaux réalisés pendant les années de guerre par un peintre qui, dit-on, aurait exposé à New York.

À l'église, il s'est avéré que le but de la rencontre était de réciter un chapelet sous la peinture de la chapelle de la Vierge parce que c'était le 14 août, veille de l'Assomption. Comme d'habitude, l'amie de ma mère avait écouté à moitié ce qui lui avait été dit et avait transmis l'information quelque peu modifiée. Maintenant qu'on se trouvait là, impossible de reculer : on s'est ajoutées au cercle, qui nous a accueillies avec un sourire d'approbation. Nos premiers Je vous salue Marie ont été un peu hésitants et on a baissé la voix sur la fin de la prière, qu'on avait moins bien retenue que le début, mais la mémoire n'a pas tardé à revenir. Durant le chapelet, j'ai pris soin de ne pas la regarder pour éviter que le fou rire nous gagne.

On riait tellement ensemble ! Mon compagnon qui travaille à l'étage pendant l'été me disait toujours à quel point il aimait nous entendre rire sous sa fenêtre.

Le chapelet est l'épisode comique de la sortie ; la suite, en revanche, m'a laissé un souvenir amer.

On nous a accueillies avec un plateau de petits fours. Quand j'ai vu ma mère prête à se servir, j'ai eu un flash de l'appétitif chez les voisins où elle avait failli s'étouffer et j'ai retenu son bras en disant doucement : Non, maman. Elle a retiré la main comme une enfant prise en faute sous le regard désapprobateur de l'hôtesse. Elle, elle ne peut pas en manger, ai-je précisé, mais moi, je vais en prendre un, ça paraît délicieux. Par la suite, chaque fois que la femme a posé les yeux sur moi, ses pensées étaient faciles à décrypter : Pourquoi refuse-t-elle un petit plaisir à sa mère de quatre-vingt-sept ans ? Ce ne serait pas grave de lui laisser faire une minuscule entorse à un régime, aussi sévère soit-il.

Des chaises étaient disposées tout autour d'une pièce vide, contre les murs, et les invités s'y installèrent. C'était très bizarre et cela m'évoqua Le bal d'Ettore Scola, sauf qu'il n'y avait ni musique ni danseurs. J'avais pris place près d'une ancienne camarade de classe devenue médecin. Elle m'avait posé quelques questions sur ma mère et j'ai compris par la suite qu'elle avait eu assez d'éléments pour deviner de quelle maladie il s'agissait. Ma mère était assise à côté de son amie. De temps à autre, elle m'adressait un sourire rassurant en me montrant d'un signe à peine perceptible le verre plein qu'elle ne buvait pas.

Au retour, elle m'a dit qu'elle n'irait plus jouer aux cartes et qu'elle n'irait plus nulle part. Quand je parle, personne ne comprend. C'est gênant pour tout le monde. Et puis, cette salive, c'est dégoûtant.

HYPERSALIVATION

(d'après Wikipédia)

L'hypersalivation, appelée également *ptyalisme*, est un phénomène inconfortant dont souffrent trente pour cent des patients atteints de sclérose latérale amyotrophique. Il ne s'agit pas d'une surproduction de salive, mais d'une mauvaise élimination de celle-ci. L'hypersalivation est causée par un trouble du réflexe de déglutition ou par une mauvaise motricité de la bouche ou de la langue. L'hypersalivation a un lourd impact sur la vie sociale du patient en raison de son aspect inesthétique et de l'odeur qu'elle provoque. La nécessité de nettoyer les vêtements plus souvent peut également constituer un important problème pratique. L'hypersalivation est un réel handicap social et émotionnel.

Un être humain produit à peu près deux litres de salive par jour. Pour tenir cette salivation sous contrôle, il lui est nécessaire de déglutir environ six cents fois. Dans des circonstances normales, la déglutition est automatique, mais, en cas d'excédent, sa fréquence est insuffisante. La salive qui reste dans la bouche s'écoule le plus souvent par les commissures des lèvres ou par la bouche ouverte lorsque la musculature est trop faible pour la tenir suffisamment fermée.

À BORD

Pari perdu : j'assiste seule à l'appareillage. Il n'a lieu qu'à minuit et les autres passagers se sont découragés petit à petit. Le capitaine, venu bavarder un moment avec moi, a regardé avec une moue dépréciative les jumelles que j'avais pris soin d'apporter pour observer la manœuvre et m'a prêté les siennes. Évidemment, la qualité n'est pas la même. Il m'a montré où les ranger après utilisation et m'a invitée à m'en servir autant que je le voudrais.

Aussitôt couchée, je me suis endormie, mais je me suis éveillée deux heures plus tard et cela m'a pris des heures avant de retrouver le sommeil. J'essayais sans y parvenir de faire le vide dans mon esprit, mais dans ma tête tournaient les écrits de la journée et ceux que je rédigerai le lendemain. Le sujet que je traite ne favorise pas le sommeil et la tentative de pare-feu par la lecture n'a pas fonctionné. D'habitude, dans les cas d'insomnie, je dors plus longtemps le matin. Ici, je ne peux pas le faire, car je raterais le petit-déjeuner servi à heure fixe. Quand le réveil sonne à six heures quarante-cinq, j'ai du mal à émerger.

En me levant, j'aperçois un éclair. La pluie a commencé juste après l'appareillage et il pleut toujours. Malgré tout, je peux garder le hublot ouvert pendant que j'écris parce que la pluie n'entre pas. Hier, le bateau bougeait un peu. Au petit-déjeuner, le capitaine s'est enquis de l'état de nos estomacs. Aucun de nous n'est ni n'a été malade. J'ignore si c'est pour nous encourager, mais il nous dit que si nous étions sujets au mal de mer, nous l'aurions déjà ressenti. Ce matin, ça bouge davantage. Parfois, je dois m'appuyer à la chaise ou au mur pour me déplacer dans la cabine, mais je n'éprouve aucun malaise. Miracle ! Évidemment, quand nous rencontrerons José, un ouragan qui sera devenu, selon le capitaine, une tempête tropicale, nous nous

sentirons peut-être moins amarinés. Silvio a demandé : *C'est comment, une tempête ?* Réponse : *C'est une tempête.* Il y a des questions que l'on ne pose pas sur un bateau.

PREMIER ÉTÉ – RENONCEMENTS

En arrivant à Montréal, à la fin du mois d'août, j'ignorais que je n'y resterais pas plus de trois semaines et que je n'aurais plus d'avenir jusqu'à septembre de l'année suivante. J'avais eu des projets, m'étais inscrite à un cours sur les manuscrits dont j'attendais monts et merveilles. Je voulais aussi faire de la natation, assister à un cycle de conférences, fréquenter le gymnase régulièrement, aller au théâtre. J'étais partie tranquille : ma mère était dans les mains compétentes de ma sœur, infirmière et excellente organisatrice. Elle allait mettre en place l'aide à domicile et conduire notre mère chez l'ORL. Lorsqu'on lui aurait prescrit un traitement et que tout serait réglé, nous pourrions toutes les trois reprendre notre existence.

Et puis, ma sœur a réussi à avancer le rendez-vous de deux semaines. L'ORL a recommandé sa patiente à un neurologue, qui l'a reçue quatre jours plus tard. Celui-ci a dit qu'il fallait l'hospitaliser pour faire des examens, ce qui aurait lieu le lundi d'après. Une hâte qui n'était pas de bon augure. Pendant l'hospitalisation, le diagnostic s'est dessiné peu à peu. À la fin de la semaine, il n'y avait plus de doute. J'ai reçu un appel de ma sœur : Reviens, je ne m'en sortirai pas seule. C'était le vendredi. Je suis partie le lundi, arrivée le mardi. C'était le 15 septembre, le début du long chemin.

Dans l'avion qui me ramenait à Saint-Laurent, je n'avais aucune idée du temps que j'y resterais. J'avais pris un billet aller et retour parce qu'un aller simple coûte bizarrement plus cher et j'avais choisi comme date de retour le milieu de la troisième semaine de novembre, celle du Salon du livre, dans le vague espoir plus ou moins avoué de faire un saut à Montréal à cette occasion. Je ne savais pas encore que je ne pourrais plus inclure dans mon futur le moindre projet personnel. Le seul espace de liberté qui me resterait, je n'allais pas tarder à l'apprendre, serait consacré à me reposer, pour récupérer un peu, un roman ouvert sur les genoux, l'après-midi, quand la fatigue me tomberait dessus comme un pan de mur.

Et à lire la nuit, lorsque l'angoisse empêcherait le sommeil de venir, la lecture étant devenue le seul moyen de contrer les dérives délétères de l'imagination. Aider une personne que l'on aime à franchir le temps qui la sépare de la mort, c'est renoncer à tout pour soi-même. Ma sœur et moi étions désormais des aidantes naturelles et il n'y avait de la place pour rien d'autre.

À BORD

Le château, superstructure située au tiers du cargo à partir de la poupe, est le lieu de vie du navire. Il comporte six étages désignés par les lettres A à F. Les cabines sont à l'étage E, la salle à manger à l'étage A, la passerelle de commandement à l'étage F. Autant dire qu'il y a de la circulation dans les escaliers, lesquels sont fort raides. Vu que je passe beaucoup de temps assise devant mon ordinateur, j'évite d'utiliser l'ascenseur, sauf après avoir mangé, car à ce moment-là je trouve difficile de faire un effort physique.

Le petit-déjeuner est le meilleur repas. Chacun peut obtenir ce qu'il souhaite : toasts, œufs, porridge, fruits... C'est vrai à tel point que l'un des officiers se régale tous les matins d'une boîte de sardines à l'huile. Il n'y a qu'à demander pour recevoir ce que l'on veut, mais aucun des passagers ne prétend aux sardines. Lorsque nous nous présentons à table, le café est prêt, et Younus, à qui j'ai réclamé du lait chaud le premier jour, m'en apporte dès qu'il me voit. Pour les deux autres repas, on nous sert une assiette avec de la viande, du riz ou des pommes de terre et un légume vert. Le poulet avec des épinards frais du premier jour était très bon de notre avis à tous, mais la soupe de tripes et le ragoût de gésiers du lendemain ont suscité quelques grimaces. La nourriture est abondante et globalement correcte, quoique préparée à partir de produits bon marché de sorte que le poisson est toujours du maquereau. À Silvio, qui s'étonne d'avoir de la viande deux fois par jour, le capitaine répond par une boutade : *Il vaut mieux que ce soit le cas, sinon l'équipage me passera par-dessus bord.*

Younus a vite repéré la taille de nos appétits et nos assiettes sont remplies en fonction de ce que chacun mange : sur un bateau, on ne fait pas de gaspillage. En plaçant devant moi la portion la moins copieuse, il ne manque jamais de me demander si j'en veux davantage.

Nous sommes choyés : les marins sont contents que nous soyons à bord parce que nous apportons une distraction dans le long ennui de leur existence confinée et cela se traduit par de petites attentions. Par exemple, avant le ravitaillement, il ne restait pratiquement plus de fruits. Lorsque les caisses de nourriture ont été embarquées, un jeune officier est venu m'offrir une pomme et le steward, une grappe de raisins. Ils me les ont données comme un cadeau, avec un sourire.

HYPOCONDRIAQUE ?

Cette traversée de l'Atlantique que j'avais tant envie de faire, j'ai craint d'être obligée de l'annuler. C'était au printemps. J'étais à Paris avec mon compagnon. Le lendemain de notre arrivée, quand nous sommes sortis du métro devant la Comédie-Française où nous allions voir une pièce de Brecht – c'était notre premier spectacle dans ce théâtre mythique, un moment émouvant –, je me suis mise à tousser sans plus pouvoir m'arrêter. Nous sommes entrés dans un restaurant où j'ai bu un grand verre d'eau, ce qui m'a calmée. C'était vraisemblablement une allergie ; d'ailleurs, cela ne s'est pas reproduit. Mais une dizaine de jours plus tard, alors que je passais une soirée seule à lire dans l'appartement, j'ai ressenti une petite gêne à la gorge, comme un début de rhume. Je suis compétente en la matière pour en avoir eu deux ou trois par an quand j'enseignais – et plus un seul depuis dix ans. Mais le lendemain, il n'y avait pas eu l'évolution habituelle, juste cette gêne qui persistait, et le matin suivant, mon timbre était voilé. L'angoisse m'a paralysée.

La maladie de ma mère a commencé le jour de Noël alors qu'elle était entourée de ma sœur et de plusieurs de ses petits-enfants venus le fêter avec elle. Elle n'a presque rien mangé parce qu'elle avait trop mal à la gorge. Elle l'avait toujours eue fragile et elle a pensé que c'était comme d'habitude : une laryngite, ou une pharyngite, ou une quelconque misère du genre qui rendait douloureux l'avalement de la salive et a fortiori de la nourriture. Le plus souvent, cela dégénérait en toux et en expectorations, puis ça se réglait avec une dose d'antibiotiques, jusqu'à la fois suivante. Sauf que, cette fois, cela n'a pas passé. Sa voix n'est jamais redevenue nette. Et là, c'était la mienne qui était voilée, pas rauque comme la sienne – mais l'était-elle au début ? –, juste plus basse, comme autrefois quand j'avais beaucoup fumé. Je trouvais alors que c'était sexy.

Ce n'était pas ma première panique : dès que je ressens la moindre

anomalie à la gorge, je me persuade instantanément que c'est à mon tour d'avoir une SLA. Lors de l'épisode parisien, il restait trois mois avant le voyage. Est-ce que trois mois après Noël ma mère aurait pu voyager ? Si elle avait eu vingt-cinq ans de moins, bien sûr. Sans doute. Surtout que moi, je ne me poserais pas de questions quant au diagnostic : je saurais, donc, je me comporterais en conséquence pour les repas et tout le reste, sans affoler qui que ce soit. Je ne le dirais à personne, personne ne s'en apercevrait et je partirais quand même. Avoir un suivi médical ne serait pas une urgence puisqu'il n'existe pas de traitement. J'attendrais mon retour à Montréal pour consulter. Et j'entrerais dans le cabinet du médecin en disant : J'ai une sclérose latérale amyotrophique et je veux que cela dure le moins longtemps possible. Je refuse tout traitement et surtout la gastrostomie. J'imagine sa tête. Il pensera : En voilà encore une qui a fait sa médecine sur Wikipédia. Cela se passera ainsi. Tout simplement. Je ferai la traversée et ensuite j'organiserai ma mort. Mais comme je suis plus jeune que l'était ma mère lorsque sa maladie s'est déclarée, chez moi, elle évoluera peut-être plus vite. Et je ne pourrai pas partir.

En me levant le lendemain, j'avais de légers étourdissements, mais surtout mal à la gorge et l'impression que mes poumons étaient pris dans un étau. Le café chaud a adouci ma gorge qui a rapidement cessé d'être douloureuse. J'avais peut-être dormi la bouche ouverte alors que l'air était très sec ? Ma tête a aussi arrêté de tourner même si je ne me sentais pas d'une stabilité extrême. J'ai déjà eu des épisodes d'invalidité à cause de problèmes d'oreille interne. Là non plus, pas de traitement. La première fois, c'était quatre ans plus tôt. Seule, j'aurais été incapable de fonctionner : je ne pouvais même pas sortir du lit. Depuis, je crains toujours que cela se produise en voyage. À la maison, c'est plus facile à gérer.

À mon habitude, dans le rituel matinal de procrastination qui précède l'écriture, j'avais ouvert Canada français dans Google actualités et le hasard avait voulu qu'il y ait un article consacré à un médecin atteint de SLA. L'homme savait exactement ce qui l'attendait pour avoir eu des patients qui en souffraient. Moi aussi, je sais, je l'ai vu de près. Interrogé sur son attitude face à la maladie, il disait que cela l'aidait beaucoup de savoir qu'il pourrait bénéficier de l'aide à mourir. J'avais oublié cette loi dont on avait pourtant beaucoup parlé. Comment peut-on oublier une chose

aussi primordiale ? Ce rappel m'avait rassérénée. J'ai très peur de la mort, mais plus encore de la déchéance physique, et savoir que je pourrai y mettre fin me rassure.

Comment l'épisode s'est-il terminé ? Je ne m'en souviens même plus. Sans doute qu'un matin la douleur avait disparu et je n'y avais plus pensé.

J'ai dit un jour à ma sœur que, chaque fois que je ressens la moindre gêne à la gorge, je pense que je vais finir comme notre mère. Elle m'a avoué qu'elle aussi. Mais moi, c'est quand je tousse. Souviens-toi, la maladie a commencé avec la toux. Dans mes souvenirs, c'est avec le timbre voilé. Déjà, on ne se rappelle plus les mêmes choses. Il faut espérer que la mémoire, miséricordieuse, finira par effacer le plus douloureux.

HÉRÉDITÉ

(Wikipédia)

« La majorité des cas connus de sclérose latérale amyotrophique sont sporadiques, c'est-à-dire que la cause n'est pas héréditaire. La forme héréditaire correspond à cinq à dix pour cent des cas. »

À BORD

Silvio et Anna reviennent tout excités par leur visite à l'aquarium de Valence qu'ils parviennent à nous décrire malgré les limites de leur vocabulaire anglais. Selon le capitaine et plusieurs membres de l'équipage, il fallait absolument le voir et ils se réjouissent d'avoir suivi leur conseil. Ce sont les requins qui les ont le plus impressionnés. Il y en a beaucoup et ils disposent d'un grand espace dans le pavillon rond dont ils peuvent faire le tour. Le plafond du corridor d'accès est vitré, ce qui permet aux visiteurs de les voir d'en dessous. Anna nous avoue avoir éprouvé un petit sentiment de crainte devant la dentition des requins en gros plan juste au-dessus de sa tête. *Et si le plafond se brisait ?* avait-elle dit à Silvio qui avait ri de ses inquiétudes. Les raies mantas leur ont aussi fait grand effet. Selon la jeune femme, vues de dessous, elles ont une tête de nonne : on dirait un visage enserré d'un voile blanc avec une robe noire qui flotte autour. Les méduses, quant à elles, ont rendu Anna lyrique. Moi qui n'en ai vu que des grosses, de surcroît mortes sur la plage, et ai toujours ressenti une forte répugnance à leur endroit, je suis surprise de l'entendre raconter qu'elles peuvent être minuscules et tellement jolies ! *Certaines*, dit-elle, *ressemblent à une capeline de mariée en tulle.*

Pendant l'escale, je suis restée à bord. Cette fois, ce n'était pas à cause de ma connaissance de Valence, car je n'y suis jamais allée, mais parce que je n'avais pas envie de quitter le cargo. Je suis déjà dans une routine d'écriture et je ne veux pas la perturber. Comme hier, j'ai passé l'après-midi sur la chaise longue en compagnie d'Octave Gardon. Arrivée la première, j'ai assisté à l'installation du père par son fils. Lorsque Pierre-Emmanuel a été parti, l'historien a soupiré : — *Il me traite avec autant de précautions qu'un vase Ming.* — *C'est un bon fils*, dis-je, *il se soucie de vous.* — *Oui, et c'est tout à son honneur, mais cela me*

pèse un peu. Je suis pourtant bien remis. Sentant venir la confiance, je me contente de l'encourager par une attitude d'écoute.

Il m'apprend qu'il souffre d'un cancer et a terminé sa chimiothérapie à la fin du printemps. *Comme j'étais déjà complètement chauve*, remarque-t-il avec un petit sourire de dérision, *j'ai été épargné par le plus spectaculaire des effets secondaires du traitement*. Ce voyage en cargo, il l'avait prévu de longue date, avec sa femme d'abord, mais elle avait été la première à subir l'attaque du crabe et elle l'avait quitté avant qu'ils puissent réaliser leur projet. Plusieurs mois plus tard, alors qu'il avait décidé de faire cette traversée pour essayer de retrouver quelque intérêt à l'existence, il est tombé malade à son tour. *Puisque je suis en rémission, c'était maintenant ou jamais. Pierre-Emmanuel a trouvé cette idée de reportage pour que je ne parte pas seul. Et vous, Maryse, pourquoi êtes-vous ici ?*

J'ai parlé de la maladie de ma mère, des longs mois de douleur et de détresse à accompagner sa lente pétrification, du désarroi qui a suivi sa perte. *Je n'arrivais pas à réintégrer complètement mon existence. Je sentais que pour y parvenir, je devais faire quelque chose de très particulier qui me délivrerait de mes souvenirs obsessifs, mais j'ignorais quoi. Le hasard m'a fait tomber sur le récit d'une traversée de l'Atlantique en cargo porte-conteneurs. J'ai su immédiatement que c'était ce qu'il me fallait : être déchargée des obligations de la vie matérielle, disposer de beaucoup de temps, pouvoir m'isoler et vivre sur un bâtiment en mouvement qui avance sur un élément en mouvement. Des conditions propres à favoriser la réflexion. J'ai entrepris ce voyage pour écrire sur ma mère afin de pouvoir lui dire adieu et aller de l'avant.*

Après le repas du soir, nous prenons l'air sur la passerelle quand un jeune officier srilankais vient nous y rejoindre. Pierre-Emmanuel Gardon, qui veut alimenter son reportage, engage aussitôt la conversation. Elle ne tarde pas à devenir générale parce que la vie des marins nous intéresse tous. Nous apprenons que celui-ci est sur le *Sunrise* depuis trois mois et qu'il lui reste encore un mois à passer à bord. Certains ont des contrats de deux mois, d'autres, de six. Avant d'embarquer de nouveau, il aura un congé équivalent à son nombre de mois navigation. À la question *Est-ce que c'est dur de vivre ainsi ?*, il

répond que c'est très dur et il énumère toutes les raisons qu'il a d'être frustré. Pendant tout ce temps, il ne voit pas ses proches. Lui n'est pas marié. Comment pourrait-il l'être avec la vie qu'il mène ? Il regrette l'époque où les familles arrangeaient les mariages. Il aurait pu avoir une femme et des enfants qui l'attendraient à son retour. Puis il se plaint des menus, si répétitifs que les repas n'apportent aucun plaisir, des troubles de sommeil provoqués par les quarts de nuit et le décalage horaire permanent. Et surtout, il s'ennuie, il s'ennuie tellement !

Nous n'avons pas le temps de lui demander si au moins son travail lui plaît parce que le capitaine survient et son attitude change aussitôt : il devient silencieux et tout, y compris sa posture soudainement raidie, témoigne du respect qu'il porte à son supérieur et peut-être aussi de la crainte que ce dernier lui inspire. Le capitaine accapare la conversation et l'officier s'en va. Qu'était-il venu faire sur le pont avec les passagers ? Se distraire ? Ou bien avait-il une autre motivation ? Je me souviens que le capitaine nous a avertis, lors de notre première rencontre, qu'il n'était pas impossible que des membres de l'équipage nous proposent de l'argent afin qu'on leur achète de l'alcool, ce qu'eux n'ont pas le droit de faire. Les prix sont pourtant dissuasifs : dix dollars américains pour une bière. Il nous a évidemment demandé de refuser si cela se produit.

AUTOMNE – LE CHOC

Quand j'ai revu ma mère, j'ai eu un choc : j'avais quitté une femme âgée, mais encore alerte et je retrouvais une très vieille femme infiniment fragile. Sans doute l'était-elle déjà avant mon départ, mais nous avions une trop grande proximité pour que je m'en rende compte. Le fait d'être toujours avec elle me permettait de deviner ce qu'elle voulait dire et, souvent, je devançais ses besoins de sorte que je n'avais pas réalisé l'ampleur de la dégradation de la parole. C'était à tel point qu'en arrivant à Montréal j'avais dit à mon fils : Téléphone à ta grand-mère, ça lui fera plaisir. Il l'avait fait et m'avait rappelée tout de suite après, dévasté. Je viens de passer le moment le plus difficile de ma vie. Je ne comprenais rien à ce qu'elle disait. Je sentais qu'elle faisait de terribles efforts, mais elle n'y arrivait pas. Alors, je me suis mis à parler, à raconter des choses qui ne l'intéressaient pas, n'importe quoi pour meubler, pour qu'elle cesse d'essayer de se faire comprendre. Pourquoi m'as-tu fait ça ? J'avais voulu bien faire. Donner un plaisir à ma mère et éviter à mon fils qu'il regrette de ne pas lui avoir parlé une dernière fois. Je n'avais pas réalisé que le téléphone, ce n'était plus possible.

Même face à face, c'était de plus en plus ardu. Elle n'arrivait pas à concevoir qu'elle était incompréhensible et m'accusait de ne pas l'écouter. Tout le monde me comprend sauf toi. C'était faux, bien sûr, mais il était plus facile pour elle de croire à ma mauvaise volonté que d'admettre qu'elle n'était plus capable de parler. La perte de la parole a été le plus difficile à accepter, plus que de ne plus pouvoir manger quelques mois plus tard. Il est vrai qu'à ce moment-là elle avait déjà renoncé à tant d'autres choses.

Quand elle me reprochait de ne pas l'écouter, j'étais bouleversée par l'injustice de cette accusation et je m'éloignais pour pleurer. Ma sœur me consolait : Moi non plus, je ne la comprends pas, mais à moi, elle n'ose rien dire. J'ai toujours été plus facile à culpabiliser et il était tentant d'en

profiter. Il ne faudrait cependant pas croire que c'était une malade difficile. À cette exception près, qui s'explique par l'horreur que signifiait pour elle la perte de la parole, elle était toujours à remercier pour les soins et l'attention qu'elle recevait, toujours reconnaissante. Jusqu'aux derniers temps, à la maison médicalisée, elle écrivait aux infirmières et aide-soignantes qui s'occupaient d'elle : Merci, vous êtes gentilles.

À BORD

Alors que je n'avais manqué aucune manœuvre depuis mon arrivée, j'ai sauté l'appareillage : le chargement s'est prolongé et nous n'avons quitté Valence qu'à cinq heures trente, ai-je appris ce matin. En fait, j'aurais pu y assister parce que j'étais déjà levée, ma nuit ayant été, comme souvent, brève et fragmentée. En attendant le petit-déjeuner, je rédige quelques notes au sujet de ma lecture de la soirée de la veille.

Le tout dernier été d'Anne Bert³ est un court récit où la romancière parle de sa maladie, la sclérose latérale amyotrophique, et de son combat pour persuader le gouvernement français de légiférer en faveur de l'aide médicale à mourir. Elle est décédée le 2 octobre 2017 en Belgique, où elle a dû se rendre pour obtenir cette aide que la France lui refusait. Le livre est paru deux jours plus tard, le 4 octobre, comme elle en avait convenu avec son editrice. Tout au long de l'ultime été, cette dernière lui a apporté le soutien nécessaire pour pallier les handicaps qui entravaient l'écriture.

J'ai acheté l'ouvrage pour des raisons évidentes et j'ai retardé sa lecture parce que j'avais peur de ressentir une trop forte émotion. Comme je m'y attendais, j'ai souvent eu envie de pleurer, mais la prose lumineuse d'Anne Bert m'a aussi donné des moments de bonheur.

Je recopie les fragments qui m'émeuvent le plus, ceux qui m'amènent à me demander comment ma mère a vécu son dernier automne. Elle ne pouvait pas ne pas savoir que c'était le dernier, mais elle n'en a rien dit. Tout ce qui touchait à l'intime était protégé par une cuirasse de pudeur. De même qu'on ne pleure pas, on ne parle pas de ce qui creuse l'âme.

Cette année, je n'ai pas pu en cueillir [des lilas]. Ils n'ont pas embaumé la maison. Alors je les ai contemplés et respirés longtemps, le nez dans les grappes.

Je voulais emporter leur parfum en moi.

[...]

J'espérais être bouleversée. Mais il a fallu me rendre à l'évidence. L'émotion de les voir fleurir pour la dernière fois n'était pas plus intense. J'éprouvai la même que l'an dernier. Pas plus.

[...]

Rien à voir avec les premières, les dernières fois ne renversent rien, elles ne procurent qu'un sentiment doux et tiède, presque désolant.

[...]

Le palpitant ne s'emballe pas. Ni même l'âme.

[...]

rien de fulgurant ne se passe.

Plutôt un malaise, une espèce de douleur, une torsion de l'estomac, le mal du pays.

Sans doute mes dernières fois ont-elles l'allure de l'incrédulité. Je n'ai que des questions sans réponse.

Croire malgré tout que rien ne s'arrêtera, c'est notre indécrottable condition humaine, ou une réminiscence de l'enfance – encore, encore, encore... et, même au rebord de la vie, alors que j'ai planifié ma mort, je n'arrive pas à me persuader que c'est fini.

*Le dernier jour, avant de se rendre en Belgique, assise à une terrasse avec son mari, Anne écoute une *banda de jeunes musiciens* [qui] *enflamme l'esplanade* en buvant une bière avec une paille puisqu'elle ne peut plus manger.*

Je suis là, demain je ne serai plus là, mais il y aura encore la java et ses accroche-cœurs, des mains aux fesses et des tailles souples.

Et elle termine avec un clin d'œil à Rimbaud :

On n'est pas sérieux quand on va mourir.

Je ne saurai jamais ce que pensait ma mère de sa maladie ni de sa mort inéluctable. Elle avait peur, c'était visible, mais elle n'en a jamais parlé, sauf pour dire en passant, comme pour conjurer le sort : *Je finirai par m'étouffer.*

AUTOMNE – LA GARDER À LA MAISON

Nous avons décidé de garder notre mère à la maison et, en conséquence, d'y vivre avec elle parce qu'il est devenu évident presque du jour au lendemain qu'elle ne pourrait pas y demeurer seule, même avec une aide à domicile. En effet, pour des raisons financières, la présence de cette personne serait limitée à une heure ou deux par jour, ce qui était très insuffisant. Nous voulions qu'elle finisse sa vie chez elle et acceptions de mettre la nôtre entre parenthèses pour que cela soit possible. Prise dans un élan d'amour, la décision ne nous a pas coûté. Ma sœur, qui en tant qu'infirmière connaît bien la question, avait dit : Quand elle ne sera plus valide, on pourra installer ce qu'on appelle l'hôpital à la maison. On se procurera un lit médicalisé, ça se fait très bien. Nous n'avions pas mesuré à quel point nous allions être dépossédées de tout : de notre conjoint, de notre propre maison, de notre liberté de mouvement, de notre sommeil... Et tout cela dans un climat d'anxiété permanente et de tension. Pour employer un euphémisme, je dirais que nos caractères sont peu compatibles. Il y a même eu des brouilles qui nous ont conduites à ne plus nous adresser la parole pendant des mois, voire des années. Nous en avons parlé franchement et nous sommes promis de faire un effort pour nous entendre, pour que notre mère se sente bien. Notre objectif était le même : adoucir son dernier temps de vie en évitant de la déraciner.

Dans la mentalité de notre mère et des gens de sa génération, être placé en maison de retraite – on l'appelait l'hôpital –, cela revenait à être abandonné. On lui avait souvent entendu dire : Ils l'ont mise à l'hôpital. Ils, c'étaient les enfants, et le verbe mettre signifiait qu'ils s'étaient débarrassés de leur aïeule. Ses filles à elle ne voulaient pas la mettre à l'hôpital.

À BORD

Au petit-déjeuner, le capitaine nous donne rendez-vous sur le pont à dix heures pour une visite du *Sunrise* qui durera deux heures. Octave Gardon s'excuse de ne pas nous accompagner : ce serait trop fatigant pour lui.

Le capitaine nous montre tout sauf la salle des machines que le mécanicien nous fera voir un autre jour. La première chose qui nous étonne est la taille du gouvernail : il n'est pas plus grand que le volant d'une auto tamponneuse de fête foraine ! *À quoi vous attendiez-vous ?* se moque-t-il. *À une roue comme sur les caravelles ?* En réalité, le gouvernail ne sert pas : il n'est là que pour le cas où les appareils électroniques ne fonctionneraient plus, ce qui n'est pas censé se produire. Notre petit groupe se rend à la poupe par l'intérieur et cela se traduit par une quantité d'étroits couloirs à longer et d'échelles à monter et à descendre. Octave Gardon a bien fait de s'abstenir.

La visite qui nous donne le grand frisson est celle des aménagements prévus pour faire face à une attaque de pirates. J'avais entendu parler des pirates somaliens, mais cela fait rarement les gros titres des nouvelles. Si je pense pirates, il me vient des souvenirs de lectures, principalement au sujet de corsaires – je confonds un peu les deux – qui écumaient l'Atlantique et la Méditerranée sous le pavillon du roi de France. Mais ici, pas de littérature ni de vague romantisme : pour le capitaine, c'est de survie qu'il s'agit et le protocole qu'il nous décrit est très strict. Si un bateau suspect est signalé, ils mettent sur le bastingage des sortes de revêtements en plastique qui rappellent un peu le tablier qu'utilisent les dentistes pour protéger le reste du corps lorsqu'ils font des radios. Ces bâches renforcées empêchent les attaquants d'accrocher leurs grappins, car ils glissent dessus. Si les pirates parviennent quand même à monter à bord, l'équipage doit se

réfugier dans la citadelle, un lieu clos très exigü et hyper sécurisé, où sont gardées des réserves de vivres pour environ trois jours. Il faut absolument que tous les marins soient à l'abri avant que le capitaine alerte les secours parce que ceux qui arrivent à la rescousse ne font pas de sommations : ils tuent tout le monde. Si un matelot a été fait prisonnier par les pirates, il n'aura aucune chance de le faire savoir. Nous apprenons qu'au large du Yémen, il y a deux ou trois attaques par mois. Les cargos qui empruntent ces itinéraires ne prennent pas de passagers, seulement des journalistes à l'occasion, et encore, avec beaucoup de réticences. La consigne de garder les portes verrouillées à cause des pirates n'était pas une plaisanterie, comme je l'avais cru.

Après la visite de la citadelle, nous parvenons à la poupe. Le remous du sillage exerce sur moi une fascination faite d'attraction et de frayeur. C'est la démonstration brute de la puissance du bateau et de celle de l'élément qu'il affronte. Les couleurs sont très belles : au-delà du bouillonnement blanc provoqué par l'hélice, le cargo laisse derrière lui une large bande turquoise frangée d'écume et encadrée, ce jour-là, de bleu outremer.

Pour nous rendre à la proue, nous parcourons les deux cent quatre-vingt-deux mètres du *Sunrise* à l'extérieur. L'étroit passage qui permet d'en faire le tour est bordé sur sa droite d'un garde-corps qui surplombe la mer et longe un mur de conteneurs sur sa gauche. Y circuler n'est pas aisé parce qu'il est resserré par endroits à cause de boîtes métalliques soudées au sol, de rouleaux de cordages ou autres objets, mystérieux pour nous, mais au sujet desquels il ne vient même pas à l'esprit au capitaine de donner des explications tant ils font partie du navire. Il nous conseille de faire ce circuit tous les jours, pour bouger et prendre l'air, et précise que nous ne devons pas manquer d'en avertir un officier, car il faut pouvoir nous localiser en tout temps. De plus, cet officier nous dira si nous devons passer à bâbord ou à tribord pour ne pas essuyer un vent trop fort qui pourrait être dangereux. Il ajoute que le port du casque est obligatoire. Même si je n'ai pas vraiment le vertige, je sais que je n'oserais pas y aller sans la présence sécurisante du capitaine et de mes compagnons.

À la proue, le capitaine nous invite à nous pencher à tour de rôle

pour voir l'ancre. Afin de parer au risque de chute, il nous tient par la ceinture du pantalon. J'ai les jointures blanches tant mes mains sont crispées sur le bastingage. Surplomber la mer à une trentaine de mètres d'à-pic n'est pas ce qu'il y a de plus rassurant. Heureusement, c'est bref. Comme Anna imite, en riant, Kate Winslet sur le *Titanic*, le capitaine l'invite à monter sur une petite plate-forme opportunément bien placée pour faire la figure de proue. Elle n'hésite pas un instant. Il l'aide à s'y jucher, puis lui tient la jambe, le temps qu'elle soit bien assurée. Dès qu'il la lâche, Silvio immortalise l'exploit. Quand il m'invite à grimper à mon tour, mon premier mouvement est de me défiler. Pour m'encourager, Pierre-Emmanuel Gardon propose de me photographier. Objectivement, si je ne bouge pas, il n'y a pas de danger, même si le piédestal est tout près du bord et si c'est très haut par rapport au niveau de la mer. Il me suffit de ne pas regarder en bas et de me motiver en pensant à la photo que je pourrai fièrement exhiber. Et puis, si je ne le fais pas, je me traiterai de lâche. J'accepte donc, et j'ai raison de le faire, car au lieu de la peur que j'attendais, je ressens une sorte d'exaltation à poser ainsi, debout, bras et jambes écartés, et à être, à ce moment précis sur ce bateau, celle qui se trouve au niveau le plus élevé au-dessus de la mer et la plus proche du vide. Quand c'est au tour de Pierre-Emmanuel Gardon de faire la figure de proue, c'est moi qui le photographie. Car nous le faisons tous. Je devrais me souvenir de cette scène avec un peu d'humilité lorsque j'aurai envie de me moquer de touristes en train de faire leurs *selfies*.

AUTOMNE – VIVRE AU RYTHME DES REPAS

La vie s'était organisée autour de la prise des médicaments et des repas. Avec ma sœur, nous n'avions pas tardé à constater qu'il fallait circonscrire le champ de responsabilités de chacune, sans quoi notre entente ne durerait pas longtemps. Je me chargerais des repas et elle, de l'aspect médical.

S'occuper des repas signifiait d'abord établir des menus. Le premier tableau hebdomadaire, nous l'avions fait ensemble. Ensuite, chaque semaine, je le reprenais et le modifiais en supprimant ce qui n'avait pas marché et en introduisant de nouveaux aliments. Il fallait que ce soit équilibré, varié et bon pour la nourrir convenablement et lui donner envie de manger. L'étape suivante était la préparation des plats. Elle était délicate : on devait obtenir la consistance idéale, ni trop liquide ni trop épaisse, et surtout il ne fallait pas que ce soit collant pour éviter de provoquer une fausse route. La purée de pommes de terre, qui figurait à tous les repas parce que c'était le seul féculent qu'elle pouvait absorber, était mon souci permanent. Je me réveillais la nuit, le cœur battant la chamade, et il me fallait plusieurs minutes avant de réaliser que c'était juste un cauchemar. Ce cauchemar est devenu récurrent tout au long de l'automne, et même au-delà, alors que ma mère avait cessé de manger et que cela ne risquait plus d'arriver. Dans mon fantasme, elle s'étouffait avec un grumeau de purée et c'était moi qui avais mal écrasé les pommes de terre. J'avais tué ma mère.

Je n'étais pourtant pas responsable de tous les repas. Une aide à domicile venait pendant une heure le midi et une demi-heure le soir. Si nous avions eu affaire chaque fois la même personne, tout aurait été plus simple, mais il y en avait plusieurs, qu'il fallait former et à qui il fallait faire comprendre, en douceur, que les multiples précautions qu'on leur demandait de prendre n'étaient pas des manies, mais des mesures de prévention d'un danger mortel. La planificatrice avait accepté que leur

nombre soit limité à quatre, mais c'était déjà beaucoup et, lorsque l'une d'elles s'était absentée pendant une semaine, il y avait de nouveau des explications à lui donner parce que l'état de la malade avait évolué et qu'il avait fallu éliminer certains aliments ou les préparer autrement. Cette crainte de mal faire et de provoquer une catastrophe, je n'étais pas seule à la ressentir : c'était aussi une pression pour ces femmes, et certaines ne se sont présentées qu'une fois, se sentant incapables de porter une telle responsabilité.

Les repas de la journée se préparaient le midi. Celui du soir, déjà prêt, devait simplement être réchauffé. Et puis, il y avait la vaisselle. Remplir et vider le lave-vaisselle et laver à la main tout ce qui n'y passait pas, entre autres, les appareils à mixer et broyer, difficiles à nettoyer et plus encore à essuyer. Une aide-ménagère qui avait soigné son beau-père atteint de la même maladie nous avait dit : Quand je repense à cette période, je me vois toujours en train de faire de la vaisselle.

Les aides venaient les jours ouvrables et je me chargeais des repas les fins de semaine. Le travail qu'elles accomplissaient était un allègement de ma tâche, et pourtant, j'étais soulagée les jours où je me retrouvais seule parce que leur présence m'ajoutait un facteur d'angoisse. Même si cela ne s'était produit qu'exceptionnellement, il était arrivé que l'une d'elles fasse une erreur en donnant un aliment dangereux ou mal préparé, et je ne pouvais m'empêcher de les surveiller, à leur insu pour ne pas les blesser. Néanmoins, les avoir un moment à la maison nous faisait du bien à toutes les trois. C'étaient des femmes dévouées et empathiques qui nous apportaient un peu du monde extérieur.

Pendant que la malade mangeait, il fallait quitter la pièce pour ne pas la distraire et risquer de provoquer la fausse route tant appréhendée. Il y en a pourtant eu souvent qui nous laissaient pantelantes. Le plateau contenait le repas au complet dans des coupelles : la viande, la purée, le légume vert, le dessert. Il ne fallait pas en donner trop, pour ne pas la dégoûter, ni trop peu, pour ne pas l'affamer, autre motif de stress. Invariablement, elle remerciait celle qui venait reprendre le plateau et elle disait que c'était bon.

Pendant que ma mère mangeait, je m'asseyais sur une marche de l'escalier, laissant la porte légèrement entrouverte pour être prête à bondir si nécessaire. Le soir, c'était le moment où je buvais un bébé bière, comme

l'appelaient les jeunes en riant, une de ces bouteilles dont le contenu n'excédait pas un verre à vin. Dans l'état d'épuisement physique et émotionnel où je me trouvais, une bière de format normal m'aurait assommée, mais mon bébé bière était un des plaisirs de la journée.

À BORD

Depuis le départ de Valence, le cargo suit la côte espagnole dont le relief est visible pendant la journée et les lumières, pendant la nuit. C'est vraisemblablement autour de quatre heures qu'il entrera dans l'Atlantique. L'heure exacte du franchissement du détroit de Gibraltar ne peut être déterminée à l'avance parce qu'elle dépend de la vitesse du navire. Or, quand la Méditerranée rencontre l'Atlantique, la force des deux courants antagonistes contre laquelle le cargo doit lutter est plus ou moins importante.

Nous tenons tous à y assister. La perspective d'une nuit interrompue ne nous décourage pas plus que les efforts de dissuasion du capitaine qui nous assure qu'il n'y a rien à voir. Pour nous, c'est un moment hautement symbolique : passage de la Méditerranée à l'Atlantique, de la mer à l'océan, de l'Europe à l'Amérique, de l'Ancien Monde au Nouveau. Devant notre détermination, il nous promet de nous téléphoner quand le *Sunrise* y parviendra.

Je m'éveille vers deux heures trente, comme souvent, et n'essaie pas de me rendormir pour éviter d'être plus tard réveillée en sursaut et en proie à la panique. La sonnerie du téléphone la nuit est trop associée à l'annonce de la mort, celle de mon père il y a bien des années, de mon beau-père dans un passé plus proche et de ma mère l'an dernier, pour que je m'y expose volontairement.

Lorsque finalement il sonne à quatre heures quarante-cinq, je suis à genoux sur le canapé à regarder par le hublot de crainte que le capitaine ne nous oublie et nous fasse rater le passage. J'arrive la première sur le pont ; les autres ne tardent pas à suivre. La nuit est encore profonde. De part et d'autre, les lumières du Maroc et celles de l'Espagne sont visibles. Les dires du capitaine se vérifient : Gibraltar n'est qu'un rocher qui, de plus, a l'air bizarrement planté, sans rien

autour. Pour nous, cela n'enlève rien à la magie du moment et, même si nous sommes un peu frigorifiés, nous restons sur le pont extérieur.

Ce que l'on appelait autrefois les colonnes d'Hercule est un passage étroit et très fréquenté. C'est pour cette raison qu'ils sont trois aux commandes. Le capitaine supervise et vient de temps à autre nous donner des informations. Il nous décrit par exemple la différence entre les vagues de la Méditerranée et la houle de l'Atlantique. Je ne suis pas sûre d'avoir saisi. De retour à Montréal, je me mettrai en quête d'une explication plus compréhensible. Le ciel est immense, la lune et les étoiles, parfaitement visibles, et Anna, qui est férue d'astronomie, déborde d'enthousiasme. Elle nomme les constellations qu'elle reconnaît et nous passe les jumelles pour que nous puissions bien admirer Vénus. Le capitaine raconte que, lorsqu'il a fait ses études, il a appris à naviguer au sextant avec les étoiles. Maintenant, pour les jeunes, c'est un cours facultatif, car tous les bateaux sont équipés de GPS. Quand le cargo franchit l'espace étroit séparant les deux phares, je pense avec un serrement de cœur qu'il est encore trop large pour les migrants. Il doit y en avoir là, tout près, la peur au ventre, dans une situation de grande détresse.

Le ciel s'éclaircit peu à peu. Nous restons tous sur le pont tant que la terre demeure visible, mais lorsqu'il est devenu évident que nous sommes dans l'Atlantique et que l'aventure de la traversée est commencée, les Gardon, père et fils, retournent se coucher. Bien que je sois fatiguée, je ne veux pas manquer le lever du soleil, ce qui est également le cas du jeune couple. Le ciel devient légèrement rosé, puis plus foncé, dans un très lent processus jusqu'à ce que tout à coup le soleil surgisse, éclatante boule rouge orangé qui met très peu de temps à apparaître complètement. Hier soir, nous l'avions vu se coucher, aussi beau et aussi rapide. Alors seulement nous quittons le pont, après avoir salué l'officier de quart qui veille à la sécurité de tous, désormais solitaire sur la passerelle de commandement.

De même qu'Anna se promet d'attendre la nuit noire chaque soir sur le pont pour regarder les étoiles, je veux assister tous les matins au lever du soleil pour revivre jour après jour ce moment de grâce.

Éveillée depuis des heures, je sais que pourtant je ne dormirai pas

sans avoir déjeuné, car j'ai très faim et je me réjouis que le décompte du décalage horaire soit commencé. Pendant le souper, une voix sortie d'un haut-parleur avait averti tous les occupants du cargo qu'ils devaient reculer leur montre d'une heure, ce qui va maintenant me permettre de manger plus tôt.

AUTOMNE – ELLE M'A DIT

J'ai toujours pensé et dit à propos de ma mère, y compris pendant les dix mois où elle ne pouvait plus prononcer une parole, Elle m'a dit, jamais Elle m'a écrit. La communication entre deux personnes qui sont ensemble passe par la parole, et si parler n'est plus possible, les mots pour décrire cette situation atypique sont les mêmes que si elle était normale : Elle m'a dit.

Ce qu'elle voulait exprimer, ma mère devait désormais l'écrire sur un carnet à feuilles détachables auquel a rapidement été adjointe une ardoise. Cette habitude n'a pas été facile à prendre, sans doute parce qu'accepter d'écrire chaque fois qu'elle voulait communiquer entérinait le fait qu'elle ne pouvait plus se faire comprendre de la même façon que tout le monde. Elle ne s'y est résignée qu'une fois contrainte et forcée, et jusqu'à la fin elle a continué sporadiquement de mimer ses besoins avec ses mains. Mon cœur se serre au souvenir de ses pauvres gestes, toujours les mêmes, qui ne signifiaient rien pour ses interlocuteurs.

Heureusement, ma mère avait l'habitude d'écrire. À soixante-quinze ans, elle avait voulu un ordinateur et s'était mise à échanger des courriels avec ses filles et ses petits-enfants. Avec quelle fierté ces derniers disaient : J'ai reçu un courriel de ma grand-mère ! Il n'y avait pas beaucoup de leurs amis qui pouvaient en dire autant, surtout s'ils avaient une grand-mère qui vivait à la campagne et n'avait jamais exercé de profession. C'était comme autrefois pour le permis de conduire : elle ne voulait pas être laissée en arrière, elle voulait être du monde tel qu'il avançait.

Nous nous écrivions tous les jours. Il importait peu que nous n'ayons rien à dire, c'était un lien quotidien, juste pour rappeler : je suis là et je t'aime.

Je retourne dans ses courriels et j'en pioche deux ou trois au hasard : J'arrache les mauvaises herbes contre le mur de la route, sous le frêne.

Un autre jour : Toujours le soleil, la nuit il fait froid, mais dedans je suis bien chauffée. Dehors, à cette heure-ci, c'est magnifique : il fait dix-huit degrés, on peut sortir juste avec une veste. J'ai étendu une lessive derrière la maison. *Et puis un autre* : Cet après-midi, je regardais les fleurs : il y a des roses partout et aussi des iris de toutes les couleurs. Il y a trois ou quatre bleus différents, des jaunes, des grenat et or, des roses. Ce sont sans doute les abeilles qui apportent ces coloris. C'est dommage que la floraison ne dure pas longtemps.

Tous les jours, je lui répondais. Je parlais de la météo et aussi des écureuils qui caracolent sur l'érable devant la fenêtre de mon bureau, de ce que j'allais cuisiner pour les enfants qui viendraient manger samedi soir. Lorsque j'ai émigré, c'était par lettres que nous gardions le lien, mais nous ne nous écrivions pas souvent, et le téléphone, trop cher, était réservé à l'anniversaire ou à la bonne année. L'arrivée de l'ordinateur et du courriel dans sa vie a permis que d'un été à l'autre la conversation continue par-dessus l'Atlantique. Elle a fait reculer la solitude.

Pendant l'automne, il y avait des carnets et des stylos un peu partout dans la maison, mais il fallait toujours partir à leur recherche. C'était une activité en soi : trouver le carnet ou l'ardoise, reboucher les feutres afin qu'ils ne sèchent pas, ne pas se tromper en les achetant parce qu'ils ressemblent aux feutres qui sont conçus pour le papier et qui ne fonctionnent pas sur l'ardoise, ne pas confondre la débarbouillette qui sert à effacer l'ardoise et celle qui éponge l'excédent de salive.

Les quelques visites de ses amies qui passaient le vendredi après avoir joué aux cartes étaient à la fois des moments joyeux et difficiles. Elle était contente de les voir, mais ne pouvait rien leur dire. L'une d'elles, celle qui parle beaucoup et n'écoute personne, était finalement reposante : il suffisait de lui sourire et elle se chargeait du reste. L'autre, Antoinette, l'amie d'adolescence, avait vécu en ville et était revenue au village devenue veuve. Les dernières années, elles avaient fait ensemble bien des promenades en commençant leurs phrases par : Tu te souviens... ? Elle considérait Odette avec une pitié effarée et ne savait que répéter : Qu'est-ce que tu es allée attraper là ! Et puis, elles s'en allaient et ma mère les regardait partir, toujours vives et alertes malgré leurs quatre-vingt-cinq ans passés, alors qu'elle...

À BORD

Je n'avais pas du tout imaginé que je pourrais vivre la privation d'Internet comme un manque puisque je ne fréquente pas les réseaux sociaux et que j'ai averti mes correspondants réguliers, du reste peu nombreux, que je n'aurais pas accès à mes courriels. J'ai cependant l'habitude, je m'en rends compte maintenant que j'en suis empêchée, d'aller faire un tour sur Google actualités chaque fois que j'ouvre l'ordinateur. Ici, cela se produit souvent, car j'écris dès que je réintègre ma cabine après un repas ou un moment passé sur le pont. S'il se produisait quelque chose de très important dans le monde, est-ce que je resterais treize jours sans le savoir ? Sur ce point, je ne tarde pas à être rassurée même si ce mot n'est pas celui qui doit être associé à l'événement dont je prends connaissance pendant le repas. Le journaliste, qui vit connecté, nous parle de l'attentat qui vient de frapper des passagers du métro londonien. Le cinquième en Angleterre en moins de six mois. Le contraste est énorme entre cette violence sur laquelle nous n'avons aucune difficulté à mettre des images tant il y en a eu dans les dernières années et le sentiment de paix et de sécurité qui émane du cargo. Et cela, malgré les risques de tempête, la piraterie – qui toutefois, en principe, ne concerne pas la route maritime que nous suivons – et le fait qu'il y ait au-dessous de la coque cinq mille mètres de fond. Je le sais pour avoir posé la question au capitaine, et sa réponse qui, me semble-t-il, aurait dû logiquement m'effrayer a accentué mon impression de bien-être. Je me sens protégée sur ce cargo. Pourtant, selon le lieu commun consacré, il n'est qu'un fétu sur l'océan. Comprenne qui pourra.

La tension à bord s'est relâchée depuis le passage de Gibraltar. Les escales représentent un gros travail, et il n'y en aura plus avant New York. Dix jours pendant lesquels la vie des marins sera moins pénible.

Pour célébrer l'événement et aussi parce que c'est dimanche, ce soir c'est la fête. Le capitaine nous a invités à un barbecue qui réunira tout l'équipage. À cette perspective, les visages sont souriants, à part celui du chef électricien, perpétuellement grognon. Hier soir, après le souper, il est monté sur le pont extérieur pour bavarder avec nous. Comme ils le font tous, il nous a montré sur son téléphone des photos de vacances avec ses enfants en exprimant le constat qu'il ne les voit pas grandir à cause de la vie qu'il mène. Pour tenter de le déridier, Anna lui a parlé du barbecue. Il a haussé les épaules et maugréé : *Un barbecue où il n'y a pas de bière, ça ne m'intéresse pas*. Cette allusion au fait que l'équipage est interdit d'alcool a inspiré à Anna, qui est sans doute celle qui prend le plus à cœur les misères de la vie maritime et qui réagit toujours avec beaucoup de spontanéité, l'idée que si eux ne buvaient pas d'alcool, ce serait sympathique que nous nous en privions aussi. Dans la salle à manger, nous sommes à une table différente de celle de l'équipage et nous avons notre bouteille de vin. Nul doute qu'au barbecue Younus nous l'apportera, mais cette fois, nous mangerons tous ensemble et cette exception serait grossière et gênante. Il n'y a évidemment pas d'objection à la proposition d'Anna : nous boirons comme tout le monde de la bière à 0,5 % d'alcool. Aussi mauvaise soit-elle, pensé-je *in petto*, ainsi sans doute que plusieurs de mes compagnons.

AUTOMNE – LA VIE S'ÉTAIT INSTALLÉE, ROUTINIÈRE ET SANS ESPOIR

Les après-midi s'étiraient lentement. J'étais écrasée de fatigue. Le neurologue lui avait donné un nouveau médicament pour dormir qui la laissait engourdie et sans réflexes. Comme elle se levait la nuit pour uriner, elle risquait de tomber, et donc, il fallait qu'elle appelle à l'aide. Je couchais dans la chambre au-dessus. Le plafond de la pièce du bas, qui était le plancher de celle du haut, n'était pas du tout insonorisé. Du temps où elle allait bien, parfois on se parlait alors qu'on était couchées et on devait à peine forcer nos voix. Désormais, ma mère n'avait plus de voix. On a essayé une clochette, mais elle ne parvenait pas à allumer la lampe de chevet et ne trouvait pas la clochette à tâtons sur la table de nuit. Quant au baby phone, il se perdait sous les draps. Le plus simple était qu'elle frappe sur sa tête de lit en bois.

Deux fois par nuit, je me réveillais en sursaut en entendant les coups et il me fallait un instant pour comprendre de quoi il s'agissait. Alors je me levais d'un bond, criais : J'arrive ! et descendais l'aider à franchir les trois pas qui la séparaient de la chaise percée. Après le temps infini qu'il m'avait fallu pour me rendormir, de nouveaux coups me faisaient sursauter. C'était comme avoir un bébé qui ne fait pas ses nuits, mais je n'avais plus la résistance d'autrefois.

J'ignore combien de temps j'aurais tenu à ce rythme, pas longtemps sans doute. Elle s'en est aperçue et a décidé de ne plus me réveiller. Rien n'a pu la faire changer d'avis. Tu ne peux pas continuer comme ça, tu vas craquer. N'aie pas peur, je ferai attention. Mes nuits se sont améliorées, mais cette période de sommeil interrompu ajoutée au décalage horaire qui me perturbe toujours durablement m'a laissé un fond de fatigue que j'ai traîné des semaines.

L'après-midi, s'il n'y avait rien d'urgent, je m'écrasais sur une chaise longue avec un livre, ma sœur dormait une demi-heure sur l'autre chaise et notre mère somnolait dans un fauteuil de jardin. Il faisait très beau. Ce temps d'automne radieux a été pratiquement la seule bonne chose que je retiens de cette période. Quand nous étions un peu reposées, c'étaient les deux parties de scrabble, une avec chaque fille. Certaines après-midi, elle allait chez l'orthophoniste et d'autres, chez le kiné. Un véhicule venait la chercher et la ramenait – cela faisait partie de l'aide à domicile. Cette petite heure à ne pas la voir, si diminuée et si pitoyable, était pour nous une sorte de récréation. Quand elle a arrêté de recevoir ces soins, après le constat qu'ils ne servaient à rien, cette courte pause a disparu.

Ma sœur combattait l'angoisse en s'activant : elle faisait de grandes promenades avec son berger allemand et entretenait le terrain. Elle a été prise d'une frénésie de débroussaillage et a nettoyé une parcelle qui n'avait pas vu de cisaille depuis la mort de notre père, vingt-cinq ans plus tôt. Elle assistait également à un cours de yoga avec notre voisine. Pour ma part, je m'immergeais dans la lecture. C'était pour moi le seul moyen de ne pas ruminer. Dès que je laissais mon esprit libre, je me disais que tout ce qu'on faisait était inutile puisqu'on ne pouvait pas la guérir. Puis je m'obligeais à penser qu'on aidait à rendre sa maladie moins difficile à supporter. Même si c'était déjà énorme, dans certains moments de découragement, je trouvais cela dérisoire.

Mes sorties consistaient à faire les courses alimentaires. Alors que cela avait toujours été une corvée à laquelle j'essayais de couper le plus souvent possible, c'était devenu un divertissement prisé. Je faisais le tour de tous les rayons du supermarché, même ceux des vêtements – laids et mal taillés –, des produits pour bébé – ? –, des fournitures scolaires – pas besoin de cahiers pour écrire quand on a le cerveau comme de la sauce blanche... Je n'en ratais pas un seul. Je visitais le magasin comme on va au musée.

Les fins d'après-midi m'apportaient mon petit bonheur quotidien : l'échange téléphonique avec mon compagnon. Il m'écoutait dévider les misères du jour, me plaindre et pleurer avec une patience et une empathie inaltérables et savait trouver les mots qui consolent et encouragent. Un moment attendu, toujours gratifiant. Pourtant, tout ce qu'il me disait de ses activités ou de ses rencontres, le récit qu'il me faisait d'un film ou d'une

promenade dans le désir de m'aider à garder un lien avec une existence normale me paraissait appartenir à un monde de fiction. Je l'écoutais, mais je n'y croyais pas vraiment tant était fort le sentiment que ce que nous vivions ici n'aurait jamais de fin.

Et il y avait les soirées, interminables. À vingt-deux heures, il fallait lui donner son médicament pour dormir. Elle disait : Allez vous coucher, je vais me débrouiller. Mais elle ne se débrouillait pas, se trompait de médicament ou ne se souvenait plus si elle l'avait pris. Alors, nous attendions vingt-deux heures devant un quelconque programme télévisuel. Ne voulant pas imposer notre choix aux deux autres, nous nous faisions des politesses de sorte que nous finissions généralement par regarder une émission dont nous découvrions ensuite qu'elle n'intéressait aucune des trois. Avec ma sœur, nous avions convenu de veiller un soir chacune, mais nous ne l'avons jamais fait, n'ayant pas le courage de laisser l'autre endurer seule le temps qui ne passait pas. J'avais acheté de la laine et je tricotais. Quand ma sœur m'avait demandé ce que je faisais, j'avais répondu : — Je tricote. — Ça, je le vois. Mais qu'est-ce que tu tricotes ? — Rien. Je tricote. J'avais monté une quarantaine de mailles et je tricotais devant la télé pour m'occuper les doigts. Quand j'arriverais au bout du paquet de laine, cela aurait probablement l'air d'une écharpe. Je la déposerais dans le bac qui recueille les dons pour les nécessiteux, à côté du magasin, et je rachèterais de la laine.

Ces soirées se ressemblaient toutes, et pourtant, il me reste le souvenir de l'une d'elles, tragi-comique. Vers vingt et une heures trente, notre mère se préparait à se coucher. Tout ce qu'elle faisait lui prenait du temps et elle en passait beaucoup dans la salle de bains à quitter ses vêtements de jour pour ceux de nuit. Ce soir-là, quand elle a traversé le salon pour se rendre dans sa chambre, elle traînait un peu la jambe. Elle avançait lentement, suivie du chat. Lui aussi avait une douleur à la patte et ils avaient la même démarche raide et légèrement saccadée. Elle s'est arrêtée avant de franchir la porte et nous a saluées de la main. Le chat s'est arrêté aussi, la marche interrompue sur une patte levée, et il nous a regardées. Puis, d'un même mouvement, ils ont tourné la tête et sont repartis du même pas, comme deux personnages d'un théâtre d'ombres. La porte refermée, nous avons été prises d'un fou rire irrépressible, libérateur. J'espère que tout ça, tu vas

l'écrire, a dit ma sœur. À l'époque, j'avais pensé que non, je ne le ferais pas, et puis, deux ans après ce dernier automne de notre mère, dans cette cabine de cargo, je me trouve à décrire cette tranche d'existence au plus près de mes souvenirs. Pourtant, m'y replonger est douloureux, et au creux des nuits d'insomnie, je me demande s'il est bien nécessaire de m'infliger cette épreuve.

À BORD

Les horloges ont encore reculé d'une heure de sorte que je subis les effets de deux heures de décalage horaire. Alors que les autres passagers que cela n'affecte pas dorment comme des bienheureux, je me lève à cinq heures. Je monte assister au lever du soleil, mais il y a des nuages et je ne vois que le ciel qui rougit. Tout de même, cela fait du bien de prendre l'air au réveil, et de l'air, il y en a !

Comme j'ai fait la sieste hier après-midi, j'étais sur pied pour la petite fête malgré la nuit écourtée par le passage dans l'Atlantique. Le rendez-vous était fixé à dix-sept heures au salon. Dans la salle, il y avait tous les officiers. On nous a offert à boire : la fameuse bière à 0,5 % d'alcool, du Coke et autres boissons gazeuses sucrées. Une assiette a circulé avec des arachides et des biscuits salés. Les hommes étaient détendus. C'était agréable de les voir rire et plaisanter alors qu'ils sont d'ordinaire préoccupés et toujours pressés.

Curieusement, il y avait des verres à vin sur un meuble. L'explication est venue lorsque le capitaine a sorti du réfrigérateur deux bouteilles de Prosecco. C'était Silvio qui les avait apportées pour célébrer l'anniversaire d'Anna. Sachant que l'équipage n'y avait pas droit, la jeune femme a dit au capitaine qu'ils fêteraient sans Prosecco : son bonheur était d'être là, parmi eux, et l'absence de vin à bulles ne l'amoindrirait pas. Le capitaine a répondu qu'il allait faire une exception, mais qu'il ne fallait pas prendre de photos pour qu'il n'y ait aucune de trace du manquement aux règles. Ils étaient tellement contents, tous ces jeunes hommes avec leur verre à la main, que les yeux d'Anna ont brillé d'émotion. J'ai eu une pensée furtive pour celui qui était aux commandes du bateau que, dans ma tête, j'ai baptisé le puni.

Nous n'étions pas au bout de nos surprises : Younus a apporté un

gros gâteau d'anniversaire confectionné par le cuisinier. Anna a eu l'honneur de le découper et d'en distribuer une belle part à chacun. J'ai supposé que le barbecue avait été annulé, mais non : il a suivi le vin mousseux et le gâteau. J'ai compris par la suite que la première partie de la fête était réservée aux seuls passagers et officiers. Cela expliquait que le service ait lieu avant le barbecue et au salon où les simples marins n'ont pas accès. Subodorant que mon estomac ne serait pas d'accord pour accueillir de la viande après le gâteau, j'ai fait un détour discret par ma cabine afin de prendre un Alka-Seltzer préventif qui a sauvé la fin de ma journée.

L'unique endroit où l'on peut faire du feu sur le bateau est la proue parce que tout y est en fer, à l'exception des rouleaux de cordages et des bâches anti-pirates. Il y a un peu partout du matériel dont l'usage n'est pas évident pour un non-initié et tout est plus ou moins recouvert de cambouis. C'est un espace ouvert sur la mer de trois côtés, qui n'est pas très élevé par rapport au niveau de l'eau. Bien que le *Sunrise* n'avance qu'à trente kilomètres à l'heure, la vitesse paraît plus grande lorsqu'on regarde l'eau filer avec tant de force. Même si c'est le bateau qui file, on croirait que c'est l'océan.

On n'est pas au bal du capitaine dans La croisière s'amuse ! murmure Anna avant de pouffer. *Heureusement que je n'ai pas mis ma robe fourreau et mes stilettos.* En effet. Un espace a été dégagé dans ce qui ressemble un peu, il faut bien l'admettre, à une cour à *scrap*, afin d'installer une table et des sièges pour les passagers et les officiers. Le reste de l'équipage mangera debout, en retrait, une situation qui ne semble gêner personne d'autre que les passagers.

Sur le barbecue, ils font griller du porc, du poulet et des saucisses roumaines constituées d'un mélange de plusieurs viandes. J'ai voulu faire plaisir au capitaine en lui disant que les saucisses étaient bonnes et, d'autorité, il m'en a servi une supplémentaire. Il avait pourtant déjà bien rempli mon assiette. Je dois aussi avaler du riz et des légumes pour ne pas avoir l'air de dédaigner le repas. J'ai regretté Younus : ma part aurait été moins copieuse. Il dit toujours que je picore comme un oiseau. Là, après avoir tout mangé pour ne blesser personne, j'ai l'impression d'être une oie de basse-cour après gavage.

Moins gracieux qu'un petit oiseau...

Le cadre rébarbatif et si peu protocolaire n'enlève rien à l'aspect festif de ce barbecue, car le plaisir, visible sur tous les visages, fait oublier le décor. Ces hommes perdus en mer loin de leurs familles, astreints à un travail pénible et à des heures de quart qui perturbent leur équilibre interne, sont heureux le temps d'une récréation pendant laquelle ils se retrouvent tous ensemble. Sans paraître souffrir des vexations hiérarchiques, ils rient, plaisantent, se comportent comme les gens normaux le font le dimanche avec des parents ou des amis. Nous vivons ce moment comme un privilège : il fait partie des événements de la traversée dont nous nous souviendrons et nous levons notre verre de bière sans alcool à la santé de nos hôtes. Tout le monde est repu et content. À part le puni sur sa passerelle.

AUTOMNE – ESCAPADE

J'avais fini par céder à l'insistance de ma sœur qui plaidait pour que je prenne une journée de congé afin de me changer les idées. Elle-même était retournée quelques fois à son domicile, à deux heures de route. Elle y passait une nuit ou deux et en revenait un peu régénérée, même si elle disait se sentir en liberté conditionnelle.

De guerre lasse, j'avais accepté de me rendre à Saint-Gaudens, la ville de moyenne importance distante de trente-cinq kilomètres de la maison, même si la route pleine de virages me paraissait redoutable et que j'aurais préféré l'éviter. J'ignorais que je la ferais des dizaines de fois dans l'année à venir. D'abord tous les jours, pendant l'hospitalisation de ma mère, puis tous les deux ou trois jours quand celle-ci serait hébergée dans une maison médicalisée. Conduire me stressait terriblement et je ne parviendrais jamais à me débarrasser complètement de mon appréhension, même quand je connaîtrais par cœur chaque virage, chaque montée, chaque traversée de village. Un jour, au printemps suivant, j'ai vu trois mignons marcatsins trotter sur le bas-côté. J'ai freiné pour éviter de les frapper, au cas où ils décideraient de me couper la route, mais aussi pour avoir le plaisir de les regarder. Puis j'ai pensé que leur maman ne devait pas être loin et que, selon toute vraisemblance, elle considérerait ma voiture comme un danger dont il fallait protéger sa petite famille en lui fonçant dessus. Je ne me suis pas attardée.

J'avais choisi un jeudi parce que c'était le jour du marché et aussi l'un des deux jours de la semaine, avec le dimanche, où il y avait une séance de cinéma l'après-midi. Je suis arrivée en ville au milieu de la matinée et me suis promenée parmi les étals. Novembre n'était pas loin et je n'avais que des vêtements d'été. Il me fallait un manteau. Attirée par sa belle vitrine, je suis entrée dans une boutique où j'en ai trouvé un qui me plaisait et j'en suis ressortie presque joyeuse. J'ai ensuite acheté sur le marché deux pulls

et des gants. À midi, j'ai mangé dans un restaurant. Avec mes tagliatelles carbonara, j'ai pris un verre de vin qui m'est tout de suite monté à la tête. Heureusement, je ne conduirais pas avant quelques heures. Le film était médiocre, malgré Vincent Cassel que j'aime bien, mais j'ai eu du plaisir à être dans cette salle de cinéma, comme n'importe qui.

Néanmoins, tout au long de cette journée, je n'ai pas pu me défaire complètement de la pensée que ce n'était pas là que j'aurais dû être. Alors même que cette exceptionnelle liberté me procurait une légère ivresse, je ne pouvais m'abstraire du sentiment de culpabilité qui me reviendrait par la suite chaque fois que je vivrais un moment agréable : Moi, je suis bien, je suis contente, j'ai du plaisir à me promener, à magasiner, à voir un film, mais elle, elle ne peut pas, ne pourra jamais plus. Je n'ai pas le droit de me sentir bien alors qu'elle souffre.

À BORD

Après le souper, je monte sur le pont avec le jeune couple pour assister au coucher du soleil. Il ne se produira pas avant une demi-heure ou quarante-cinq minutes, mais le pont est l'endroit le plus agréable du cargo. Octave Gardon s'est retiré dans sa cabine ; nous ne le verrons plus jusqu'à demain. En fin de journée, ses traits sont tirés et il a manifestement besoin de repos. Quant à son fils, il a déclaré qu'il a vu le soleil se coucher hier et que ses photos sont bonnes : il n'a donc aucune raison d'y retourner. Ce n'est pas un contemplatif. Il va plutôt passer la soirée au salon où il y a toujours quelques officiers qui devisent en regardant un film. Je m'y suis aventurée une fois et ai battu en retraite assez vite : c'était un film pour adultes, en anglais, sous-titré en roumain. En voyant ma tête, ils m'ont gentiment offert de l'interrompre si cela me dérangeait. Je me suis empressée de refuser et j'ai prétendu que je ne pouvais pas rester avec des gens qui fument – ils fument tous – parce que je suis moi-même une ancienne fumeuse et que je crains la tentation. Y ont-ils cru ? Peu importe. J'ai quitté la pièce, peu désireuse de m'infliger un film dont l'intrigue paraissait minimale et qui était proposé dans deux idiomes que je ne comprends pas, ma connaissance de l'anglais étant suffisante pour survivre, mais pas au-delà.

Silvio ne s'exprime pas au sujet du coucher de soleil, mais Anna est enthousiaste, ce qui semble un trait dominant de son caractère. Et Silvio veut faire plaisir à Anna. Je me suis accoudée au bastingage comme eux, mais à quelque distance, pour ne pas m'immiscer dans leur intimité. Avec le vent qui bat le pont en permanence, il n'est pas nécessaire de s'éloigner beaucoup pour ne pas les entendre. Je n'avais pas pensé qu'il y aurait toujours du vent en mer. Pourtant, si cela n'avait pas été le cas, les hommes n'auraient pas construit de voiliers.

Et la catastrophe que représente pour les navigateurs à voile le calme plat lorsqu'il s'éternise prouve bien que ce n'est pas un état normal. Il y a donc toujours du vent et je n'aime rien tant que lui offrir mon visage. Le capitaine m'a plusieurs fois avertie que cela me rendra malade et que je ferais mieux de me mettre dans l'angle abrité. Je m'exécute de bonne grâce – on obéit au capitaine –, mais dès qu'il s'éloigne, j'y retourne.

Anna aussi aime le vent. Elle ôte la barrette qui maintient ses cheveux attachés et ils flottent tandis qu'elle rit de plaisir. C'est une gracieuse jeune femme au physique un peu banal, mais ses cheveux ne le sont pas : longs, abondants, de ce blond roux que l'on dit vénitien, ils flamboient dans la lumière du jour finissant. Silvio y plonge les mains, riant avec elle. Dans mon champ de vision, j'aperçois le visage du jeune officier de quart. Il fixe la scène avec une expression presque douloureuse et il me revient une phrase que j'ai entendu dire à ma mère : *Toute faim n'est pas de pain*. Car c'est bien un affamé qui contemple la jeune femme. Silvio capte mon regard, se tourne vers le poste de commandement et réalise ce qu'a de cruel l'attitude pourtant innocente de sa compagne. Il lui prend la barrette des mains, rassemble doucement ses cheveux et les lui rattache en murmurant quelques mots. Elle est confuse, cela se devine à la rougeur qui lui monte au visage. Le marin détourne les yeux. Nous nous concentrons sur le ciel en direction du couchant.

AUTOMNE – TENSIONS ET APAISEMENTS

Trois femmes adultes dans la même maison, c'est difficile. Il y a la mère. Elle est chez elle, mais elle ne contrôle plus rien. Et il y a les filles, qui contrôlent tout, en principe chacune dans le domaine qui a été préétabli, mais qui souvent interfèrent dans celui de l'autre, ce qui entraîne de l'agacement, des frustrations, de la colère. Il y a quelques prises de bec, suivies d'excuses et de promesses de faire attention. C'est usant. Autant que la crainte de provoquer un accident aux repas, autant que les mauvaises nuits. Et il y a les moments de tendresse, quand l'une des deux pleure de fatigue ou de découragement et que l'autre la console, comme on console une enfant, en la berçant avec des mots de mère.

Mon anniversaire tombe au début du mois de novembre. Ma sœur m'a invitée au restaurant. Nous sommes parties à midi, dès l'arrivée de l'aide à domicile, et nous sommes absentes deux ou trois heures. Un intervalle précieux, comme volé. Nous avons bu un verre de vin, évité le sujet de la maladie, dégusté un bon plat. Depuis des semaines, toute l'énergie mise dans la confection des repas se limite à ceux de la malade, les seuls qui comptent. Pour nous, c'est toujours quelque chose de rapide qui ne demande pas de préparation. Chacune se charge du sien, pour ne pas avoir à discuter de ça en plus. Pour moi, c'est souvent de la salade et du fromage, pour ma sœur, des pâtes. De temps à autre, il y en a une qui fait un petit effort culinaire et elle invite l'autre.

Là, nous avons bien pris le temps d'étudier la carte et avons choisi un plat longuement mijoté, un luxe. Ensuite, nous avons fait une promenade autour du lac avec le chien. Et puis, la récréation était finie. Notre mère était heureuse que nous ayons fait cette sortie. Elle a voulu qu'on lui raconte comment était le restaurant, ce que nous avions mangé, s'il y avait des clients que nous connaissions. Nous nous sommes installées sur les chaises longues dans la cour, comme tous les jours, au soleil avec un

chapeau. Au milieu de l'après-midi est arrivée une voiture d'où est descendue une femme avec un bouquet. Les fleurs étaient pour moi. Sur la carte, l'écriture était tremblée. Elle disait : Bon anniversaire, maman. J'ai éclaté en sanglots. Ma mère avait comploté avec ma sœur. La veille, après la séance de kiné, elles étaient passées ensemble chez le fleuriste pour commander le bouquet. C'est un des très beaux souvenirs de cet automne.

À BORD

Depuis longtemps debout, je me rends sur le pont pour assister au lever du soleil. Je suis très en avance : les lourds rideaux hermétiques qui isolent le poste de commandement pendant la nuit afin qu'aucune lueur ne gêne celui qui pilote le navire sont encore tirés. Shanuka, le jeune officier de quart srilankais, engage la conversation, visiblement ravi d'avoir de la compagnie. Il me confie son ambition de devenir capitaine d'un gros cargo comme le *Sunrise*. Il possède les diplômes et l'expérience qui lui permettraient de diriger un plus petit navire, mais cela ne lui suffit pas. Je pense avoir enfin trouvé un marin qui aime son métier, ce qui semble être une denrée rare d'après les propos que nous a rapportés Pierre-Emmanuel Gardon, mais il me détrompe : c'est une question d'argent. Plus le bateau est gros, plus le salaire du capitaine est élevé. Tous ceux qui travaillent sur le cargo disent détester leur vie professionnelle et n'être là que pour la paye, laquelle est bien supérieure à ce qu'ils pourraient espérer chez eux, qu'ils soient roumains ou srilankais. *Vous, vous devez être riche, suppose l'officier. — Riche ? Non ! Quelle idée ! — Mais vous faites la traversée en cargo alors qu'en avion, c'est bien moins cher. — Vous savez, on peut faire des économies pour s'offrir un rêve.*

Le ciel commence de s'éclaircir et je me rends sur la passerelle extérieure. Les nuages occultent le soleil, mais ce n'est pas moins beau, au contraire : la lumière qui filtre rappelle les ciels des peintures religieuses de la Renaissance. Je ressens un grand bien-être à me trouver là, solitaire, face à la mer. D'ordinaire, je suis incapable de demeurer oisive et vais jusqu'à sortir de mon sac le roman en cours de lecture lorsque je fais la file dans un magasin. Ici, je n'en ai pas besoin. Quand je réalise que j'y suis restée plus d'une heure et que j'ai envie de recommencer tous les matins, je ne me reconnais pas.

Le *Sunrise* passe à la hauteur des Açores, mais trop loin pour qu'il soit possible de les distinguer. Quelques bateaux sont visibles, entre autres un minuscule voilier que j'observe aux jumelles. Peu après avoir quitté Gibraltar, nous avons croisé un convoi. On nous a expliqué qu'ils se mettent en file, à un mile d'intervalle, pour franchir le détroit. Nous en avons compté dix, mais il peut y en avoir jusqu'à quatre-vingts. Selon le capitaine, qui vient de survenir à mes côtés, nous ne devrions pas en voir dans les jours à venir parce que le trafic maritime entre l'Europe et les États-Unis est minime en raison de la politique protectionniste du nouveau grand chef américain.

Il s'étonne, et cela lui fait un point commun avec le journaliste, que je trouve de l'intérêt à un spectacle qui est toujours le même. *Mais non, il est différent chaque jour.* Il ricane, pas convaincu. *J'ai un tableau avec les heures de lever du soleil, venez le consulter ce soir, cela vous évitera d'attendre trop longtemps votre programme du matin,* propose-t-il, ironique. Je m'informe de l'évolution de l'ouragan et il m'apprend que José sera terminé lorsque nous arriverons à proximité des côtes. Quant au prochain, Maria, il sera encore loin. Il m'invite à le suivre à l'intérieur et me montre sur un écran la carte des vents de l'Atlantique sur laquelle il me désigne notre route. Elle évite les ouragans, et je comprends à quel point il en est soulagé quand il m'explique qu'il est tenu de respecter son horaire et qu'il perdrait du temps à les contourner. *Parce que mon cargo n'est pas capable d'affronter de hautes vagues. Certaines peuvent atteindre quinze mètres, ce sont des monstres. Dans des situations extrêmes, la houle passe par-dessus les conteneurs, le vent les arrache de leurs ancrages et ils tombent à l'eau.* Il conclut d'un ton convaincu : *Vous ne voulez pas voir ça.* Je le crois sans peine. Il m'offre ensuite un café et me demande si j'aime ma traversée. Je lui réponds que j'en suis enchantée. — *Vous ne vous ennuyez pas ?* — *Non. J'écris, je lis et je regarde l'océan : ça suffit à mon bonheur.* Il hoche la tête, dubitatif.

AUTOMNE — GARDE-MALADE ET GARDE- CHIOURME

L'acceptation résignée d'Odette, sa soumission aux diktats des médecins et, partant, à ceux de ses filles qui appliquent leurs prescriptions à la lettre ont été ponctuées de quelques sursauts de rébellion. L'un d'eux s'est traduit par l'affaire de la soupe au chou. Un effet secondaire de la médication, et aussi sans doute de la sédentarité et de l'incapacité de boire, était une constipation persistante qui a été un souci jusqu'à la fin. Elle en était devenue obsédée. Lorsqu'elle a été alimentée par l'estomac, après la gastrostomie, on lui donnait de l'Hépar, une eau laxative, mais à l'automne, ce n'était pas possible et les médicaments étaient peu efficaces. Un jour, elle s'est levée, combative. J'ai besoin de manger de la soupe. C'est ça, le problème. Maryse, va m'acheter un chou ! De la soupe, on lui en servait à chaque repas, mais pour elle, ce n'était pas de la vraie soupe : il fallait que les légumes soient en morceaux et non en purée semi-liquide.

Quand elle a eu le chou, elle a investi la cuisine. Il y avait bien quatre mois qu'elle n'y avait rien fait. Elle a tranché, épluché, ajouté un peu de gras de canard et mis à cuire. Ensuite, épuisée, elle est partie s'asseoir. Le faitout qu'elle avait rempli à ras bord a débordé et éteint le gaz. Par chance, l'une de nous est passée et s'en est aperçue. La catastrophe a été évitée.

La soupe embaumait toute la maison, elle était contente. C'est alors qu'elle a pensé que j'allais mettre la main dessus et la lui gâcher. Retrouvant toute son autorité d'autrefois, elle m'a menacée de l'index : Et tu ne me la mixes pas ! J'ai répliqué : — Si, maman, je vais la mixer, sinon tu vas t'étouffer. — Si tu la mixes, je ne la mangerai pas. — Eh bien, tu ne la mangeras pas. J'ai mixé la soupe et elle ne l'a pas mangée,

fâchée de ce qu'elle vivait comme une tyrannie. Je n'en ai pas mangé non plus, ni ma sœur. La soupe a traîné quelques jours dans le frigo, comme un remords, puis on l'a jetée. Je me suis souvent demandé depuis si je n'aurais pas dû la laisser faire au lieu de la traiter comme une enfant inconsequente. Elle était en possession de toutes ses facultés cognitives. Elle connaissait les risques et voulait les prendre. Avais-je le droit de l'en empêcher ?

Il y a eu aussi l'affaire des céréales. Depuis des années, elle en mangeait au petit-déjeuner et ensuite elle buvait un grand bol de café au lait. Le café au lait, il fallait l'épaissir, et malgré cela, elle avait du mal à l'avalier. Les muscles de la bouche répondaient de moins en moins et il en coulait plus sur son menton et dans le plateau que dans son estomac. De plus, l'épaississant donnait à la boisson une consistance et un goût désagréables. Mais le pire était la privation de céréales. C'était un des premiers aliments qui avaient été supprimés parce qu'il collait au palais et provoquait invariablement une fausse route. Elle en rêvait, des céréales du matin ! Plusieurs fois, elle a essayé d'en obtenir avec sa posture d'autorité, comme elle l'avait fait pour la soupe. Je veux des céréales ! Et devant le refus, elle argumentait, pitoyable : — Mais avant, j'en mangeais. — Oui, maman, mais avant, tu n'étais pas malade. Elle réclamait également des biscuits ou du pain qu'elle tremperait dans le café au lait. Une fois ramolli, ça glissera. C'était un crève-cœur. Comme on avait peur qu'elle en prenne en cachette, on conservait ces aliments-là hors de portée et on avait recommandé aux aides de ne pas lui en acheter si elle le leur demandait. On n'était pas seulement devenues gardes-malades, mais aussi gardes-chiourmes.

À BORD

Comme les après-midi précédentes, je vais m'installer sur le balcon après la sieste. Je suis en train d'ouvrir la chaise longue lorsque survient Octave Gardon. *Mon fils m'accompagne à la proue où il reviendra me chercher plus tard. Voulez-vous vous joindre à nous ? J'ai cru comprendre que vous appréhendez de vous y rendre seule.* Je pensais effectivement ne pas y retourner parce que je redoute ce passage qui surplombe l'eau alors que le vertige n'est jamais loin, et je le regrettais un peu. Cependant, les deux fois où je l'ai emprunté en groupe, je n'ai pas eu peur et la présence de Pierre-Emmanuel Gardon avec ses airs de baroudeur promet d'être aussi rassurante que celle du capitaine. Il n'y a de toute façon aucun danger si on ne fait pas d'imprudences et si le vent est modéré, ce qui est le cas. J'accepte l'offre et le trajet se déroule sans encombre. Curieusement, la fragilité d'Octave Gardon me donne l'impression d'être plus forte. Son fils ouvre la marche et le vieil homme est entre nous deux. Nous nous arrêtons de temps à autre pour lui laisser reprendre son souffle, puis repartons doucement. Lorsque nous parvenons à la proue, Pierre-Emmanuel va nous chercher les deux chaises longues qui sont dans une sorte d'atelier où un marin effectue une réparation. Il les installe et nous dit qu'il reviendra dans deux heures.

La proue est le seul lieu assez éloigné des moteurs pour que le bruit soit à peine perceptible. Nous y sommes parfaitement tranquilles. Il paraît que c'est un bon endroit pour apercevoir des dauphins, mais pour cela, nous devrions rester debout à scruter les flots, ce que nous ne faisons pas. Étendus sur notre chaise longue, nous ne voyons que le ciel, immense et vide.

Nous découvrons qu'à Marseille nous avons visité les mêmes expositions. Nous y avons l'un et l'autre séjourné trois jours avant

l'embarquement, car il ne nous était pas possible d'arriver au dernier moment. En effet, la navigation commerciale étant soumise à des aléas qui peuvent conduire à avancer ou retarder un départ, on nous avait dit à l'achat du billet que nous appareillerions VERS le 12 septembre. J'avais aimé cette incertitude : dans un monde où tout est minuté, une date un peu aléatoire fleurait l'aventure.

L'exposition de la Vieille Charité de Marseille était consacrée à la navigation de Jack London dans les mers du Sud. Avant de partir soi-même en mer, quelle meilleure introduction que des photos de voiliers, d'amoureux des flots et d'îles exotiques ? Hawaï, les îles Marquises, Tahiti, Fidji, les Samoa, Vanuatu, les îles Salomon... J'ai admiré l'intrépide Charmian, l'épouse de Jack, d'avoir su imposer le respect à son entourage masculin. Ne jamais se charger de la cuisine, mais en revanche barrer le *Snark*, voilà qui n'allait pas de soi au début du ^{xx}e siècle lorsqu'on était une femme, de surcroît la seule de l'équipage. Le bâtiment qui accueillait l'exposition est un ancien hôpital. J'avais pensé que c'était peut-être là que Rimbaud avait vécu ses derniers jours et je m'étais prise à l'imaginer souffrant dans ces lieux. J'ai finalement appris que non : c'est à l'hôpital de la Conception que le poète a terminé sa vie.

Au Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée, l'exposition avait elle aussi la thématique idoine : elle s'intitulait *Aventuriers des mers*. À l'entrée, les visiteurs étaient accueillis par un écran géant qui montrait une mer démontée et j'avais soudainement été effleurée par le doute : faire cette traversée, était-ce vraiment une si bonne idée ? Mais il était un peu tard pour se poser la question et je m'étais efforcée de penser à autre chose.

Le soleil est chaud et lénifiant. Nous nous taisons. La proximité silencieuse de l'autre ajoute à la sérénité du moment. Le seul signe de vie provient d'un moineau qui se pose à quelques mètres de nous. Il boit dans une flaque laissée par la pluie. Le soir, je demanderai au capitaine si la présence d'oiseaux s'explique par le voisinage des Açores. La réponse me surprendra beaucoup : les oiseaux volent de bateau en bateau. Lors d'une précédente traversée, un pigeon voyageur a pris une pause de trois jours sur le *Sunrise*. Les marins l'ont

nourri avec du riz. J'imagine bien le plaisir qu'ils ont dû avoir à prendre soin de ce passager inattendu.

J'occupe la soirée à lire dans ma cabine, bercée par le léger tangage et le bruit des moteurs. La journée a été très agréable : il ne s'est rien passé de quelque manière que ce soit et c'est aussi un peu ce que j'espérais de la vie à bord.

AUTOMNE – ÉVASION

Elle ne demeurait jamais seule : quand l'une de nous s'absentait, l'autre restait là, à portée de regard, et elle a fini par ne plus le supporter. Elle était également tourmentée par l'idée qu'à cause d'elle nous étions privées d'une existence normale, loin de notre maison, de notre compagnon, de nos activités habituelles. Une routine de vie immuable avait été instaurée, qui lui semblait pouvoir fonctionner d'elle-même, et la maladie, dont la caractéristique était de progresser par à-coups, avait atteint un palier. Bien que nous sachions toutes les trois que c'était provisoire et que la fin était inéluctable, nous avions le sentiment que le statu quo pouvait perdurer des années, de sorte que le refus de continuer ainsi s'était emparé de notre mère pendant qu'un découragement proche du désespoir nous gagnait.

Avec la volonté dont elle avait fait preuve toute sa vie, elle s'est appliquée à démontrer qu'elle n'avait plus besoin de nous. Elle a tenté d'apprendre à utiliser le nouveau micro-ondes, plus précis que l'ancien et donc plus compliqué. Elle voulait aussi se servir du nouveau lave-linge. Elle voulait tout faire. J'avais préparé des pense-bêtes en gros caractères qui détaillaient les étapes et les avais placés sur le frigo. Après plusieurs essais, elle parvenait à faire chauffer un plat ou à lancer un lavage, mais le lendemain elle ne se souvenait plus comment faire. Elle oubliait également qu'elle pouvait consulter les instructions ou bien elle n'arrivait pas à les lire parce que ses lunettes étaient restées dans sa chambre et qu'elle était fatiguée à la simple idée d'aller les récupérer. Le jour où elle avait réussi à faire un lavage, elle avait laissé la zappette de la télé dans une poche ; après l'avoir cherchée toute la matinée, nous l'avions découverte en étendant le linge. Elle était un peu piteuse, mais elle a quand même pouffé de rire. C'était un problème de plus à régler, même s'il était mineur, et je ne l'ai pas trouvé drôle, preuve que j'étais au bout du rouleau. Je m'en veux encore de ne pas avoir ri avec elle.

Nous l'avons amenée à admettre qu'elle ne parvenait pas à préparer son petit-déjeuner. Elle a alors accepté qu'une personne supplémentaire vienne l'aider, même si cela l'obligerait à se lever plus tôt. C'est dire combien elle avait envie de nous voir partir, car ses nuits étaient très mauvaises et, en général, elle dormait le matin. Pour être délivrée de notre étouffante sollicitude, elle était prête à se priver de ce temps de sommeil. Quand tout a été organisé, les instructions affichées, les clés bien en place dans un pot à côté de la porte pour que l'aide puisse entrer si elle n'était pas encore levée, nous avons décidé de faire un essai : nous sommes parties pour deux jours.

Pour nous, ces quelques heures ont été une fête, comme si nous étions des évadées de prison. Nous avons flâné à Luchon, fait un repas festif, nous sommes couchées tôt, avons dormi toute la nuit. Le soir, comme il en avait été convenu, nous lui avons téléphoné. Un de ses petits-fils lui avait installé un logiciel de synthèse vocale sur une tablette. Il fallait taper des mots que la machine prononçait ; la drôle de voix l'amusait beaucoup. Mais malgré ses efforts, elle n'est jamais parvenue à en maîtriser le fonctionnement : elle faisait invariablement une fausse manœuvre qui effaçait le tout. Avant de partir, ma sœur lui avait préparé une phrase. Lorsqu'elle aurait décroché le téléphone, elle n'aurait qu'à appuyer sur une touche. Le but était d'avoir la preuve qu'elle allait bien : si elle décrochait et faisait fonctionner l'appareil, nous pourrions présumer qu'il n'y avait pas de problème. Tout s'est passé au mieux et nous avons été rassurées : nous l'avons même entendue rire ou, du moins, avons perçu le son étouffé qui désormais lui tenait lieu de rire.

Après l'appel, nous avons discuté de la situation et convenu que, si à notre retour tout allait bien, nous ferions la tentative de la laisser seule. Mais contrairement à ce qu'elle croyait, nous ne pensions pas qu'elle était assez autonome pour cela. En réalité, elle ne l'était plus du tout. Notre objectif était qu'elle l'admette et arrive d'elle-même à la conclusion qu'elle ne pouvait plus rester à la maison. Nous ne voulions pas le lui imposer, mais c'était la seule solution.

L'idée avait lentement fait son chemin pendant les deux mois et demi qui venaient de passer. Notre volonté de la garder dans le milieu de vie qui lui était familier et qui la rassurait avait fini par céder, non sans assauts de culpabilité. Mais nous avons compris que notre propre santé était en jeu.

Nous dormions très mal et étions sans cesse au bord de la crise de nerfs. Grugées par une immense lassitude physique et morale, nous pleurions sporadiquement sans avoir besoin d'élément déclencheur.

Et puis, il y aurait eu des difficultés matérielles. Nous avons parlé au début d'hospitalisation à domicile. La visite quotidienne d'une infirmière que cela nécessiterait n'était pas un problème, c'était la maison qui ne convenait pas à cette situation. Pour accéder à la salle de bains et aux toilettes, il y avait deux marches à descendre. Il aurait sans doute été possible de les remplacer par une rampe si l'encadrement de la porte n'avait pas été trop étroit pour le passage d'un fauteuil roulant, mais à cet endroit-là, il y avait un mur de cinquante centimètres d'épaisseur. Pour adapter la maison, il aurait fallu faire des travaux coûteux et l'argent manquait. Notre mère avait de faibles revenus et nous la soutenions financièrement depuis longtemps. Sa maladie avait entraîné des frais pour nous : l'aide à domicile n'était prise en charge que partiellement et il fallait compenser. Et il y avait d'autres dépenses, comme l'achat de matériel pour la cuisine et les voyages.

Mon billet de retour justement était pour la semaine suivante et je me préparais à l'annuler quand ma sœur m'a incitée à partir. Ça te fera du bien. Va récupérer quelque temps, tu reviendras après. Elle m'a dit par la suite : J'ai senti que j'allais te perdre. Elle-même rentrerait chez elle, mais retournerait auprès de notre mère toutes les fins de semaine. Et puis, Noël approchait, ce seraient les vacances, les petits-enfants viendraient en visite, la vie serait moins triste. Ensuite...

Je me suis levée un peu plus tard que ma sœur. Je suis descendue, reposée comme je ne l'avais pas été depuis longtemps, mais mon bien-être n'a pas duré. La veille, 13 novembre 2015, nous nous étions couchées trop tôt pour entendre les nouvelles. Ce n'est qu'au matin que nous avons appris le massacre du Bataclan et des terrasses. À notre propre détresse s'ajouta la chape de douleur qui écrasait la France entière.

À BORD

Pas de coucher de soleil ce soir : il y a trop de nuages. Je monte quand même à la passerelle de commandement, mais je ne sors pas parce qu'il pleut. Les immenses vitres sont munies d'essuie-glaces. C'est normal qu'il y en ait, puisque le cargo est un véhicule, mais je ne m'y attendais pas et leur taille m'impressionne. Je m'assois sur la chaise haute, dite du capitaine, que je n'ai jamais vue occupée par lui ni par aucun membre de l'équipage. Ce siège n'est pas placé devant les écrans, mais sur le côté, et c'est un excellent poste d'observation. Munie des jumelles, je peux regarder évoluer les oiseaux, des sternes, fines et gracieuses.

À midi, nous avons voulu goûter au repas srilankais. Le cuisinier prépare deux sortes de nourriture : une occidentale pour les Roumains et une srilankaise pour les autres. C'était un plat de cubes de viande au curry et de légumes poêlés parmi lesquels nous avons identifié des poivrons, des courgettes et des aubergines. Nous nous attendions à ce que ce soit pimenté, mais pas aussi fortement. Octave Gardon, qui avait prudemment décliné, s'est félicité de son manque de curiosité alimentaire en nous voyant les larmes aux yeux. Comme Younus, ravi que nous essayions la nourriture de son pays, guettait nos réactions, nous avons stoïquement fini nos assiettes en disant que c'était très bon, mais il a dû nous rapporter deux fois de l'eau pour éteindre l'incendie. Loin d'imaginer l'agression que subissaient nos papilles gustatives, il a pensé que si nous buvions autant, c'était parce que le vin était presque terminé, alors il nous en a apporté une autre bouteille. Le précédent étant du rouge, il est arrivé avec du blanc. Le vin, nous l'avons vite compris, ne fait pas partie de sa culture. Puisqu'il en existe deux sortes, il alterne : après une bouteille de rouge, il en ouvre une de blanc. Au début, il servait les deux à la

température de la pièce. Après que Silvio lui a dit que le blanc se boit frais, il a mis les deux au frigo. Cependant, lorsque c'est une nouvelle bouteille, elle provient de l'étagère et elle est tiède, quelle que soit la couleur du vin. Lui expliquer les subtilités œnologiques a paru insurmontable au jeune Italien qui a préféré renoncer.

Nous avons reculé l'heure hier et nous la reculerons de nouveau ce soir pour la quatrième fois. Je m'écroule à vingt heures trente, très fatiguée. Il y a bien sûr le décalage horaire, mais sans doute également le vent. J'ai passé une heure dehors au lever du soleil, que je n'ai pas vu à cause des nuages, puis une autre heure à lire sur le balcon avant midi et ensuite deux heures à la proue, à lire encore et à bavarder avec Octave Gardon. Cela fait beaucoup de temps à me faire ventiler, ce qui ne m'incommode toujours pas malgré les avertissements répétés du capitaine. Il se dit très surpris qu'aucun de nous ne soit malade. D'habitude, paraît-il, les passagers le sont. En Méditerranée, il y avait un léger roulis, et depuis que nous sommes dans l'Atlantique, cela tangue un peu. Hier soir, nous sommes revenus au roulis et il est plus fort. J'ai tendance à tituber quand je me déplace, mais mon estomac ne manifeste aucun signe de détresse.

HIVER – TOUT SE PRÉCIPITE

À Montréal, je n'ai pas trouvé la paix. J'étais heureuse d'être avec les miens, de voir des amis, d'assister à des spectacles, mais je considérais mon départ comme une fuite et me rongais de culpabilité. Les cauchemars n'avaient pas désespéré, et lorsque le téléphone sonnait, il provoquait chaque fois une onde de terreur. Pour ma sœur, avec qui je communiquais chaque jour, c'était très lourd d'organiser pendant le week-end la semaine à venir. À ce qu'elle réglait elle-même d'ordinaire, elle devait ajouter ce qui avait été de mon ressort et elle avait la hantise d'oublier quelque chose d'essentiel. À l'approche de Noël, elle était retournée s'installer à Saint-Laurent. C'était plus simple avec les congés des aides qui entraînaient un service allégé. Notre mère avait fini par lui dire : On ne peut pas continuer comme ça. Je ne peux plus rester à la maison. Trouve un endroit où je pourrais aller. Ma sœur lui avait répondu : Les enfants viennent pour Noël, on verra après.

Avec son accord, j'ai acheté un billet d'avion pour le 14 janvier, après l'anniversaire de mon compagnon. À mon arrivée, nous chercherions ensemble une maison de retraite. Le 2 janvier au matin, j'ai reçu un appel. Après le départ des enfants, notre mère avait fait une fausse route particulièrement spectaculaire et ma sœur avait alerté les secours. Ils l'avaient conduite à l'hôpital de Saint-Gaudens et elle y était toujours. — Veux-tu que j'avance mon arrivée ? — Non, attends. Si c'est nécessaire, je te le dirai.

Six jours plus tard, c'était devenu nécessaire. Viens le plus vite possible. Elle a contracté une infection. Elle va très mal.

Je m'étais retrouvée une fois de plus dans un avion, la mâchoire crispée, les yeux fixes, la pensée bloquée sur ce mantra : pourvu que j'arrive à temps.

Ma nièce m'attendait à l'aéroport. À peine rentrée chez elle à plusieurs

centaines de kilomètres de Saint-Laurent, elle avait laissé sa famille, repris la route pour se rendre au chevet de sa grand-mère mourante et s'était arrêtée à Toulouse pour me cueillir au passage. J'avais été soulagée de lui entendre dire : Son état est stationnaire. On y va directement.

Elle était mourante, mais elle n'est pas morte. Tout le monde est reparti, chacun chez soi, la maison de ma mère étant devenue mon domicile. Pendant les quatre semaines qu'a duré l'hospitalisation, ma sœur et moi sommes allées la voir tous les jours, ou presque. Je redoutais toujours autant la route et cette obligation de conduire a ajouté un poids à mon angoisse. Une angoisse qui ne m'avait pas quittée depuis le mois de juillet précédent et qui persisterait jusqu'à la fin, au mois d'août à venir.

Notre mère a surmonté l'infection et a fini par se remettre complètement, mais il n'était plus question pour elle de manger. La gastrostomie nous effrayait et nous avons demandé s'il n'était pas possible de continuer à la nourrir par perfusion. Le médecin nous avait brutalement répondu : Vous voulez la regarder mourir de faim ? C'était à elle de décider. Quand la neurologue lui en avait parlé en septembre en lui expliquant qu'il s'agissait de l'alimenter directement dans l'estomac avec une sonde, elle avait dit : Ça, jamais. Mais à l'époque, elle mangeait encore. En janvier, elle avait le choix entre la gastrostomie qui prolongerait sa vie, nul ne savait combien de temps, et la mort à brève échéance. La peur de mourir a été la plus forte et elle a dit : Puisqu'il le faut, faites-le. L'opération était programmée pour le 25 janvier. Si tout se passait bien, elle quitterait l'hôpital une semaine plus tard. Il restait à trouver un EHPAD, un établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes.

Ma sœur a proposé Luchon. Tu pourras rentrer chez toi. Moi, j'irai la voir souvent, ce n'est pas loin. Elle a entrepris les démarches pendant que je préparais l'emménagement de notre mère en maison de retraite et m'occupais des lessives quotidiennes, linges de corps et de toilette, qu'il fallait faire sécher à la buanderie de la petite ville voisine parce qu'en janvier le séchage à l'extérieur est trop long. J'ai choisi les meubles pour sa future chambre, les vêtements, quelques bibelots auxquels je pensais qu'elle tenait. Ce faisant, je triais, rangeais, déplaçais des objets. Je vivais dans cette maison et, petit à petit, j'y faisais ma place. Parfois, il me venait une inquiétude : Je ne peux pas faire ça, si elle revient, il faut qu'elle se

sente encore chez elle. Revenir pour y vivre, elle ne le pourrait pas, mais pour y passer une demi-journée, le printemps venu, afin de profiter des fleurs du jardin et de caresser le chat, ce serait sans doute possible.

La recherche d'une maison de retraite s'est heurtée à une difficulté imprévue : l'examen du dossier a entraîné un refus des responsables de Luchon parce que la gastrostomie leur faisait peur. Ils ne voulaient pas prendre en charge un cas aussi lourd. Et toutes les autres résidences qui ont été contactées ont réagi de la même manière. Après une série de refus, c'est l'assistante sociale de l'hôpital qui a pris les choses en main. Pendant qu'elle faisait des démarches qui sont restées plusieurs jours infructueuses, elle nous a conseillé d'aller voir l'unité de soins de longue durée de l'hôpital. Le rôle de cet établissement est d'accueillir des malades qui nécessitent une surveillance médicale constante. C'était bien de cela que notre mère avait besoin, mais la visite nous a dévastées. Les patients étaient pitoyables et leur seule vue suffisait à saper le moral. De plus, les chambres étaient pour quatre personnes et il n'y avait aucune place pour des objets familiers. Nous ne voulions pas qu'elle finisse sa vie dans un lieu aussi déprimant. Nous voulions qu'elle soit bien installée, dans un endroit agréable, avec ses propres meubles, et pour cela nous étions prêtes à faire des sacrifices : davantage de route, payer plus cher, n'importe quoi, mais pas ça.

Après plusieurs jours d'incertitude, l'assistante sociale a trouvé une place à Saint-Gaudens, à peu de distance de l'hôpital. Nous avons visité la résidence et en sommes sorties séduites : les chambres étaient spacieuses et bien éclairées, les membres du personnel sympathiques et décidés à apprendre comment s'occuper d'un cas qui ne ressemblait en rien à ce qu'ils avaient connu jusqu'ici. L'endroit avait un défaut : son prix. Notre mère n'avait pas les moyens de payer plus d'un tiers de la somme. Il y aurait une aide pour un autre tiers, mais le dernier tiers restait à charge. Certaines maisons de retraite étaient nettement meilleur marché, mais aucune ne l'avait acceptée : c'était celle-là ou l'hôpital. Nous n'avons pas hésité. Et les petits-enfants non plus, lorsqu'ils ont été sollicités : tout le monde apporterait sa contribution pour qu'elle soit installée le mieux possible.

Il a été convenu que la chambre serait aménagée le dimanche pour

qu'elle puisse la recevoir le lundi. Un de ses petits-fils viendrait et louerait un véhicule permettant de tout transporter. J'ai accéléré les préparatifs. En cherchant des documents dans le secrétaire, je suis tombée sur deux écrins que je connaissais bien. L'un recelait la bague de fiançailles de ma grand-mère, qui allait parfaitement à mon annulaire gauche et que j'aurais tant voulu posséder lorsque j'étais plus jeune, et l'autre, celle de Carmen, plus grande, qui autrefois ne me plaisait pas et que je glissai au majeur de ma main droite. J'entendais encore la voix de ma tante dire : Les bijoux, c'est pour la fille. Ce jour-là, Odette et André se partageaient le contenu de la maison qui avait appartenu à leur père. Je me souvenais d'avoir écrit un texte qui raconte la scène et le cherchai parmi les dossiers de mon ordinateur pour le relire.

À BORD

Je suis debout à cinq heures. Quand on se couche à vingt heures trente, on ne peut guère espérer mieux. Entre les deux, j'ai passé de longs moments éveillée, à lire, mais j'ai quand même assez dormi pour me sentir en forme. Je suis surtout calme et sereine. L'effet lénitif du mouvement du bateau et du bruit des moteurs ne se dément pas. Le capitaine a été surpris de me voir arriver sur le pont à six heures. Je lui apprends que je viens tous les matins, ce que n'ignore pas Shanuka, qui est de service à cette heure-là depuis le début de la semaine et avec qui j'échange toujours quelques mots. Hier, il m'a présenté sur l'écran de son téléphone deux jeunes filles en sari : l'une est sa sœur Nadumi, l'autre, une amie, Vinodi. Je comprends que Vinodi lui plaît et qu'il a chargé sa sœur de préparer le terrain pour son retour en lui parlant de son grand frère et en lui montrant des photos où il est à son avantage. Il m'a d'ailleurs demandé de le photographier devant les écrans, une position qui prouve l'étendue de ses responsabilités. Je m'y suis prêtée bien volontiers. Ce matin, la présence du capitaine change tout : il se contente de me saluer, presque sèchement.

Contrairement aux jours précédents, il fait très doux. *C'est parce que nous sommes entrés dans le Gulf Stream*, m'apprend le capitaine. *L'eau est à vingt-sept degrés. Mais ce n'est pas une raison pour y plonger*, ajoute-t-il. Curieusement, je ne l'avais pas envisagé.

Le soleil apparaît à six heures quarante-cinq. Dans un premier temps, il est entièrement visible, puis des nuages le cachent partiellement, laissant les rayons les traverser, et ensuite il réapparaît. Pour qu'un lever de soleil soit réussi, il faut une conjonction d'éléments qui ne se présentent pas tous les matins. Celui-ci est magnifique grâce aux nuages qui ajoutent à la beauté du phénomène. Le capitaine persiste à prétendre que c'est toujours pareil, mais je me

moque de lui en disant qu'il ne sait pas regarder.

L'inconvénient de se lever très tôt est qu'il faut ensuite attendre sept heures trente pour déjeuner. J'ai mangé une grappe de raisins que j'avais gardée du souper, mais je rêve d'un café au lait.

HÉRITAGE⁴

Je n'ai eu aucune difficulté à retrouver le document que je cherchais dans le dossier Textes intimes. En le lisant, des années après l'avoir écrit, je revois la scène comme si j'y étais encore. Muette et en retrait, j'observais les quatre adultes – mes parents, mon oncle et ma tante – qui se répartissaient les biens de mes grands-parents avant de mettre la maison en vente. Les héritiers étaient Odette et André, mais leurs conjoints donnaient leur avis, surtout ma tante.

Le contenu du buffet est étalé sur la grande table de la cuisine. Celle-ci est pleine, mais elle suffit à la tâche. Toute une vie sur une table. La vaisselle des jours de fête. Six pour le fils, six pour la fille. Ma tante et ma mère s'occupent du partage. Les deux hommes ne disent rien. Ce sera à leur tour, tout à l'heure, pour les outils de l'atelier. Je surprends un éclair de satisfaction dans le regard de ma mère quand elle obtient la cocotte en fonte – c'est de la fonte de guerre, elle est légère, mais si commode. Sa belle-sœur ne va hériter que de vulgaires ustensiles de cuisine, mais elle, dans cette cocotte, elle voit des repas anciens, du temps où son père, dans un grand rire, invitait la tablée à reprendre encore un petit verre de vin. C'est le nôtre, il est naturel, il ne peut pas faire de mal. Des souvenirs de ma mère, certains sont aussi les miens. Je reste dans le corridor, d'où je vois ce qui se passe, retenue par un léger malaise devant ces objets qui étalent sans pudeur une vie de gêne. Il y a aussi le regret, disons plutôt le remords, d'avoir tellement espacé mes visites depuis que je suis adolescente et que mon univers s'est élargi avec le collège, le pensionnat, les copines qui m'invitent et que je reçois à mon tour. Enfant, je venais si souvent chez mes grands-parents, surtout dès que j'étais en conflit avec mon père ou ma mère. Trois kilomètres à peine séparaient ma maison de la leur. J'y restais quelques jours, jusqu'à ce que ma mère me manque. Dans ces assiettes sur

la table, celles de tous les jours, j'avais mangé la soupe de ma grand-mère. Il y avait de la soupe à chaque repas, la même pendant des jours, tant que le jardin fournissait choux, pois ou haricots, selon la saison. Quant aux autres, les belles, je me rends compte, en les voyant exposées pour l'inventaire, maintenant que Carmen n'est plus là pour les manier avec révérence, qu'elles sont à peine moins ordinaires que celles de tous les jours. Elles me rappellent les repas dans la cour, sur la table à tréteaux, avec tous les voisins, pour les foins, la moisson, les vendanges. Les vendanges, surtout, une incursion de la fête quelques semaines après la rentrée. Les guêpes, au-dessus du fouloir, qui ne pouvaient résister à l'attrait du moût et finissaient par s'y noyer. Le moût, sucré, délicieux. Arrête d'en boire, tu vas avoir mal au ventre !

Ils passent dans la chambre et ma mère pose sur le lit le contenu de l'armoire. Six draps. Trois de chaque côté. Douze torchons à ourler. Six pour chacune. Du linge neuf, rêche, jauni par le temps. Celui qui a servi est usé jusqu'à la trame, tout juste bon à faire des chiffons, mais celui de son trousseau, ma grand-mère ne l'a jamais utilisé. Elle le gardait en cas. Rassurée par la pile bien droite, bien nette, qui prouvait qu'elle n'était pas sans rien et qu'elle pourrait faire face à une situation d'exception. Sauf que, sa vie durant, elle n'avait rien trouvé d'assez exceptionnel pour le sortir de l'armoire. C'était sans doute la même peur de manquer qui lui avait fait terminer la guerre – les six ans de guerre qu'elle leur avait fait passer à boire un ersatz de café dont rien n'adoucissait l'amertume – avec une provision de sucre suffisante pour deux saisons de confitures.

Tapie dans le corridor où on m'a oubliée, j'attends que ma mère ouvre le petit tiroir de l'armoire, le tiroir aux trésors. Mon cœur bat fort quand elle sort les deux écrins, celui de Carmen, que j'ai toujours considérée comme ma grand-mère, et celui de Conception, sa mère, morte lorsqu'elle avait sept ans. Car ma grand-mère est une femme qui n'a pas eu d'enfants. Elle a épousé le mari de sa sœur parce qu'il n'aurait pas été convenable qu'elle vive sous le toit d'un veuf. Un mariage sans amour et les enfants d'une autre qui ne se consolaient pas de leur perte. Elle n'a pas été mère, mais quelle formidable grand-mère elle a été ! Ma tante repousse, sans les ouvrir, les écrins vers ma mère. Les bijoux, c'est pour la fille. Odette les a enfin, les bagues qu'elle a réclamées quand elle était jeune fille et qu'on lui

a refusées sous je ne sais quel prétexte. Moi aussi, enfant, j'ai voulu les avoir. Les après-midi d'été, mourant d'ennui sur mes aiguilles à tricoter, je suppliais : Je peux essayer les bagues ? De guerre lasse, mais après me les avoir fait espérer longtemps, Carmen allait les chercher. — Regarde, elles sont à ma taille. — C'est vrai, ma sœur avait des doigts fins. — Tu me les donnes ? — Tu sais bien que non. Elles ne sont pas à moi. Ta mère décidera. Et elle les remettait dans leur écrin et l'écrin dans le tiroir.

Voilà, c'est tout, dit ma mère. Mais non, ce n'est pas tout ! J'entre alors qu'ils se détournent déjà pour quitter la chambre. Maman, au fond du tiroir, il y a un livre ! Elle en trouve un, en effet. Le missel de Carmen, couvert d'un grossier tissu noir qu'elle a cousu pour le protéger ou en cacher l'usure. Il est gonflé d'images pieuses commémorant soixante ans de communions. Je le connais bien : elle me l'apportait après avoir rangé les bagues afin que je me tienne tranquille pendant qu'elle reprisait les bas de mon grand-père dans lesquels elle glissait un œuf en bois pour obtenir la forme du talon absent. Elle me le confiait en me recommandant d'en prendre grand soin. Je sortais les images une à une, je lisais le nom et la date, et je demandais : Raconte, tatie. Et elle racontait les cousines, les voisins, les repas de communion où elle avait été conviée et, souvent, à propos de cet enfant de dix ou onze ans, dont il y avait parfois la photo sur l'image, elle disait : Il est mort l'an dernier. C'est ma sœur Régine qui me l'a dit à l'enterrement d'Isidore.

Tu le veux ? demande ma mère en me le tendant. Bien sûr que je le veux ! Mais je veux aussi l'autre, celui qui doit être tout au fond du tiroir. Regarde bien dans le fond, maman. Elle plonge la main et le ramène. J'en ai les larmes aux yeux de soulagement, ayant craint qu'il ne soit perdu. C'est de ça que tu parles ? demande-t-elle en exhibant un petit livre écorné à la couverture triste. Oui, c'est celui-là. Il est si pitoyable, si évidemment sans valeur, qu'elle ne prend même pas la peine de consulter sa belle-sœur avant de me le donner. Je m'en saisis et m'enfuis avec mon butin. Il est désormais à moi, le fablier de mon enfance sans livres qui m'a accompagnée tout au long des étés. Il ne me quittera plus.

Quand je l'aperçois par hasard dans ma bibliothèque mal rangée, je m'arrête un instant, le temps que me revienne le souvenir des grandes vacances d'autrefois, celles qui semblaient ne jamais devoir finir.

Après cette lecture, plus émue que je ne l'aurais souhaité et qu'il n'était raisonnable de l'être dans les circonstances, je me promets de me garder des vieux souvenirs. Les récents sont assez douloureux pour ne pas y ajouter la mélancolie du passé et le chagrin, même adouci, des pertes anciennes.

À BORD

La marche jusqu'à la proue est plus difficile que les jours précédents. Le cargo bouge davantage, et les vagues, que j'essaie de ne pas trop regarder et qui d'ordinaire sont à huit mètres cinquante en dessous de la rambarde, paraissent beaucoup plus proches. Elles sont d'un bleu très foncé, inquiétant. L'eau n'est jamais de la même couleur. Elle change selon la force de la houle, celle du vent et sa direction, la présence ou l'absence de nuages, allant du pastel au presque noir en passant par toutes les nuances de bleu. Pierre-Emmanuel, qui craint que son père perde l'équilibre et se blesse, lui propose plusieurs fois de faire demi-tour, mais ce dernier refuse. Il me confie par la suite qu'il n'a pas voulu se priver de l'excitation procurée par la proximité du danger. *À mon âge, dit-il, les sensations s'émoussent, et quand on a la chance d'en éprouver une forte, il ne faut pas la laisser échapper.* J'ai failli être moins brave, mais je me suis raisonnée, et j'ai bien fait, car moi aussi, lorsque je parviens à conjurer ma peur, j'apprécie cette intense émotion que je n'aurais pas ressentie sur la passerelle à trente-cinq mètres des flots.

Dans la matinée, il y a eu la visite de la salle des machines avec le chef mécanicien. Octave Gardon s'est abstenu de venir, heureusement, car l'épreuve physique n'a pas été mince. Les marins à qui nous avons demandé s'ils aimaient leur travail nous avaient répondu que c'était l'enfer ; nous en avons eu la confirmation dans les tréfonds du cargo. D'abord à cause de la chaleur qui avoisine les quarante degrés, du bruit qui oblige à utiliser des protège-oreilles, de la lumière artificielle qui ajoute à la chaleur et fatigue le regard, sans oublier la forte odeur de mazout. Cette odeur est omniprésente sur le bateau, sauf dans les coursives, les cabines et toutes les pièces à vivre, ce qui prouve l'excellence de l'isolation. La salle des machines comporte plusieurs

étages reliés par des échelles hautes et très raides. L'officier nous rappelle à plusieurs reprises de ne rien toucher parce que de nombreuses surfaces métalliques sont brûlantes. Ses explications sont sommaires, tant à cause des termes techniques inconnus de ses interlocuteurs que du bruit qui l'oblige à hurler. De toute manière, ce que nous voulions, c'était voir la taille des machines et le lieu de travail des marins. Je n'ai retenu qu'un détail : le moteur fait quarante-sept mille chevaux et le commentaire subséquent du journaliste, *C'est du monde à l'écurie !*

À table, la conversation porte sur les émotions que suscite la vie sur le bateau. Anna souffre d'un sentiment d'enfermement, à la limite de la claustrophobie. *Pourtant, on sort*, dit-elle. *On fait le tour du cargo deux fois par jour.* Silvio tempère : *On passe beaucoup plus de temps dans la cabine à regarder des films.* Elle insiste : *On va aussi sur le pont tous les soirs.* Ce qu'il confirme avec un petit sourire gentiment ironique : *En effet, le coucher du soleil et les étoiles, tous les soirs.* Pierre-Emmanuel Gardon, qui commence de piaffer, se sent pour sa part comme dans un hôtel dont on ne peut pas sortir. Nous sommes interrompus par le capitaine venu nous annoncer une simulation d'alerte qui aura lieu le lendemain et nous ne revenons pas sur le sujet. Mais l'après-midi, Octave Gardon me pose la question. Je lui réponds que pour moi, les conditions de vie ressemblent à celles du pensionnat : les repas à heures fixes, la nourriture de cantine, le lit à une place, les longues périodes d'étude, la marche jusqu'à la proue, la récréation sur le pont. Cette routine me procure le confort d'un cocon. Et ici, j'ai en prime un sentiment de liberté, même si je suis confinée dans un lieu clos impossible à quitter, ce que le pensionnat était aussi. Personne ne me dicte ce que je dois faire, à condition que je respecte le règlement, bien sûr, mais celui-ci procède d'un souci de sécurité et non de coercition, ce qui empêche d'éclore toute idée de le contester. Je me sens bien dans cet environnement, à l'abri, protégée. *Et vous ?* L'historien répond que lui aussi est bien, sans développer. Il n'est pas très convaincant et je pense que la lenteur du temps doit laisser trop d'espace aux souvenirs douloureux. Je n'ose pas lui demander s'il travaille à son essai sur les pilotes du Saint-Laurent, car je me doute

que ce n'est pas le cas.

Pendant que j'écris, de retour dans ma cabine, j'entends le préposé à la vadrouille qui passe dans la coursive. Le bateau est d'une extrême propreté : les marins nettoient en permanence. Sans doute faut-il les occuper lorsqu'il y a une longue période de navigation sans escale. Ils font aussi sur la coque des retouches de peinture rendues nécessaires par la corrosion due à l'eau salée. On peut imaginer que ce serait irréversible sans entretien régulier.

Un orage éclate aux alentours de vingt heures, peut-être est-ce celui qui était responsable de l'épaisse couche de nuages ayant occulté le soleil toute la journée et dont les éclairs étaient visibles au loin. Le tonnerre est assez fort pour couvrir le bruit des moteurs. J'hésite à monter sur le pont, puis je renonce à quitter ma position douillette, allongée sur le canapé, bercée par le tangage et par la pluie qui frappe violemment la vitre du hublot. Je n'ai pas envie non plus de lâcher ma lecture de *La Serpe*, de Philippe Jaenada, roman non fictionnel qui relate une enquête sur un fait divers sordide jamais élucidé.

Debout depuis cinq heures, je m'écroule en début de soirée. J'avais naïvement cru qu'avec un changement d'heure progressif, je ne ressentirais pas le décalage horaire. En réalité, c'est le contraire : il s'étale sur neuf jours. Un record ! J'ai eu à ce sujet une conversation avec le capitaine qui m'a appris que les marins ne s'y habituent jamais. Et la traversée du Pacifique est bien pire à cause de sa durée : ils deviennent de vrais zombies.

Comme à quelque chose malheur est bon, mon lever dès potron-minet me permet d'éviter le désagrément de la sonnerie du réveil : je suis toujours sur pied assez tôt pour assister à la naissance du jour. Chaque fois, je m'émerveille que ce soit à la fois tellement pareil et tellement différent. Ce matin, les rayons passent à travers les trous des nuages comme la coulée de lave d'un volcan. La journée commence par un petit bonheur. Ce moment contemplatif et solitaire à respirer dans le vent est très apaisant. En réalité, tout le voyage est apaisant.

HIVER – TRANSITION

Je passais les après-midi avec ma mère. L'arrivée dans sa chambre était un moment redouté : comment allais-je la trouver ? Les premiers jours, elle était trop mal en point pour avoir totalement conscience de ses conditions de vie, mais à mesure qu'elle surmontait son infection, elle prenait l'hôpital en grippe. À sa décharge, tout y était pénible, à commencer par sa voisine de chambre qui tapait sur sa table avec un verre en criant toute la journée et une partie de la nuit : À l'aide ! Au secours ! À moi ! Les infirmières, qui avaient bien d'autres choses à faire, ont cessé de venir à chaque appel parce qu'elles les savaient injustifiés. C'était infernal. Lorsque le plus empathique des médecins s'en est avisé, il a exigé qu'elle soit déplacée dans une chambre individuelle qui s'était libérée. Elle a d'abord été contente. Être délivrée de sa voisine était un tel soulagement ! Mais cela n'a pas duré. Il y avait du bruit dans les couloirs, elle n'arrivait pas à dormir, elle était mal adossée à son oreiller – elle ne pouvait pas s'allonger à plat, car elle aurait risqué de s'étouffer. J'étais sa commissionnaire : Apporte-moi le coussin qui est sur le canapé. Quand je le lui donnais : Non, pas celui-là ! Le vert. Tu ne comprends pas. La chemise de nuit non plus n'était pas la bonne, ni la robe de chambre, ni le châle, ni les chaussettes qu'elle portait au lit parce qu'elle avait toujours froid aux pieds. Et je me sentais minable de ne pas avoir compris. J'aurais tant voulu lui faciliter la vie. Ces visites à l'hôpital étaient une épreuve. Le seul beau moment était fugace : c'était lorsque j'entrais dans la chambre et qu'elle me découvrait. Elle s'illuminait. Alors que ses joues étaient figées parce que les muscles ne répondaient plus, elle parvenait à donner l'impression de sourire de tout son visage. Ses yeux brillaient, elle était l'illustration du bonheur. Ce sourire d'accueil, elle l'a gardé jusqu'à la toute fin alors que plus rien ne fonctionnait dans son corps. Je le conserve au fond de moi comme une inépuisable consolation.

Et puis, passée la joie éprouvée en me reconnaissant ou en voyant ma sœur, après le baiser que nous avions pris l'habitude de poser sur son front pour ne pas l'obliger à essayer de le rendre, ce qu'elle ne pouvait plus faire, elle s'éteignait et ressassait son mal-être. Une fois la question de la maison de retraite réglée, nous avons craint qu'elle refuse d'y être placée, même si elle l'avait elle-même demandé quelques semaines plus tôt, mais elle a accepté sans protester, consciente que son état nécessitait trop de soins pour que cela puisse être fait ailleurs que dans un environnement médicalisé.

Nous avons procédé à l'aménagement de la chambre, qui en fait était un petit studio avec une salle de bains assez spacieuse et un coin cuisine, qu'elle n'utiliserait évidemment pas, mais qui concourait à faire de cet endroit un lieu de vie n'évoquant pas trop l'hôpital. Il fallait bien sûr faire abstraction du lit médicalisé et de la potence à laquelle seraient fixées les poches qui serviraient à la nourrir. Mais sur le lit, la couette était la sienne. Nous nous sommes donné du mal pour qu'elle se sente un peu comme chez elle : une des broderies sur canevas de son salon était accrochée au mur, des photos étaient posées sur sa bibliothèque, des fleurs disposées sur la table ronde de sa cuisine. Son bureau aussi était là, avec l'ordinateur – son petit-fils avait fait en sorte que la connexion Internet fonctionne dès le premier jour – ainsi que sa télé et son fauteuil. Il ne manquait que le chat, mais c'était un animal caractériel impossible à transplanter.

Quand elle est arrivée dans la chambre sur son brancard puis qu'elle a été installée dans le fauteuil, nous avons attendu sa réaction, pleins d'espoir, persuadés qu'elle serait contente de se trouver dans ses affaires après cinq semaines d'hôpital. Mais le transport l'avait fatiguée, elle était perturbée, ne voyait rien, ne comprenait rien, ne savait pas où elle était. Le moment sur lequel nous avons beaucoup misé s'est révélé un flop total. Deux ou trois jours plus tard, placée devant la fenêtre, elle m'a demandé : C'est où, dehors ? Étonnée, j'ai répondu : — Que veux-tu dire ? Je ne comprends pas. — Dis-moi, c'est quelle ville ? — C'est Saint-Gaudens, on te l'a dit. — Mais je ne reconnais rien. Alors, je lui ai expliqué : Quand on arrive à l'Intermarché, on tourne à droite, on passe la gendarmerie, et au stop, au lieu de continuer vers l'hôpital, on tourne à gauche. On est tout près du centre-ville. J'ai évité de lui donner l'information qui lui aurait permis de se repérer tout de suite : la maison de

retraite est entre le cimetière et la marbrerie qui fabrique les monuments funéraires.

Pendant la dizaine de jours suivant son installation à la résidence, je m'y suis rendue quotidiennement, comme à l'hôpital. Ma mère, qui à son arrivée était encore fatiguée de l'opération et de l'anesthésie, n'a pas tardé à prendre ses marques. J'allais retourner au Québec pour quelques semaines et je lui ai dit de bien penser à tout ce qu'elle voulait que je lui apporte avant de partir. Ma sœur va faire plus de deux heures de route pour venir te voir, elle ne peut pas y ajouter une heure trente pour aller à Saint-Laurent chaque fois qu'il te manquera quelque chose. Elle a fait des listes et je lui ai apporté ce qu'elle demandait... lorsque je parvenais à mettre la main dessus. — Je ne comprends pas que tu ne l'aies pas trouvé, s'étonnait-elle. C'est sur le dossier de la chaise, dans ma chambre. — Mais maman, il y a un mois et demi que tu n'es plus là. J'ai tout lavé et rangé. — Hé oui, soupirait-elle, quand on range, on ne trouve plus.

J'allais partir moins inquiète qu'en novembre. Bien sûr, ma sœur serait contrainte de faire de nombreux allers et retours, mais elle n'aurait plus l'entière responsabilité de notre mère : nous avions passé le relais.

Je me préparais à fermer la maison, qui serait inhabitée pour la première fois depuis soixante ans. Je venais d'y vivre seule, ce qui ne m'était jamais arrivé auparavant. Bien que j'aie redouté par anticipation les soirées solitaires avec le poids des pièces vides autour de moi, je ne m'y étais pas sentie oppressée. La maison ne m'était pas hostile. Même si j'y avais vécu ces semaines seule, je n'étais pas isolée : tous les jours, il y avait la conversation téléphonique avec mon compagnon et une autre avec ma sœur lorsque nous n'étions pas allées aux mêmes heures à Saint-Gaudens. La journée terminée, j'étais épuisée et passais la soirée à lire en écoutant de la musique. Je me couchais tôt.

Quand est arrivé le taxi qui venait me chercher pour me conduire à l'aéroport de Toulouse, j'ai jeté un dernier coup d'œil à la maison aux volets fermés, j'ai caressé le chat que les voisins nourriraient et je lui ai murmuré ce que j'avais dit à ma mère la veille : Je reviens bientôt.

À BORD

Quand l'alarme générale retentit à quinze heures trente – sept coups brefs, un coup long — , je peux enfin cesser de tourner en rond dans ma cabine. J'ai beau me répéter que c'est idiot, je suis aussi nerveuse et stressée que lorsque j'étais enseignante et responsable de l'évacuation de mes élèves dans le temps imparti. Aujourd'hui comme alors, je veux m'acquitter au mieux de ma tâche pour que la simulation soit une réussite afin de recevoir l'approbation du capitaine, autrefois celle des pompiers, et de savoir tout faire comme il le faut au cas où cela arriverait vraiment. Le pincement au cœur que je ressens en entendant la sirène me prouve que l'espace d'un instant j'envisage que cela puisse se produire.

Dans le compartiment le plus élevé de mon placard, que je n'atteins qu'en montant sur la chaise, je prends le sac contenant la combinaison étanche. Je me suis retenue de le descendre avant pour jouer le jeu correctement. Je me munis également du casque que j'utilise tous les jours pour aller à la proue et rejoins le point de ralliement situé à côté de la salle de gymnastique. Cette fois, Octave Gardon est présent : l'exercice d'alerte est obligatoire. Tous les membres de l'équipage y participent et je me rends compte que je ne vois jamais la plupart d'entre eux. À l'exception du barbecue où ils étaient tous, je n'en ai rencontré que deux ou trois, qui faisaient des travaux de sablage ou de peinture. Nous ne côtoyons que les officiers, car les simples marins ne mangent pas dans la même salle et leurs cabines sont à un autre étage. Un salut et un sourire à l'occasion seront à peu près nos seuls rapports durant ce voyage. Pierre-Emmanuel Gardon, cependant, les connaît tous. Je ne devrai pas oublier de lui donner mon adresse pour qu'il me communique le lien à la publication de son reportage. J'en suis d'autant plus curieuse qu'il

effectue cette traversée d'une manière très différente de la mienne.

L'officier responsable est Shanuka, qui reprend du service après avoir dormi. Il vérifie que le groupe est complet, puis envoie les passagers à la passerelle de commandement où ne se trouve que le capitaine. Celui-ci supervise le tout avec son *talkie-walkie*, en liaison à la fois avec l'équipage et la maison mère de Marseille qui a imposé la date et l'heure de cette alerte et la suit en direct. Pour nous, qui sommes sagement regroupés dans un angle pour ne pas gêner, c'est un moment excitant. Nous comprenons qu'il y a une simulation de feu dans la salle des machines et que les mécaniciens doivent en trouver la source. Ils y parviennent assez vite, ce qui prouve leur efficacité au regard de la taille et de la complexité du lieu. Autoritaire, calme, compétent, le capitaine montre l'image que l'on veut avoir d'un homme responsable de toutes ces vies – *et d'une coûteuse cargaison*, ajouteraient vraisemblablement ses employeurs. Une fois le feu découvert et éteint, il nous envoie chercher les gilets. Puis nous sommes dirigés vers un pont inférieur où est situé le canot de sauvetage. Pendant une alerte, l'ascenseur ne fonctionne pas et toutes ces allées et venues se font par l'escalier. C'est très pénible pour Octave Gardon que son fils, visiblement soucieux, aide autant qu'il le peut. Le vieil homme est pâle, son visage luit de transpiration et son souffle est laborieux. Moi aussi, je m'inquiète pour lui.

Tout l'équipage est déjà là. Le canot ressemble à une capsule spatiale. Shanuka nous apprend qu'il peut contenir trente personnes. Nous sommes vingt-huit sur le *Sunrise* : vingt-trois marins et cinq passagers. L'officier explique qu'il faut enlever le gilet et le casque dans le canot et attendre que l'ordre d'évacuation soit donné pour enfiler la combinaison, car il y fait très chaud. Il y a pour chacun une place assise équipée d'une ceinture, comme dans un avion. Je regarde à l'intérieur : c'est bien conçu, mais tout petit. Je l'imagine plein : l'air doit très vite devenir irrespirable. Ce malaise physique ajouté à l'angoisse d'avoir dû quitter le navire constitue sans nul doute une épreuve terrible pour ceux qui y sont confrontés.

L'arrivée au canot est la dernière étape de la simulation, qui a duré quarante minutes, et nous sommes libres de retourner à nos

occupations habituelles. Octave Gardon s'excuse auprès de moi : il n'ira pas à la proue aujourd'hui. Je lui recommande de bien se reposer. La combinaison et le casque rangés dans ma cabine, je remonte sur la passerelle de commandement où je lirai, appuyée au bastingage ou bien assise sur la chaise du capitaine.

Le second, qui se trouve sur le pont où il ne vient pas souvent, m'apporte les jumelles et me désigne un bateau qui approche et que nous allons croiser. C'est le premier depuis les Açores et je le suis tant qu'il est visible. Comme il sait que je vais à la proue tous les jours, il m'avertit qu'en ce moment c'est impossible parce que les vagues sont de niveau six. Le passage est trop dangereux. Il va chercher un livre qui montre des photos de vagues de tous les niveaux. Il y en a quatorze. Hier, elles étaient de niveau deux. À partir de huit, c'est très fort, et au-dessus, l'enfer. Au détour de la conversation, il me confie qu'après vingt ans de marine, il a toujours le mal de mer. *Si on ne me voit pas à la salle à manger, c'est que je suis malade.* Il se réjouit donc autant que les passagers de la clémence des éléments.

Je suis replongée dans l'écriture quand Pierre-Emmanuel Gardon frappe à ma porte. *La mer s'est calmée*, me dit-il, *voulez-vous faire le tour du bateau avec moi ?* J'accepte avec plaisir : cette marche quotidienne me manquait. On nous avait bien dit que le temps change très vite, mais je n'aurais pas imaginé que cela puisse être aussi spectaculaire : alors que la houle était très forte un peu plus tôt, l'eau est maintenant presque immobile. Sa couleur, que j'ai vue depuis le début de la traversée dans tous les tons de bleus, du plus lumineux au plus sombre, parfois turquoise et même verte, est d'un gris argenté. Je me souviens d'une phrase d'Alain Grandbois qui parlait du Saint-Laurent dans le port de Québec : *L'eau moirée des marées étales ne cessait de me fasciner.* Moi aussi, je suis fascinée par cet infime mouvement qui fait paraître la surface de l'eau aussi calme et veloutée que celle d'un lac. Arrivés à la proue, nous nous accoudons un moment au bastingage et le journaliste, qui m'avait sans doute invitée dans ce but, me remercie du temps et de l'attention que j'accorde à son père. *Il apprécie beaucoup votre fréquentation. Il m'a dit à plusieurs reprises qu'il était agréable de converser avec vous et que vous saviez*

également garder le silence. Je suppose que vous avez deviné qu'il est très malade. C'est son dernier voyage et vous contribuez à sa réussite. Émue, je lui dis que moi aussi, je suis heureuse de passer mes après-midi avec lui.

Avant de repartir, je lui demande s'il sait ce qui s'est produit un peu plus tôt : je sommeillais quand j'ai été réveillée en sursaut par l'absence du bruit des moteurs. C'était très déstabilisant. *Savez-vous pourquoi ils les ont arrêtés ?* Il hésite un instant, puis me répond : — *Je suis au courant parce que je me trouvais là, mais le capitaine ne veut pas que j'en parle. Je vous prie donc de garder ça pour vous : il y a eu une panne de moteur.* — Oh, dis-je pour seul commentaire tandis que je pense aux implications d'une défaillance mécanique au milieu de l'océan. Il me rassure : ils ont découvert le problème et ont fait la réparation. N'empêche...

L'absence de vent nous permettant de faire le tour du *Sunrise*, nous retournons par tribord alors que nous étions venus par l'autre côté. Comme chaque fois que nous passons là, nous nous arrêtons un instant à la hauteur du conteneur d'où émanent des effluves de thym et savourons le plaisir de respirer ce parfum de garrigue si inattendu en pleine mer.

PRINTEMPS ET ÉTÉ – LE DERNIER TRONÇON DU CHEMIN

Pendant mon séjour à Montréal, les nouvelles que je recevais étaient bonnes. Employer le mot séjour pour parler du lieu où l'on vit paraît bizarre, mais c'est bien ainsi que j'ai pensé pendant toute la durée de la maladie de ma mère : je faisais de brefs séjours à Montréal et de plus longs à Saint-Laurent. Je n'étais de nulle part.

De bonnes nouvelles, donc, et lorsque j'ai repris l'avion dans la deuxième quinzaine d'avril, j'avais presque le cœur léger. La veille, j'avais reçu une photo où ma mère posait avec l'aîné de ses petits-fils qui lui avait fait une visite surprise. Elle rayonnait. Son expression à la fois joyeuse et malicieuse était, miraculeusement, celle d'une petite fille. Une si belle photo ! Son état s'était amélioré au point qu'elle était capable de faire seule une promenade dans le jardin de la résidence, appuyée à un bâton de randonnée. Jusqu'au bout, elle a refusé la canne, un attribut de vieille. Ce n'est quand même pas parce que j'ai quatre-vingt-huit ans et que je suis malade que je dois m'abaisser à prendre une canne ! Elle s'était même fait quelques amies à côté desquelles elle allait s'asseoir dans la grande salle l'après-midi.

À mon arrivée, j'avais ouvert la maison avec un peu d'appréhension, mais tout allait bien : pas d'humidité, pas d'odeur de renfermé. Le chat m'avait fait la fête. Le jardin croulait sous les fleurs : la tonnelle de roses, les buissons d'arbustes à fleurs blanches dont j'ignore le nom, les iris. Dès le lendemain, je suis allée la voir. C'était jeudi et la photo datait du dimanche. Entre-temps, elle s'était enrhumée et avait les plus grandes difficultés à respirer. Elle était presque aussi pitoyable qu'en janvier. Cette fois encore, elle survivrait, mais elle ne retrouverait pas la petite autonomie qu'elle avait récupérée et ne retournerait plus jamais dans le jardin que

dans un fauteuil roulant.

Pendant les quatre mois qui ont suivi, tout a lâché peu à peu, ou plutôt, par à-coups, ce qui est la marque de la SLA. Pendant deux ou trois semaines, son état restait stationnaire, puis elle perdait une faculté de plus.

Elle a continué de se déplacer un petit temps dans la chambre. Quand ses visiteurs s'en allaient – outre ses filles et ses petits-enfants, qui sont venus chaque fois qu'ils l'ont pu, elle a reçu quelques-uns de ses proches : neveux, amis, voisins, gens du village qu'elle connaissait depuis toujours –, elle les accompagnait jusqu'au corridor. Sa chambre était tout au bout et il fallait franchir plusieurs dizaines de mètres avant de tourner et d'être hors de vue. Elle restait devant sa porte, appuyée à la rampe et agitait la main avec un sourire. Ils faisaient quelques pas, se retournaient, agitaient eux aussi la main, avançaient encore, se retournaient de nouveau... Bien des fois, j'avais éclaté en sanglots après avoir tourné le coin. Je me souviens d'une aide-soignante compatissante qui m'avait prise dans ses bras. Les visiteurs se sont rapidement clairsemés : c'était trop difficile de trouver quelque chose à dire à une personne qui ne pouvait pas répondre. Certains avaient même été obligés de la quitter précipitamment parce qu'elle faisait une crise d'étouffement. Ceux-là ne revenaient pas. Ces crises étaient effrayantes. Moi qui, depuis des mois, avais assisté à beaucoup de scènes pénibles, je n'ai jamais été capable de m'empêcher de paniquer dans ces circonstances.

Ses déplacements dans la chambre sont devenus périlleux et il a fallu la convaincre d'utiliser le déambulateur, ce qu'elle ne faisait que sous la contrainte, car elle gardait l'impression que pour franchir un mètre ou deux cela n'en valait pas la peine. Or, elle était désormais si fragile que ses os n'auraient pas résisté à une chute et il valait mieux ne pas ajouter cette disgrâce à toutes les autres. Puis est venu le moment où les jambes n'ont plus répondu et ensuite ça été le tour des bras. L'écriture s'est faite moins précise pour devenir illisible les derniers jours. Sa tête ne tenait plus et elle avait le menton qui touchait à la poitrine. Elle n'était plus qu'une pauvre chose ratatinée qui ne vivait que par les yeux et quelques menus gestes des mains.

Ma sœur et moi allions la voir à tour de rôle de sorte qu'elle ne passe jamais plus d'un jour, deux exceptionnellement, sans recevoir la visite de

l'une ou l'autre. Au mur était affiché un grand calendrier fabriqué par sa petite-fille où figuraient des photos de ses enfants et des autres membres de la famille. En partant, nous y inscrivions le prénom de celle qui viendrait la fois suivante. Ainsi, un membre du personnel pouvait lui dire : Aujourd'hui, c'est votre fille de Luchon qui vient vous voir ou bien, c'est celle du Canada. Cette manière de faire était rassurante pour elle. Les rares fois où nous avons eu un empêchement, nous avons téléphoné pour qu'elle en soit avisée. Quand le temps le permettait, et c'est arrivé souvent, nous l'installions dans le fauteuil roulant – à la fin, nous appelions une aide parce que nous n'y arrivions plus seules – et nous allions faire le tour du jardin. La jeune fille souriante et dynamique qui s'occupait de l'animation avait organisé pour les résidents valides un atelier de jardinage et ils avaient planté des géraniums, des bégonias, des légumes. Maman y avait assisté et cela lui avait fait plaisir. La promenade prenait la forme d'un circuit avec un arrêt devant chaque fleur, chaque plant de tomates, de poivrons ou de laitue. Elle faisait un commentaire sur sa croissance ou un simple signe approbateur. Parfois, quand la plante dépérissait, elle avait un petit rire ironique et indulgent qui signifiait : Ils font de leur mieux, mais ils ne savent pas. J'ai appris à manier le fauteuil roulant, ce qui n'est pas sorcier si on s'y prend bien. Encore faut-il connaître la méthode. Je m'étais ouverte de mes difficultés à ma sœur qui m'avait fourni les explications nécessaires. J'avais ensuite dit à mon compagnon que je pouvais ajouter une ligne à mon cv : Sais conduire un fauteuil roulant.

Ces quatre mois me laissent le souvenir de continuels trajets en voiture, de courses faites à la va-vite, de retards sur les multiples choses à accomplir, le tout entrecoupé de périodes de vacuité où je ne parvenais pas à me reposer parce qu'il me semblait que j'avais oublié de m'acquitter d'une commission ou de tenir une promesse ou bien parce que je pensais que j'aurais dû me trouver auprès de ma mère au lieu de m'occuper de moi-même. Quand j'étais avec elle, c'était la montagne russe des sentiments : du plaisir si j'arrivais à lui en donner, de la frustration face à mon incapacité à alléger ses souffrances, de la tristesse devant son air malheureux et résigné lorsque je repartais. Je l'entourais le plus possible de petites attentions, faisais pour elle les gestes pieux que les filles font pour leur mère : lui limer les ongles, l'épiler, lui préparer un bain de pieds pour

soulager ses chevilles enflées...

Très souvent, je photographiais les fleurs ou le chat. Au début, je lui envoyais les clichés pour qu'elle puisse les découvrir le matin à son ordinateur, mais très vite elle n'a plus été capable d'utiliser l'appareil et je les transférais sur mon portable pour les lui montrer quand je la visitais. De même que l'ordinateur, elle n'arrivait plus à allumer la télé ni à changer de chaîne lorsque quelqu'un l'avait allumée pour elle. Cela pourrait faire croire à une perte de ses facultés intellectuelles, ce qui n'était pas le cas : elle ne se souvenait plus de ces choses pratiques, mais elle gardait toute sa tête et il était possible d'aborder avec elle bien des sujets. Seulement, son univers s'était rétréci et elle ne s'intéressait plus au monde extérieur ; les débats politiques, par exemple, pour lesquels elle s'était toujours passionnée, la laissaient désormais indifférente. Mais pour son malheur, elle a conservé jusqu'au bout une effroyable lucidité qui lui a permis de voir venir la mort avec une terreur que rien ne pouvait atténuer.

Pour la fête des Mères, ma sœur et moi avions prévu d'y être ensemble. Nous savions que ce serait sa dernière. Je ne m'étais pas trouvée en France pour cette occasion depuis que j'avais émigré, bien des années auparavant. Le matin, à la fraîcheur, j'ai cueilli des roses, ses roses, et les ai mises dans un vase pour qu'elles ne fanent pas. Mais après le repas, alors que je me préparais à partir, j'ai été prise d'une gastro foudroyante. C'était comme si mon corps mettait le holà pour me protéger d'une trop forte émotion. J'ai ainsi raté la dernière fête des Mères.

À la fin du mois de juin, j'ai passé une dizaine de jours à la mer avec mon compagnon qui était venu me rejoindre. Toujours sur le qui-vive, à craindre l'appel téléphonique qui m'apprendrait que ma mère était morte pendant que je prenais du bon temps, je n'ai pas pu me détendre.

Et puis est arrivée la mi-août, mon compagnon est parti travailler une semaine à Paris avant de rentrer à Montréal tandis que je restais quelques jours de plus. La date de péremption de mon passeport approchait et je devais le renouveler, ce qui m'obligeait à faire ce voyage. Les dernières fois que j'avais quitté ma mère, j'avais pensé que peut-être je ne la reverrais pas, mais cette fois j'étais sûre de la retrouver, car je partais tout au plus deux ou trois semaines. Et même si elle allait de plus en plus mal, elle était malade depuis si longtemps qu'il n'y avait aucune raison pour que cela ne

de pas davantage. Eh bien, il y avait une raison, puisque trois jours après mon départ, c'était fini. Voilà pour l'intuition.

À BORD

Younus vient vérifier la chasse d'eau. Le capitaine a constaté que le niveau de l'eau est bas et il a envoyé un homme inspecter les cabines, car il craint une fuite. C'est de l'eau embouteillée que nous buvons, mais personne ne voudrait être empêché de prendre une douche avant de descendre à New York. Younus me demande si j'ai des photos de ma famille sur mon ordinateur et je lui en montre quelques-unes. Il pose des questions auxquelles je réponds le plus simplement possible, mais vu sa piètre maîtrise de l'anglais il est toujours difficile de savoir si nous parlons de la même chose.

Il me montre à son tour les photos de ses proches qu'il garde dans son téléphone. Il devait en avoir envie depuis le début de la traversée sans avoir osé le faire. Sa position de subalterne lui impose beaucoup de réserve, mais comme tout un chacun, il s'ennuie des siens et il est fier d'eux. Il est marié à une belle jeune femme qui pose à côté de son *scooter*. Je m'étonne qu'elle puisse le conduire avec son sari et il mime le geste de retrousser la robe jusqu'aux genoux. Sur la photo suivante, elle est avec leurs deux enfants, un garçon et une fille, en uniforme scolaire. Ils sont devant une maison qui ne déparerait pas dans une banlieue montréalaise. Plus que toute autre explication, cette photo illustre le motif pour lequel les marins s'imposent la difficile vie en mer : si Younus, qui est au bas de l'échelle, peut se payer une telle maison dans un pays aussi pauvre que le sien, c'est que les salaires de la marine marchande sont vraiment élevés par rapport aux standards srilankais. Je lui fais compliment de sa femme, de ses beaux enfants, de sa maison. Il est radieux.

C'était hier la première journée de l'automne. Aucun de nous n'y a pensé. Ces contingences ont peu de valeur en haute mer. Ce qui compte, en revanche, ce sont les repas. Pour l'équipage, il s'agit d'un

point essentiel, et pour les passagers, cela menacerait de le devenir si le voyage continuait. Ce jour-là, il y a à redire au sujet du porc, qui est sec comme un morceau de bois. Quand c'est du bœuf en cubes, ce n'est pas mieux. Il n'y a guère que le poulet qui supporte bien la cuisson que le cuisinier lui inflige. Le brocoli nature qui vient en accompagnement ne suscite aucun enthousiasme ; quant aux pâtes au beurre, trop cuites, elles relèvent de l'insulte pour les Italiens.

Le *Sunrise* accostera à New York dans deux jours. Le bain de soleil à la proue avec Octave Gardon est l'un des derniers. Comme de coutume, nous bavardons un moment avant de nous taire et de lire, sommeiller ou rêver. Par pudeur, nous ne parlons pas de la séparation qui approche, mais dans nos propos et nos silences, la nostalgie est palpable.

De retour dans ma cabine, à la recherche du début de ma phrase, je fais machinalement tourner autour de mon annulaire la bague de fiançailles de Carmen, ma grand-mère qui n'était pas ma grand-mère. Je me prépare à conclure le récit entrepris le premier jour de la traversée. Il n'y a plus que quelques pages à écrire, demain j'aurai fini. Cette perspective m'angoisse. Tout au long de la rédaction, les souvenirs ont afflué. J'écrivais d'un trait, je relisais à peine et je continuais dans une sorte de frénésie née de la crainte de perdre le fil. Je ne risque pas d'oublier quoi que ce soit en racontant la fin du chemin, ce n'est pas cela qui m'effraie : tous les détails sont bien présents dans mon esprit, mais je redoute le moment où ce sera terminé. Comment vais-je me sentir lorsque sera rompue la dernière attache que représente ce récit ?

FIN DU DERNIER ÉTÉ

Quand le taxi m'a déposée, ma sœur et ma nièce étaient assises dans la cour, à boire un café ou un verre d'eau, en train de faire une pause dans le tourbillon de formalités qu'elles accomplissaient depuis la veille et qui étaient loin d'être terminées. Il faisait très chaud, trente-cinq degrés, et la température ne baisserait pas. Deux jours plus tard, l'après-midi de l'enterrement, la chaleur serait accablante, et dans le cimetière sans ombre, alors que l'employé des pompes funèbres ne parvenait pas à faire démarrer sur son appareil l'Ave Maria que nous avions choisi, et ensuite, pendant les interminables prières, nous avons craint d'avoir un malaise. J'ai pensé : Et maman qui ne supporte pas le soleil.

Moi aussi, j'avais vécu un tourbillon dans les heures qui avaient précédé mon retour. Arrivée à Montréal le jeudi à minuit à la suite de divers retards, je m'étais rendue dès le lendemain au service des passeports où j'avais demandé le document en urgence. On me l'avait promis pour le mardi, mais le lundi, à trois heures du matin, j'avais appris que j'en avais besoin tout de suite. Dès l'appel de ma sœur, j'avais fait ma valise qu'à vrai dire j'avais à peine défaire. Puis j'avais piétiné d'impatience jusqu'à ce qu'il soit l'heure de retourner au service des passeports pour essayer d'obtenir mon document le jour même. Incapable de rester immobile et sans rien faire, je m'y étais rendue à pied, moitié marchant, moitié courant. Quand j'avais été sûre qu'il était levé, j'avais téléphoné à mon fils, jugeant qu'il était inutile de le réveiller en sursaut pour lui apprendre la mort de sa grand-mère. Le samedi, avec sa compagne, ils m'avaient reçue chez eux pour renouer après tous ces mois d'absence, un intermède joyeux et tendre. Et me voilà qui repartais. J'avais obtenu sans trop de mal mon passeport et un billet d'avion, et j'avais pu m'en aller le soir même. Dans le ciel de Dorval, mon avion avait croisé celui de mon compagnon qui rentrait.

Je me suis assise dans la cour quelques minutes, mais très vite je me

suis relevée en disant : J'y vais. Je ne pouvais différer plus longtemps l'épreuve pour laquelle j'avais essayé de me préparer toute la veille et toute la nuit du voyage. Ma sœur m'a proposé de m'accompagner. J'ai refusé. Même si je tremblais d'appréhension, je voulais être seule. J'ai franchi la porte de la chambre que j'avais entretenue pendant huit mois pour qu'elle soit prête quand arriverait le moment. Maman reposait sur le lit, le drap remonté sur sa poitrine. Reposer était le bon mot : elle avait l'air endormie. J'ai pensé : Enfin, elle dort. Elle portait son plus beau foulard, celui qu'elle aimait tant et qu'elle avait au mariage de l'aîné de ses petits-fils, qui venait d'être papa et lui avait donné ainsi son dernier grand bonheur. J'avais craint que le corps mort de ma mère ne me fasse peur, mais c'était le contraire : la paix de son visage m'apaisait moi aussi. À une allusion de ma sœur, j'avais appris que tout cela n'était que savoir-faire des thanatologues. Je suis arrivée trop tôt, avait-elle dit. Et aussi : Ils font des miracles. Je n'avais pas posé de questions. Je préférais me mentir qu'entendre les mots qui susciteraient des images dont je ne parviendrais plus à me défaire et qui hanteraient mes nuits. Je le savais que la fin n'avait pas pu être douce, mais c'était fini et je ne voulais plus rien connaître de la maladie.

Les parents, les amis, les voisins ont fait leur visite de condoléances et je n'ai eu aucune répugnance à les accompagner dans la chambre mortuaire. Je pleurais chaque fois, mais eux aussi, c'était normal, et on disait ensemble : Comme elle a l'air bien, c'est mieux pour elle.

Quand sont venus le jour et l'heure de l'enterrement, nous nous sommes mis en cortège à la suite du fourgon qui transportait le cercueil et sommes descendus à pied jusqu'à l'église, les trois femmes devant – les deux filles et la petite-fille – et les trois garçons derrière. J'ai pensé à la boutade de mon compagnon, qui parlait du matriarcat de Saint-Laurent.

Je marchais au milieu, ma nièce me serrant le bras d'un côté et ma sœur de l'autre, derrière l'aïeule que nous suivions pour la dernière fois. Pourquoi était-ce moi au milieu ? Par hasard ? Parce que les deux femmes qui m'entouraient me pensaient moins solide qu'elles alors que leur propre peine n'était pas moindre ? Ou bien parce que j'étais désormais la doyenne ? Même si j'avais l'âge d'être grand-mère – ma sœur, d'ailleurs, l'était –, j'avais eu le sentiment qu'en perdant ma mère j'étais définitivement entrée dans le monde des adultes : je n'étais plus la fille de

personne. J'avais aussi pensé : Ara que soi jo la vièlha (Maintenant, c'est moi la vieille), et cela m'était venu en occitan, la langue qui, entre ma mère et moi, avait toujours été celle de l'émotion et de la pudeur.

Après la cérémonie, selon la coutume, ceux qui y avaient assisté ont été invités à boire un café ou un rafraîchissement à la maison. La chaleur était terrible. Les biscuits au chocolat fondaient. J'ai parlé avec les uns et les autres, revu des cousins que je ne connaissais plus. Et puis, tous ces gens sont partis et il n'y avait plus eu que les filles et les petits-enfants d'Odette, qui ont partagé le repas du soir. Autour de la table, l'atmosphère n'était pas triste. Nous avons eu tout le loisir de pleurer. Là, nous passions avec plaisir un moment en famille. À la fin du repas, alors que personne ne s'y attendait, ma sœur a dit : Je vais prendre le Yéti. Le Yéti, c'est le chat, qui ne s'appelle pas ainsi par hasard. Un animal trop caractériel pour le faire adopter, si agressif qu'il s'attaque au berger allemand. Les voisins auraient continué de le nourrir, ce qu'ils avaient fait pendant mes absences, mais il s'ennuyait et on ne peut pas abandonner un animal durant des mois. Tout le monde avait plus ou moins pensé à l'euthanasie, même si ce n'était pas une décision facile. Odette l'aimait tant. Cette phrase, Je vais prendre le Yéti, a été le plus beau moment de cette difficile journée. Tout le monde était content, soulagé et reconnaissant. Et contrairement à toutes les prévisions, le Yéti s'est merveilleusement adapté, respectant, dans un intérêt bien compris, les autres habitants de sa nouvelle demeure. Il m'a beaucoup manqué l'été suivant. Bien que j'aie eu coutume d'en dire le plus grand mal, il était un membre de la maisonnée et j'y étais attachée.

Avec ma sœur, et ma nièce restée pour nous aider, nous avons vidé la chambre de la maison de retraite. Beaucoup de choses ont été données au comptoir Emmaüs. Nous n'avons rien conservé de ce qui pouvait évoquer la maladie. Cette dernière visite à la résidence, où tout nous rappelait à quel point elle avait souffert, a été poignante. À son sujet, la directrice nous a dit : Elle aurait mérité de partir plus tôt. Et à notre sujet à nous : Vous l'avez tellement entourée. Il y a eu des larmes, encore.

À la maison, nous avons trié ses affaires personnelles pour les donner, estimant qu'il fallait le faire rapidement pour que je ne me heurte pas sans cesse à des objets qui me peîneraient. À notre habitude, nous avons été très efficaces. Ensuite, ma sœur et ma nièce sont reparties et je me suis

retrouvée seule dans la maison. Ma maison maintenant, mais il me faudrait du temps avant de m'y sentir légitime. Je n'avais plus à aller à Saint-Gaudens, il ne me restait qu'à attendre trois semaines pour rentrer à Montréal. C'était le minimum requis afin de rencontrer le notaire, avertir tous les organismes, gouvernementaux et autres, faire les transferts d'identité pour les impôts, l'eau, l'électricité, la voiture, etc. Tout cela représentait beaucoup de démarches, mais laissait aussi beaucoup de temps libre. Alors, je suis partie à la quincaillerie acheter trois pots de peinture et me suis attaquée à la rénovation du salon. Ma mère adorait changer les meubles de place, repeindre, remplacer les rideaux... Que la maison fasse peau neuve. Elle aurait approuvé. Peut-être pas le rose des boiseries, mais le projet certainement. À la fin d'une journée de travaux manuels, il est plus facile de s'endormir qu'après des heures de désœuvrement passées à ruminer, et cette débauche d'activités m'a aidée à franchir cette période de latence.

Avant le retour à Montréal, quand ma sœur est venue me dire au revoir, nous nous sommes partagé les souvenirs. Cela s'est fait avec respect et générosité. Lorsque l'une des deux voyait que l'autre avait envie d'un des objets déposés sur la table de la salle à manger, elle le glissait de son côté. C'est ainsi que j'ai eu la bague de fiançailles de Carmen et l'alliance de notre mère tandis que ma sœur a pris la bague de Conception et l'alliance de notre père. Nous n'avons pas touché aux photos, les gardant pour l'été suivant, ce qui donnerait lieu, malgré la tristesse appréhendée, à une soirée joyeuse. Regarde celle-là, tu te souviens ? Et celle-là ! Dis donc, la coiffure ! Comme elle est drôle, maman, sur sa mule à Garvanie. Et papa qui nourrit les poules avec cette petite fille. C'est toi ou c'est moi ?

À BORD

Pour les passagers, c'est le dernier jour à bord. C'est aussi dimanche et, comme tous les dimanches, sauf s'il y a un barbecue, le menu du midi est steak-frites et crème glacée. C'est la fête ! Anna et Silvio ont l'air encore plus amoureux qu'aux premiers jours de sorte qu'Octave Gardon se permet de leur demander si leur expérience a été concluante. *Oui !* répondent-ils en chœur, *on va se marier à Noël*. Nous applaudissons, et les officiers, qui sont nombreux à table parce que le dimanche est un jour de congé, s'informent du motif de réjouissance et applaudissent à leur tour.

Depuis le milieu de la matinée, le cargo est enveloppé d'une épaisse brume. Concentrée sur mon écriture, j'ai découvert sa présence parce qu'un son inhabituel m'a fait sursauter. J'ai d'abord cru que je m'étais trompée, mais mon hublot était ouvert et j'ai clairement distingué les deux coups qui ont suivi. Le doute n'était plus permis : il s'agissait de la corne de brume ! Le *Sunrise* est depuis hier dans les eaux territoriales américaines, près de la côte, et il y a beaucoup de trafic. C'est très impressionnant, une corne de brume qui résonne à intervalles réguliers, et pour la première fois j'ai ressenti une vague inquiétude. Le regard ne portait pas au-delà de la première rangée de conteneurs. Y avait-il vraiment du danger ? Je me suis précipitée sur le pont pour aller aux nouvelles.

J'y suis arrivée tout excitée, et pour expliquer mon état, comme je ne connaissais pas le mot, j'ai mis mes mains en cornet devant ma bouche et j'ai mimé la corne, ce qui a beaucoup amusé l'officier de quart. Celui-ci m'a rassurée : c'est à titre de précaution qu'il l'a actionnée, mais il sait où se trouvent tous les bateaux des environs parce qu'ils sont signalés par les radars. Il n'y a rien à craindre. Je suis sortie sur le pont extérieur, curieuse de découvrir ce que je ressentirais

à être enveloppée de brume. La visibilité ne dépassait pas une encablure, c'était un peu angoissant. Soudain, l'officier est venu me chercher en criant : *Des dauphins !* Je me suis précipitée à bâbord à sa suite, mais ils étaient déjà partis. Je suis restée un certain temps à scruter les vagues avec les jumelles. Ils n'ont pas reparu. *Il y en avait six !* se désolait l'officier qui aurait tellement voulu m'offrir le plaisir de les voir.

Quand je parle à table de la corne de brume, je découvre qu'aucun des autres passagers ne l'a entendue. Sans doute étais-je la seule à avoir le hublot ouvert. Je les sens un peu déçus et je les comprends : cet épisode me laissera un des souvenirs les plus vifs du voyage.

Personne ne peut prédire quand la brume se lèvera. Cela se produira d'un coup, dans quelques minutes, quelques heures ou quelques jours. Sans visibilité, il n'est pas question d'aller à la proue. Je propose à Octave Gardon de boire un thé dans le salon. *Avez-vous écrit autant que vous le souhaitiez durant la traversée ?* me demande-t-il. *Oui. Les mots sont venus avec une grande facilité. Il est vrai que je les avais en moi depuis longtemps.* Et pour lui, est-ce le plaisir ou la tristesse qui a dominé le voyage ? Je cherche la manière de poser la question avec délicatesse, mais il prend les devants. *Irène aurait tellement aimé regarder la mer... Le bleu était sa couleur préférée, elle en portait souvent.* Il s'arrête là, et je respecte son silence. Avant de nous séparer, nous passons un moment à lire, comme nous le faisons d'habitude à l'extérieur.

La brume reste très épaisse toute la journée. Je ne cesse de vérifier par le hublot si elle est toujours présente. Elle l'est, hélas ! et semble même plus dense que jamais. Si elle perdure jusqu'à demain, l'arrivée à New York en sera gâchée alors que la traversée a été si réussie. Avant de me coucher, je prépare mes affaires, un peu mélancolique. Mais tandis que j'enfourne mes effets dans le sac, une lueur attire mon regard vers le hublot. Miracle, c'est la lune ! La brume a disparu.

L'ÉTÉ D'APRÈS

Ça, il faut que je le dise à maman. Au début, cette phrase me venait à l'esprit des dizaines de fois par jour. J'avais tellement eu l'habitude de collectionner les petits faits du quotidien susceptibles de l'intéresser que cela surgissait naturellement.

Il y avait eu la peinture des statues au carrefour de la départementale. Elles n'avaient jamais été peintes, même pas lorsqu'elles avaient été installées au début des années quarante, et cela faisait le buzz au village. Pour le Christ et la Vierge, l'identification était évidente, mais pour la troisième statue, il y avait débat : saint Jean ou Marie-Madeleine ? Le manteau à grands plis pouvait aussi bien être celui d'un homme que celui d'une femme ; quant aux cheveux, saint Jean les a longs et bouclés sur toutes ses représentations. La question reste ouverte. Dans la petite valise en carton qui contient les photos anciennes, il y en a une d'Odette adolescente sur le socle qui attendait que l'on y fixe la statue de la Vierge. C'est en hiver et elle est accoutrée d'une superposition de tricots qui la font paraître plus enveloppée qu'elle ne devait l'être. J'imagine son amie Marie-Jeanne en train de prendre la photo et toutes les deux qui rient comme les gamines moqueuses qu'elles étaient.

Je lui aurais aussi parlé du nouveau magasin qui s'est installé à l'entrée du village voisin, une sorte de vide-grenier, du genre à m'intéresser ou à intéresser ma sœur, mais pas notre mère, qui méprisait les vieilleries et aurait fait un commentaire peu flatteur sur les cochonneries qu'on y vend, beaucoup trop cher de surcroît. J'aurais également fait mention d'une rencontre au marché, d'un nouvel étal, du fait qu'il y a des moustiques, le soir, après l'arrosage. Tout et n'importe quoi, de minuscules événements sans importance que je ne pouvais raconter à personne d'autre. Alors chaque fois, cette obligation de rengainer la petite histoire que j'avais mentalement peaufinée pour la rendre vivante ou drôle redonnait toute leur

force à la perte et au manque.

Même si, au fil du temps, c'est devenu moins fréquent, un an plus tard, il m'arrive encore très souvent de penser : Ça, il faut que je le dise à maman. Surtout à Saint-Laurent où j'ai résidé de mai à septembre et que je n'ai quitté qu'une fois venue la date de la traversée. J'y ai été seule au début et à la fin du séjour. Dans les deux cas, je me suis lancée dans des travaux de peinture comme après les obsèques. Je ne pouvais demeurer inactive, sous peine de laisser prise à la tristesse, et de plus, il fallait que j'embellisse la maison pour pouvoir lui dire : Tu vois, je m'en occupe. Alors que je ne crois pas à l'au-delà, que je pense que la disparition du corps signe celle de la personne entière, je n'ai cessé de sentir la présence de ma mère. Une présence bienveillante avec qui je ferraille au besoin. Je sais que tu aurais fait autrement, mais là, maman, c'est moi qui décide.

Le jour anniversaire de sa mort, je me suis sentie incapable de le passer seule. J'ai acheté un gâteau et une bouteille de sauternes et j'ai invité à goûter les trois amies d'Odette. Elles étaient contentes et émues que je rende hommage à ma mère. C'était aussi pour elles que je le faisais, pour qu'elles sachent que ceux qui restent se souviennent de ceux qui sont partis. Nous avons déposé des fleurs au cimetière, puis nous sommes montées à la maison où elles n'avaient pas eu l'occasion de revenir. Dans la cour, elles ont regardé autour d'elles d'un œil critique et celle qui parle et n'écoute pas a dit d'un ton approbateur : C'est bien entretenu. Je me suis sentie exagérément fière.

Dans le courant de l'été, mes neveux sont venus passer quelques jours. Ils le faisaient du temps de leur grand-mère et j'avais craint qu'ils ne viennent plus, mais ils ont dit que l'été ne serait pas l'été sans une pause à Saint-Laurent. J'ai installé la grande table sous le parasol chargé de suppléer le marronnier qui se pique d'originalité en perdant ses feuilles dès le début de juillet et je me suis mise à cuisiner. J'étais heureuse de voir la maison pleine, des vélos et des chaussures un peu partout, des matelas sur le plancher et des sacs de voyage ouverts dégorgeant tee-shirts, shorts et legos dans ce qui avait été la chambre mortuaire. C'était bon de les avoir là, comme avant, d'être entourée de toute cette énergie qui venait opportunément bousculer l'été trop calme. En les accueillant, j'avais le sentiment de reprendre le flambeau, de permettre à la maison de continuer

à vivre.

Quand je suis partie cette fois, un an avait passé, et surtout, un été pendant lequel j'avais été la maîtresse de maison. Un cycle s'était écoulé. Il ne me restait plus qu'une étape à franchir, celle qui passerait par l'écriture de tout ce dont je me souvenais des douleurs, de l'angoisse et également des joies. Raconter la maladie et la mort, mais aussi leur adjoindre quelques moments forts de la vie d'Odette montrant qu'elle a su, à force de volonté, être du monde.

À BORD

Cette dernière nuit, je subis ma pire insomnie depuis longtemps : je ne m'endors même pas. Sans doute suis-je anxieuse à la pensée de la journée à venir qui promet d'être très active : il va falloir faire les adieux, quitter le cargo, franchir la douane américaine, prendre l'avion pour Montréal et enfin le taxi pour rentrer à la maison. Après tout ce temps à ne rien faire qu'écrire, lire et profiter du vent et du soleil, le retour à terre risque d'être un peu rude.

Quand le téléphone sonne à trois heures trente, je suis fin prête. Comme prévu, c'est le capitaine qui m'avertit de l'arrivée du pilote. Cinq minutes plus tard, je suis sur le pont, assez tôt pour le voir sauter d'un bateau à l'autre. C'est grâce au capitaine, qui me fait signe de le rejoindre à bâbord – comme d'habitude, je suis à tribord —, d'où il surveille que son abordage se passe bien. Même si j'y ai déjà assisté en Méditerranée, je suis impressionnée de voir l'homme quitter d'un bond son embarcation et s'accrocher à l'échelle. Il monte à bord à quatre heures quarante-cinq et le *Sunrise* accoste à six heures quarante-cinq. Ces deux heures nous offrent un spectacle qui nous comble. Car nous avons tous tenu à être là, comme pour le passage de Gibraltar.

À mesure que le cargo approche du port, se profilent le Chrysler Building, le pont de Brooklyn, et enfin, la tant espérée statue de la Liberté. À peine visible à l'œil nu, elle se voit très bien aux jumelles. Le cœur battant, je m'extrais de tout ce qui m'entoure pour m'immerger dans la vie d'une autre, qui a existé sans nul doute, une rescapée de la misère du siècle dernier. Elle est irlandaise, s'est embarquée à Cork avec l'argent que les membres de sa famille ont péniblement réuni, à charge pour elle d'en gagner assez pour les faire venir à leur tour. Elle sait que sa vie sera dure, qu'elle mettra des années à payer sa dette, qu'elle n'y parviendra peut-être pas, mais en

voyant approcher Ellis Island et la statue qui symbolise le Nouveau Monde, cette jeune fille oublie un moment ce qui l'attend. Elle a devant elle l'image de l'espoir. J'échange un regard avec Octave Gardon : lui aussi a les yeux qui brillent.

Le cargo avance tranquillement jusqu'à sa destination, le Newark-Elizabeth Marine Terminal, en passant sous deux ponts et en longeant d'assez près l'île de Manhattan encore illuminée. Le ciel s'éclaircit lentement tandis que petit à petit les lumières de la ville s'éteignent. Juste avant que le bateau accoste, c'est l'apothéose : le soleil se lève sur Manhattan dans un ciel sans nuages. Nous n'aurions pu rêver d'une arrivée plus réussie.

Recrus d'émotions, nous quittons le pont pour aller prendre notre petit-déjeuner avant que tout se précipite. Les formalités d'immigration et les adieux se déroulent en un temps record, et alors que nous aurions souhaité traîner un peu, dire ou répéter à l'équipage à quel point nous avons aimé la traversée, avoir le temps de passer d'un monde à l'autre, nous nous retrouvons sur l'échelle de coupée à la suite des marins qui transportent nos bagages sur le quai où il y a déjà la navette. L'échelle, c'est encore le *Sunrise*, mais ce n'est plus le bord, et s'y engager, c'est consommer la rupture. Je ressens une pointe de tristesse en quittant ce microcosme où j'avais trouvé ma place, mais il ne s'agit pas de regrets, juste un peu de spleen, car le voyage a répondu à toutes mes attentes. Je reprendrai dès demain le roman mis de côté il y a deux semaines. Dans l'avion, je relirai la partie déjà rédigée pour me remettre l'histoire en tête. J'ai hâte de m'y replonger.

LA LAISSER PARTIR

*Tout au long des miles marins
roulés et tangués
entre ciel et mer*

*Tout au long des heures noires
à écrire la maladie la désespérance
et la mort*

*Tout au long des heures douces
à raconter des moments heureux
de sa vie*

*Tout au long des heures solitaires
à attendre sur le pont
l'avènement du jour*

*Tout au long des heures vagues
à livrer le visage au vent
accoudée à la rambarde*

*Tout doucement
est venu le temps
de la laisser partir*

REMERCIEMENTS

Je remercie Roselyne pour l'accompagnement de notre mère qu'elle et moi avons fait ensemble pendant les mois terribles de sa maladie. Nous nous sommes aidées, réconfortées, soutenues, ce qui nous a permis de trouver la force d'être présentes pour elle et d'adoucir sa fin autant qu'il était possible de le faire.

Je remercie mon fils, ma nièce et mes neveux de nous avoir soutenues en prenant leur part du fardeau.

Je remercie Pierre qui m'a épaulée de son amour, de sa compréhension et de son écoute. Notre conversation quotidienne était le point lumineux de mes journées.

Je remercie mon amie Mylène avec qui j'ai eu tellement de plaisir à effectuer la traversée de l'Atlantique sur le cargo porte-conteneurs CMA CGM CORAL.



MARYSE ROUY

Un an après la mort de ma mère, je ressassais encore sa maladie en boucle comme si je craignais de l'oublier. Je savais que le seul moyen de me délivrer de cette obsession était de la coucher sur le papier. Ainsi, il en resterait une trace, ce qui me donnerait le droit de passer à autre chose. L'exercice a été à la fois douloureux et libérateur.

La traversée de l'Atlantique sur un cargo porte-conteneurs, que j'ai effectuée avec Mylène, romancière également, et qui, elle aussi, écrira vraisemblablement sur cette expérience, nous l'avions projetée bien avant le décès de ma mère, mais alors qu'elle était déjà très malade. J'avais dit que je ne serais disponible qu'*après*. Et après, il m'a fallu attendre encore toute une année avant d'accepter l'idée que je pouvais faire un voyage pour mon plaisir. Du plaisir, nous en avons eu : les fous rires, la contemplation de la mer et des étoiles et l'émerveillement d'être là, tout simplement, au milieu de l'océan, loin de tout.

De cette traversée, qui a été pour moi la plus belle et la plus féconde des retraites d'écriture, je garderai le souvenir d'un grand moment d'amitié et, prête à supplanter les jours de grisaille, la précieuse image des soleils levants.

NOTES

1. sla-quebec.ca
2. Ce texte a déjà fait l'objet d'une publication sous le titre « Le permis » dans *Arcade*, numéro 47 (Le mythe du deuxième sexe), été 1999.
3. Anne Bert, *Le tout dernier été*. © Librairie Arthème Fayard, 2017.
4. Ce texte a déjà fait l'objet d'une publication sous le titre « Le fablier » dans *Histoires de livres*, sous la dir. de Jacques Allard, Éditions Hurtubise, 2010.